This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. II A. 1694

LA VIE
DE
MARIANNE

Par Mr. DE MARIVAUX
de l'Académie Françoise

NOUVELLE EDITION.
TOME III.

A PARIS
Chez PRAULT, *et Fils Libraires*,
Quai de Conti près le Pont-Neuf, a la Charité.

M. DCC.LVI.
Avec Approbation et privilège du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 OCT 1926
OF OXFORD
LIBRARY

LA VIE
DE MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

SEPTIE'ME PARTIE.

Souvenez-vous-en, Madame, la deuxiéme Partie de mon Hiſtoire fut ſi long-tems à venir, que vous fûtes perſuadée qu'elle ne viendroit jamais. La troiſiéme ſe fit beaucoup atten-

dre ; vous doutiez que je vous l'envoyaſſe. La quatriéme vint aſſez tard, mais vous l'attendiez, en m'appellant une pareſſeuſe. Quant à la cinquiéme, vous n'y comptiez pas ſi-tôt lorſqu'elle arriva. La ſixiéme eſt venuë ſi vîte qu'elle vous a ſurpriſe ; peut-être ne l'avez-vous lûe qu'à moitié, & voici la ſeptiéme ?

Oh ! je vous prie, ſur tout cela, comment me définirez-vous ? Suis-je pareſſeuſe ? ma diligence vous montre le contraire ? Suis-je diligente ; ma pareſſe paſſée m'a promis que non.

Que ſuis-je donc à cet égard ? Eh mais ! je ſuis ce que vous voyez, ce que vous êtes peut-être, ce qu'en géneral nous ſommes tous ; ce que mon humeur & ma fantaiſie me rendent ; tantôt digne de loüange,

& tantôt de blâme ſur la même choſe ; n'eſt-ce pas là tout le monde ?

J'ai vû dans une infinité de gens des défauts & des qualités ſur leſquels je me fiois, & qui m'ont trompé ; j'avois droit de croire ces gens-là génereux, & ils ſe trouvoient meſquins : Je les croyois meſquins, & ils ſe trouvoient génereux. Autrefois vous ne pouviez pas ſouffrir un Livre, aujourd'hui vous ne faites que lire ; peut-être que bien-tôt vous laiſſerez là la lecture, & peut-être redeviendrai-je pareſſeuſe.

A tout hazard, pourſuivons notre Hiſtoire. Nous en ſommes à l'aparition ſubite & inopinée de Madame de Miran & de Valville.

On n'avoit point ſoupçonné qu'ils viendroient ; de ſorte, qu'il n'y avoit aucun ordre

donné en ce cas là.

La seule attention qu'on avoit eûë, c'étoit de finir mon affaire dans la matinée, & de prendre le tems le moins sujet aux visites.

D'ailleurs, on s'étoit imaginé, que, Madame de Miran ne sçauroit à qui s'adresser pour apprendre ce que j'étois devenuë ; qu'elle ignoreroit que le Ministre eût eu part à mon avanture ; mais vous vous rapellez bien la visite que j'avois reçuë, il n'y avoit que deux ou trois jours, d'une certaine Dame maigre, longue, & menue ; vous sçavez aussi, que j'en avois sur le champ informé Madame de Miran ; que je lui avois fait un portrait de la Dame de Miran ; qu'elle m'avoit écrit qu'à ce portrait, elle reconnoissoit le spectre en question.

Et ce fut justement cela qui

fit que ma mere ſe douta des auteurs de mon enlevement ; ce fut ce qui la guida dans la recherche qu'elle fit de ſa fille.

Il falloit bien que mon Hiſtoire eût percé : Madame de Fare avoit infailliblement parlé ; cette Dame longue & maigre avoit été inſtruite ; elle étoit méchante & glorieuſe ; le diſcours qu'elle m'avoit tenu au Couvent, marquoit de mauvaiſes intentions ; c'étoit elle apparemment qui avoit amenté les Parens, qui les avoit engagés à ſe remuer, pour ſe garantir de l'affront que Madame de Miran alloit leur faire, en me mettant dans la famille ; & ma diſparition ne pouvoit être que l'effet d'une intrigue liée entre eux.

Mais, m'avoient-ils enlevée de leur chef ? car ils pouvoient n'y avoir employé que de l'adreſſe ; leur complot n'étoit-il

pas autoriſé ? avoient-ils agi ſans pouvoir ?

Un caroſſe m'étoit venu prendre, quelle livrée avoit le Cocher ? Cette femme qui s'étoit dite envoyée par ma mere pour me tirer du Couvent, quelle étoit ſa figure ? Madame de Miran & ſon fils s'informent de tout, font d'exactes perquiſitions.

La Tourriere du Couvent avoit vû le Cocher, elle ſe reſſouvenoit de la livrée ; elle avoit vû la femme en queſtion, & en avoit retenu les traits, qui étoient aſſez remarquables. C'étoit un viſage un peu large & très-brun, la bouche grande, & le nez long ; voilà qui étoit fort reconnoiſſable. Auſſi ma mere & ſon fils la reconnurent-ils pour l'avoir vûë chez Madame de..... Femme du Miniſtre, & leur Parente ; c'étoit une de ſes femmes.

A l'égard de la livrée du Cocher, il s'agissoit d'un galon jaune sur un drap brun, ce qui leur indiquoit celle d'un Magistrat, Cousin de ma mere, & avec qui ils se trouvoient tous les jours,

Eh ! qu'est-ce que cela concluoit ? Non seulement la famille avoit agi là dedans, mais que le Ministre même l'appuyoit, puisque Madame de ..... avoit chargé une de ses femmes de me venir prendre ; c'étoit une conséquence toute naturelle.

Toutes ces instructions là au reste, ils ne les reçurent que le lendemain de mon enlevement ; non pas que Madame de Miran ne fût venuë la veille après midi, comme vous sçavez, qu'elle me l'avoit écrit ; mais c'est que lorsqu'elle vint, la Tourriere qui étoit la seule de qui elle pût tirer quelques lumieres, étoit

abſente pour differentes commiſſions de la Maiſon ; de façon qu'il fallut revenir le lendemain matin pour lui parler ; ce ne fut même qu'aſſez tard, il étoit près de midi quand ils arriverent, ma mere qui ne ſe portoit pas bien, n'avoit pû ſortir de chez elle de meilleure heure.

Mon enlevement l'avoit pénetrée de douleur & d'inquietude. C'étoit comme une mere qui auroit perdu ſa fille, ni plus ni moins ; c'eſt ainſi que me le conterent les Religieuſes de mon Couvent, & la Tourriere.

Elle ſe trouva mal au moment qu'elle apprit ce qui m'étoit arrivé ; il fallut la ſecourir, elle ne ceſſa de pleurer.

Je vous avouë que je l'aime, diſoit elle, en parlant de moi, à l'Abbeſſe qui me le répeta ; je m'y ſuis attachée, Madame, & il n'y a pas moyen de faire au-

trement avec elle. C'eſt un cœur, c'eſt une ame, une façon de penſer qui vous étonneroit. Vous ſçavez qu'elle ne poſſede rien, & vous ne ſçauriez croire combien je l'ai trouvée noble, génereuſe, & deſintereſſée; cette chere enfant, cela paſſe l'imagination, & je l'eſtime encore plus que je ne l'aime; j'ai vû d'elle des traits de caractere qui m'ont touchée juſqu'au fond du cœur. Imaginez-vous que c'eſt moi, que c'eſt ma perſonne qu'elle aime, & non pas les ſecours que je lui donne; eſt-ce que cela n'eſt pas admirable dans la ſituation où elle eſt; je crois qu'elle mourroit plûtôt que de me déplaire, elle pouſſe cela juſqu'au ſcrupule, & ſi je ceſſois de l'aimer, elle n'auroit plus le courage de rien recevoir de moi; ce que je vous dis eſt vrai, & cependant je la perds, car com-

ment la retrouver? Qu'eſt-ce que mes indignes Parens en ont fait? où l'ont ils miſe?

Mais, Madame, pourquoi vous l'enleveroient-ils, lui répondoit l'Abbeſſe, d'ou vient qu'ils ſeroient fâchés de vos bontés & de votre charité pour elle? Quel interêt ont-ils d'y mettre obſtacle?

Helas! Madame, lui diſoit-elle; c'eſt que mon fils n'a pas eu l'orgueil de la mépriſer, c'eſt qu'il a eu aſſez de raiſon pour lui rendre juſtice, & le cœur aſſez bien fait pour ſentir ce qu'elle vaut; c'eſt qu'ils ont crainc qu'il ne l'aimât trop, que je ne l'aimaſſe trop moi-même, & que je ne conſentiſſe à l'amour de mon fils, qui la connoît; de vous dire comment, & où il l'a vûë, nous n'avons pas le tems; mais voilà la ſource de la perſecution qu'elle éprouve d'eux. Un mal-

heureux événement les a instruits de tout, & cela par l'indiscretion d'une de mes Parentes, qui est la plus sotte femme du monde, & qui n'a pû retenir sa miserable fureur de parler; ils n'ont pas tout le tort, au reste, de se méfier de ma tendresse pour elle, il n'y a point d'homme de bon sens à qui je ne crusse donner un trésor, si je le mariois avec cette petite fille-là.

Eh voyez que d'amour : jugez-en par la franchise avec laquelle elle parloit ; elle disoit tout, elle ne cachoit plus rien, & elle qui avoit exigé de nous tant de circonspection, tant de discretion, & tant de prudence; la voilà, qui à force de tendresse & de sensibilité pour moi, oublie elle-même de le taire, & est la premiere à réveler notre secret ; tout lui échappe

dans le trouble de ſon cœur. O ! trouble aimable, que tout mon amour pour elle, quelque prodigieux qu'il ait été, n'a jamais pû payer, & dont le reſſouvenir m'arrache actuellement des larmes : Oui, Madame, j'en pleure encore. Ah ! mon Dieu, que mon ame avoit d'obligations à la ſienne.

Helas ! cette chere mere, cette ame admirable, elle n'eſt plus pour moi, & notre tendreſſe ne vit plus que dans mon cœur.

Paſſons là-deſſus, je m'y arrête trop, j'en perdis de vûë Valville, dont Madame de Miran avoit encore à ſoûtenir le deſeſpoir, & à qui dans l'accablement où il ſe trouvoit, elle avoit défendu de paroître ; de ſorte qu'il s'étoit tenu dans le Caroſſe pendant qu'elle interrogeoit la Tourriere, & ſur

ce qu'elle en apprit, toute languiſſante & toute indiſpoſée qu'elle étoit, elle courut chez le Miniſtre, perſuadée que c'étoit-là qu'il falloit aller pour ſçavoir de mes nouvelles & pour me retrouver.

De toutes les perſonnes de la famille, celle avec laquelle elle étoit le plus liée, & qu'elle aimoit le plus, c'étoit Madame de... femme du Miniſtre qui l'aimoit beaucoup auſſi, & quoiqu'il fût certain que cette Dame ſe fût prêtée au complot de la famille, ma mere ne douta point qu'elle n'eût eu beaucoup de peine à s'y réſoudre, & ſe promit bien de la ranger de ſon parti dès qu'elle lui auroit parlé.

Et elle avoit raiſon d'avoir cette opinion-là d'elle, ce fut elle en effet qui refuſa de ſoutenir l'entrepriſe, & qui comme vous l'allez voir, parut opiner

qu'on me laiſſât en repos.

Voici donc Madame de Miran & Valville qui entrent tout d'un coup dans la chambre où nous étions. C'étoit Madame de... & non pas le Miniſtre que ma mere avoit demandé d'abord, & les gens de la maiſon qu'on n'avoit avertis de rien, & qui ignoroient de quoi il étoit queſtion dans cette chambre, laiſſerent paſſer ma mere & ſon fils, & leur ouvrirent tout de ſuite.

Dès qu'ils me virent tous deux (je vous l'ai déja dit, je penſe) ils s'écrierent l'une, Ah! ma fille, tu es ici; l'autre, Ah! ma mere, c'eſt elle même.

Le Miniſtre à la vûë de Madame de Miran ſourit d'un air affable & pourtant ne put ſe deffendre, ce me ſemble, d'être un peu déconcerté; (c'eſt qu'il étoit bon,) & qu'on lui avoit dit combien elle

elle aimoit cette petite fille ; à l'égard des parens, ils la saluerent d'un air extrêmement sérieux, jetterent sur elle un regard froid & critique, & puis détournerent les yeux.

Valville les dévoroit des siens: mais il avoit ordre de se taire, ma mere ne l'avoit mené qu'à cette condition-là. Tout le reste de la compagnie parut attentif & curieux, la situation promettoit quelque chose d'interessant.

Ce fut Madame de... qui rompit le silence. Bonjour, Madame, dit-elle à ma mere, franchement on ne vous attendoit pas, & j'ai bien peur que vous n'alliez être fâchée contre moi.

Eh ! d'où vient, Madame le seroit-elle, ajouta tout de suite cette parente longue & maigre, (car je ne me ressouviens point de son nom & n'ai retenu d'elle que la singularité de sa figure.)

d'où vient le ſeroit-elle, ajoûta-t'elle, dis-je d'un ton aigre & auſſi revêche que ſa phiſionomie? eſt-ce qu'on déſoblige Madame quand on lui rend ſervice, & qu'on lui ſauve les reproches de toute ſa famille?

Vous êtes la maîtreſſe de penſer de mes actions ce qui vous plaira, Madame, lui répondit d'un air indifferent Madame de Miran: mais je ne les réformerai point ſur le jugement que vous en ferez, nous ſommes d'un caractere trop different pour être jamais du même avis, je n'approuve pas plus vos ſentimens que vous approuvez les miens, & je ne vous en dis rien; faites de même à mon égard.

Valville étoit rouge comme du feu, il avoit les yeux étincelans, je voyois à ſa reſpiration précipitée, qu'il avoit peine à ſe contenir, & que le cœur lui battoit.

Monsieur, continua Madame de Miran en adressant la parole au Ministre, c'étoit Madame de... que je venois voir. & voici l'objet de la visite que je lui rendois ce matin, ajoûta-t'elle, en me montrant. J'ai sçu qu'une des femmes de Madame l'étoit venue prendre sous mon nom au Couvent où je l'avois mise, & j'esperois qu'elle me diroit ce que cela signifie, car je n'y comprends rien ; a-t'on voulu se divertir à m'inquieter? qu'elle peut avoir été l'intention de ceux qui ont imaginé de me soustraire cette jeune enfant, à qui je m'intereſſe ? ce projet là ne vient pas de Madame, j'en suis sûre, je ne la confonds point du tout avec les gens qui ont tout au plus gagné sur elle qu'elle s'y prêtât. Je ne m'en prens point à vous non plus, Monsieur, on vous a gagné aussi, & voilà tout.

mais de quel prétexte s'eſt-t'on ſervi ? Sur quoi a-t'on pû fonder une entrepriſe auſſi bizarre ? de quoi Mademoiſelle eſt-elle coupable ?

Mademoiſelle ! s'écria encore là-deſſus, d'un air railleur, cette parente ſans nom, Mademoiſelle il me ſemble avoir entendu dire qu'elle s'appelloit Marianne, ou bien qu'elle s'appelle comme on veut, car comme on ne ſçait d'où elle ſort, on n'eſt ſûre de rien avec elle, à moins qu'on ne devine : mais c'eſt peut-être une petite galanterie que vous lui faites à cauſe qu'elle eſt paſſablement gentille.

Valville à ce diſcours ne put ſe retenir, & la regarda avec un ris amer & moqueur qu'elle ſentit.

Mon petit couſin, lui dit-elle, ce que je dis-là ne vous plaît pas, nous le ſçavons, mais vous

pourriez-vous diſpenſer d'en rire. Hé ! ſi je le trouve plaiſant ma grande couſine, pour quoi n'en rirois-je pas, répondit-il ?

Taiſez-vous, mon fils, lui dit auſſitôt, Madame de Miran ; pour vous Madame laiſſez-moi, je vous prie, parler à ma façon, & comme je crois qu'il convient. Si Mademoiſelle avoit affaire à vous, vous ſeriez la maîtreſſe de l'appeller comme il vous plairoit ; quant à moi, je ſuis bien aiſe de l'appeller Mademoiſelle, je dirai pourtant Marianne quand je voudrai, & cela ſans conſequence, ſans bleſſer les égards que je crois lui devoir ; le ſoin que je prens d'elle, me donne des droits que vous n'avez pas : mais ce ne ſera jamais que dans ce ſens là, que je la traiterai auſſi familierement que vous le faites & que vous vous figurez qu'il vous eſt permis de le

faire. Chacun a ſa maniere de penſer, & ce n'eſt pas là la mienne; je n'abuſerai jamais du malheur de perſonne; Dieu nous a caché ce qu'elle eſt, je ne deciderai point; je vois bien qu'elle eſt à plaindre; mais je ne vois pas pourquoi on l'humilieroit, l'un n'entraine pas l'autre, au contraire, la raiſon & l'humanité, ſans compter la religion, nous portent à ménager les perſonnes qui ſont dans le cas où celle-ci ſe trouve; il nous répugne de profiter contre elles de l'abaiſſement où le ſort les a jettées, les airs de mépris ont mauvaiſe grace avec elles, & leur infortune leur tient lieu de rang auprès des cœurs bien faits; principalement quand il s'agit d'une fille comme Mademoiſelle, & d'un malheur pareil au ſien; car enfin, Madame, puiſque vous êtes inſtruite de

ce qui lui eſt arrivé, vous ſçavez donc qu'on a des indices preſque certains, que ſon pere & ſa mere qui furent tués en voyage, lorſqu'elle n'avoit que deux ou trois ans, étoient des Etrangers de la premiere diſtinction, ce fut là l'opinion qu'on eut d'eux dans le tems. Vous ſçavez qu'ils avoient avec eux deux Laquais & une Femme-de-Chambre qui furent tués auſſi avec le reſte de l'équipage; Que Mademoiſelle dont la petitte parure marquoit une enfant de condition, reſſembloit à la Dame aſſaſſinée; Qu'on ne douta point qu'elle ne fût ſa fille, & que tout ce que je dis-là eſt certifié par une perſonne vertueuſe qui ſe chargea d'elle alors, qui l'a élevée, qui a confié les mêmes circonſtances en mourant à un ſaint Religieux nommé le pere S. Vincent, que je connois, & qui de ſon côté le dira à tout le monde.

A cet endroit de son récit, les indifferens de la compagnie, je veux dire ceux qui n'étoient point de la famille, parurent s'attendrir sur moi, quelques parens même des moins obstinés, & sur tout Madame de... en furent touchés; il se fit un petit murmure qui m'étoit favorable.

Ainsi, Madame, ajoûta Madame de Miran, sans s'interrompre, vous voyez bien que tous les préjugés sont pour elle, que voilà de reste dequoi justifier le titre de Mademoiselle que je lui donne, & que je ne sçaurois lui refuser sans risquer d'en agir mal avec elle. Il n'est donc point ici question de galanterie: mais d'une justice que tout veut que je lui rende, à moins que d'ajoûter des injures à celles que le hazard lui a déja fait, & que vous ne me conseil-

leriez

leriez pas vous-même ; & ce qui seroit en effet inexcusable, barbare, & d'un orgueil pitoyable, vous en conviendrez, sur-tout je vous le repete encore, avec une jeune personne du caractere dont elle est ; je suis fâchée qu'elle soit présente, mais vous me forcez de vous dire que sa figure qui vous paroît jolie, est en verité ce qui la distingue le moins, & je puis vous assurer que par son bon esprit, par les qualités de l'ame, & par la noblesse des procedés, elle est Demoiselle autant qu'aucune fille, de quelque rang qu'elle soit, puisse l'être. Oh, vous m'avoüerez que cela impose, du moins c'est ainsi que j'en juge : & ce que je vous dis là, elle ne le doit ni à l'usage du monde, ni à l'éducation qu'elle a euë, & qui a été fort simple : il faut que cela soit dans le sang ; & voilà à mon

gré l'essentiel.

Oh ! sans doute, ajouta Valville, qui glissa tout doucement ce peu de mots ; sans doute, & si dans le monde, on s'étoit avisé de ne donner les titres de Madame ou de Mademoiselle qu'au mérite de l'esprit & du cœur, Ah ! qu'il y auroit de Madames ou de Mademoiselles qui ne seroient plus que des Manons & des Cathos ; mais heureusement, on n'a tué ni leur pere, ni leur mere ; & on sçait qui elles sont.

Là-dessus, on ne put s'empêcher de rire un peu. Mon Fils, encore une fois, je vous deffens de parler, lui dit assez vivement Madame de Miran.

Quoiqu'il en soit, continua-t-elle ensuite, je la protége, je lui ai fait du bien, j'ai dessein de lui en faire encore, elle a besoin que je lui en fasse, & il n'y a

point d'honnêtes gens, qui n'enviaſſent le plaiſir que j'y ai, qui ne vouluſſent ſe mettre à ma place ; c'eſt de toutes les actions la plus loüable que je puiſſe faire ; il ſeroit honteux d'y trouver à redire, à moins qu'il n'y ait des Loix qui deffendent d'avoir le cœur humain & genereux ; à moins que ce ne ſoit offenſer l'état, que de s'intereſſer, quand on eſt riche, à la perſonne la plus digne, qu'on la ſecoure, & qu'on la vange de ſes malheurs. Voilà tout mon crime, & en attendant qu'on me prouve que s'en eſt un ; je viens, Monſieur, vous demander raiſon de la hardieſſe qu'on a euë à mon égard ; & de la ſurpriſe qu'on a faite à vous-même, auſſi-bien qu'à Madame ; je viens chercher une fille que j'aime & que vous aimeriez autant que moi, ſi vous la con-

noiſſiez, Monſieur.

Elle s'arrêta là. Tout le monde ſe tût; & moi je pleurois en jettant ſur elle des regards qui témoignoient les mouvemens dont j'étois ſaiſie pour elle, & qui émeurent tous les Aſſiſtans: il n'y eut que cette inexorable parente que je n'ai point nommée, qui ne ſe rendit point, & dont l'air paroiſſoit toujours auſſi ſec & auſſi révolté qu'il l'avoit été d'abord.

Aimez-la, Madame, aimez-la, qui eſt-ce qui vous en empêche, dit-elle, en ſecouant la tête? Mais n'oubliez pas que vous avez des Parens & des Alliés qui ne doivent point en ſouffrir, & que du moins il n'y aille rien du leur; c'eſt tout ce qu'on vous demande.

Hé! Vous n'y ſongez pas; Madame, vous n'y ſongez pas, reprit ma mere; ce n'eſt ni à

)

vous, ni à personne à régler mes sentimens là dessus, je ne suis ni sous votre tutelle, ni sous la leur ; je leur laisse volontiers le droit de conseil avec moi, mais non pas celui de réprimande ; c'est vous qui les faites agir & parler, Madame, & je suis persuadée qu'aucun d'eux n'avoüeroit ce que vous leur faites dire à tous.

Vous m'excuserez, Madame, vous m'excuserez, s'écria la Harpie, nous n'ignorons pas vos desseins, & ils nous choquent tous aussi ; en un mot, votre Fils aime trop cette petite Fille, & qui pis est, vous le permettez.

Et si en effet je le lui permets, qui est-ce qui pourra le lui défendre ? Quel compte aura-t'il à rendre aux autres, répartit froidement Madame de Miran ? Vous dirai-je encore plus, c'est

que j'aurois fort mauvaise opinion de mon fils ; c'eſt que je ferois très-peu de cas de ſon caractere, ſi lui-même n'en faiſoit pas beaucoup de cette petite fille, pour parler comme vous, que je ne tiens pourtant pas pour ſi petite, & qui ne ſera telle que pour ceux qui n'auront peut-être que leur orgueil au-deſſus d'elle.

A ce dernier mot, le Miniſtre qui avoit écouté tout le Dialogue, toûjours ſouriant & les yeux baiſſés, prit ſur le champ la parole pour empêcher les répliques.

Oüi, Madame, vous avez raiſon, dit-il à Madame de Miran, on ne ſçauroit qu'approuver les bontés que vous avez pour cette belle enfant, vous êtes généreuſe, cela eſt reſpectable, & les malheurs qu'elle a eſſuyés ſont dignes de votre

attention ; ſa phyſionomie ne dément point non plus les vertus, & les qualités que vous lui trouvez ; elle a tout l'air de les avoir ; & ce n'eſt ni le ſoin que vous prenez d'elle, ni la bienveillance que vous avez pour elle, qui nous allarment ; je prétens moi-même avoir part au bien que vous voulez lui faire. La ſeule choſe qui nous inquiéte, c'eſt qu'on dit que Monſieur de Valville a non ſeulement beaucoup d'eſtime pour elle, ce qui eſt très-juſte, mais encore beaucoup de tendreſſe, ce que la jeune perſonne, faite comme elle eſt, rend très-vraiſemblable. En un mot on parle d'un mariage qui eſt réſolu, & auquel vous conſentez, dit-on, par la force de l'attachement que vous avez pour elle, & voilà ce qui intrigue la famille.

Et je penſe que cette famille

a droit de s'en intriguer, dit tout de suite la parente Pigrieche. Madame, je n'ai pas tout dit, laissez-moi achever, je vous prie, lui répartit le Ministre sans hausser le ton, mais d'un air serieux, Madame vaut bien qu'on lui parle raison.

J'avoue, reprit-il, qu'il est probable sur tout ce que vous nous rapportez, que la jeune enfant a de la naissance; mais la catastrophe en question a jetté là-dessus une obscurité qui blesse, qu'on vous reprocheroit, & dont nos usages ne veulent pas qu'on fasse si peu de compte. Je suis totalement de votre avis pourtant, sur les égards que vous avez pour elle; ce ne sera pas moi qui lui refuserai le titre de Mademoiselle, & je crois avec vous qu'on le doit même à la condition dont elle est; mais remarquez que nous le croyons,

vous & moi, par un ſentiment généreux, qui ne ſera peut-être avoüé de perſonne, que du moins qui que ce ſoit n'eſt obligé d'avoir, & dont peu de gens ſeront capables; c'eſt comme un préſent que nous lui faiſons, & que les autres peuvent ſe diſpenſer de lui faire: je dirai bien avec vous, qu'ils auront tort, mais ils ne le ſentiront point; ils vous répondront qu'il n'y a rien d'établi en pareil cas, & vous n'aurez rien à leur répliquer, rien qui puiſſe vous juſtifier au-prés deux, ſi vous portez la generoſité juſqu'à un certain excès, tel que le ſeroit le mariage dont le bruit court, & auquel je n'ajoute point de foi: je ne doute pas même que vous ne leviez volontiers tout ſoupçon ſur cet article, & j'en ai trouvé un moyen qui eſt facile; j'ai imaginé de pourvoir avantageu-

sement Mademoiselle, de la marier à un jeune homme, né de fort honnêtes gens, qui a déja quelque bien, dont j'augmenterai la fortune, & avec qui elle se verra dans une situation très-honorable. Je n'ai même envoyé chercher Mademoiselle que pour lui proposer ce parti qu'elle refuse, tout honnête & tout avantageux qu'il est; de sorte que pour la déterminer, j'ai crû devoir user d'un peu de rigueur, d'autant plus qu'il y va de son bien; j'ai même été jusqu'à la menacer de l'éloigner de Paris; cependant son obstination continue; cela vous paroît-il raisonnable? Joignez-vous donc à moi, Madame, vos services vous ont acquis de l'autorité sur elle, tâchez de la résoudre, je vous prie: voici le jeune homme en question, ajoûta-t-il.

Et il lui montroit Monsieur

Villot, qui, quoiqu'assez bien fait, avoit alors autant qu'on peut l'avoir, l'air d'un pauvre petit homme sans conséquence, dont le métier étoit de ramper & d'obéïr, à qui même il n'appartenoit pas d'avoir du cœur, & à qui on pouvoit dire, retirez-vous sans lui faire d'injure.

Voilà à quoi il ressembloit en cet instant, avec sa figure qui n'étoit qu'humble, & point honteuse.

C'est un garçon fort doux, & de fort bonnes mœurs, reprit le Ministre en continuant, & qui vivra avec Mademoiselle, comme avec une personne à qui il devra la fortune que je lui promets à cause d'elle; c'est ce que je lui ai bien recommandé de ne jamais oublier.

Le fils du Nourricier de Madame ne répondit à cela qu'en

le proſternant, qu'en ſe courbant juſqu'à terre.

N'approuvez-vous pas ce que je fais là, Madame, dit encore le Miniſtre à ma mere, & n'êtes-vous pas contente? Elle reſtera à Paris, vous l'aimez, & vous ne la perdrez pas de vûë, je m'y engage, & je ne l'entens pas autrement.

Là-deſſus Madame de Miran jetta les yeux ſur Monſieur Villot, qui l'en remercia par une autre proſternation, quoique la façon dont on le regarda, n'exigeât pas de reconnoiſſance.

Et puis ma mere ſecouant la tête, cette union n'eſt gueres aſſortie, ce me ſemble, dit-elle, & j'ai peine à croire qu'elle ſoit du goût de Marianne; Monſieur, je me flatte, comme vous le dites, d'avoir quelque pouvoir ſur elle, mais je vous avoue que je ne l'employerai pas

dans cette occurrence-ci, ce ſeroit lui faire payer trop cher les ſervices que je lui ai rendus. Qu'elle décide, au reſte, elle eſt la Maîtreſſe, voyez, Mademoiſelle, conſentez-vous à ce qu'on vous propoſe?

Je me ſuis déja déclarée, Madame, lui répondis-je d'un air triſte, reſpectueux, mais ferme, j'ai dit que j'aime mieux reſter comme je ſuis, & je n'ai point changé d'avis. Mes malheurs ſont bien grands; mais ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour moi, c'eſt que je ſuis née avec un cœur qu'il ne faudroit pas que j'euſſe, & qu'il m'eſt pourtant impoſſible de vaincre. Jamais avec ce cœur là, je ne pourrois aimer le jeune homme qu'on me préſente, jamais; je ſens que je ne m'accoutumerois pas à lui, que je le regarderois, comme un homme qui ne ſeroit pas fait

pour moi ; c'eſt une penſée qui ne me quitteroit point, j'aurois beau la condamner, & me trouver ridicule de l'avoir, je l'aurois toûjours, au moyen de quoi je ne pourrois le rendre heureux, ni être en repos moi-même ; ſans compter que je ne me pardonnerois pas la vie déſagréable que meneroit avec moi un mari qui m'aimeroit peut-être, qui pourtant me ſeroit inſupportable, & qui auroit eu tout l'amour d'une autre femme, ſi je n'avois pas été ſans néceſſité le charger de moi, & de mon antipathie. Ainſi il ne faut pas parler de ce mariage, dont cependant je remercie Monſeigneur qui a eu la bonté d'y penſer pour moi ; mais en verité il n'y a pas moyen.

Dites-nous donc quelle réſolution vous prenez, me répondit le Miniſtre, que voulez-vous

devenir ? Aimez-vous mieux être Réligieuse? On vous l'a déja proposé, & vous choisirez le Couvent qu'il vous plaira. Voyez, songez à quelque état qui vous tranquillise; vous ne voulez pas souffrir qu'on chagrine plus long-temps Madame de Miran, à cause de vous; prenez un parti.

Non, Monsieur, dit mon ennemie, non, rien ne lui convient; on l'aime, on l'épousera, tout est d'accord, la petite personnne n'en rabattra rien, à moins qu'on n'y mette ordre; elle est sûre de son fait, Madame l'appelle déja sa fille, à ce qu'on dit.

Le Ministre à ce discours fit un geste d'impatience, qui la fit taire, & moi reprenant la parole: Vous vous trompez, Madame, lui dis-je, à l'égard de la crainte qu'on a que M. de Val-

ville ne m'aime trop, qu'il ne veüille m'épouſer, & que Madame de Miran n'ai la complaiſance de le vouloir bien auſſi, on peut entierement ſe raſſurer là-deſſus; il eſt vrai que Madame de Miran a eu la bonté de me tenir lieu de mere, (je ſanglotois en diſant cela,) & que je ſuis obligée, ſous peine d'être la plus ingrate créature du monde, de la cherir & de la reſpecter autant que la mere qui m'a donné la vie, je lui dois la même ſoumiſſion, la même vénération, & je penſe quelquefois que je lui en dois bien davantage; car enfin, je ne ſuis point ſa fille, & cependant il eſt vrai, comme vous le dites, qu'elle m'a traitée comme ſi je l'avois été; je ne lui ſuis rien, elle n'auroit eu aucun tort de me laiſſer dans l'état où j'étois, ou bien elle pouvoit ſe contenter

ter en passant d'avoir pour moi une compassion ordinaire, & de me dire, je vous aimerai; mais, point du tout, c'est quelque chose d'incomprehensible que ses bontés pour moi, que ses soins, que ses considerations; je ne sçaurois y songer, je ne sçaurois la regarder elle-même sans pleurer d'amour & de reconnoissance, sans lui dire dans mon cœur que ma vie est à elle, sans souhaiter d'avoir mille vies pour les lui donner toutes, si elle en avoit besoin pour sauver la sienne; & je rends grace à Dieu de ce que j'ai occasion de dire cela publiquement; ce m'est une joye infinie, la plus grande que j'aurai jamais, que de pouvoir faire éclater les transports de reconnoissance, & tous les devouemens, & toute l'admiration que je sens pour elle. Oui, Madame, je ne suis qu'une Etrangere,

qu'une malheureuse orpheline, que Dieu qui est le maître, a abandonnée à toutes les miseres imaginables ; mais quand on viendroit m'apprendre que je suis la fille d'une Reine, quand j'aurois un Royaume pour héritage, je ne voudrois rien de tout cela, si je ne pouvois l'avoir qu'en me separant de vous ; je ne vivrois point si je vous perdois, je n'aime que vous d'affection, je ne tiens sur la terre qu'à vous, qui m'avez recueillie si charitablement, & qui avez la generosité de m'aimer tant, quoiqu'on tâche de vous en faire rougir, & quoique tout le monde me méprise.

Ici à travers les larmes que je versois, j'apperçus plusieurs personnes de la compagnie, qui détournoient la tête pour s'essuyer les yeux.

Le Ministre baissoit les siens,

& vouloit cacher qu'il étoit ému ; Valville restoit comme immobile, en me regardant d'un air passionné, & dans un parfait oubli de tout ce qui nous environnoit ; & ma mere laissoit bien franchement couler ses pleurs, sans s'embarrasser qu'on les vît.

Tu n'as pas tout dit, acheve, Marianne, & ne parle plus de moi, puisque cela t'attendrit trop, me dit elle, en me tendant sans façon sa main, que je baisai de même : Acheve.....

Oui, Madame, lui répondis-je. Vous m'avez dit, Monseigneur, que vous m'éloigneriez de Paris, & que vous m'enverriez loin d'ici, si je refusois d'épouser ce jeune homme, repris-je donc en m'adressant au Ministre, & vous êtes toujours le maître ; mais j'ai à vous répondre une chose qui doit empêcher

Meſſieurs les Parens d'être encore inquiets ſur le mariage qu'ils appréhendent entre Mr. de Valville & moi, c'eſt que jamais il ne ſe fera, je le garantis, j'en donne ma parole, & on peut s'en fier à moi; & ſi je ne vous en ai pas aſſuré, avant que Madame de Miran arrivât, vous aurez la bonté de m'excuſer, Monſeigneur; ce qui m'a empêché de le faire, c'eſt que je n'ai pas crû qu'il fût à propos, ni honnête à moi de renoncer à M. de Valville, pendant qu'on me ménaçoit pour m'y contraindre; j'ai penſé que je ſerois une lâche & une ingrate, de montrer ſi peu de courage en cette occaſion-ci; après que M. de Valville lui-même a bien eu celui de m'aimer, & de m'aimer ſi tendrement de tout ſon cœur, & comme une perſonne qu'on reſpecte, malgré la ſituation où

il m'a vûë, qu'étoit si rebutante, & à laquelle il n'a pas seulement pris garde, sinon que pour m'en aimer, & m'en considerer davantage.

Voilà ma raison, Monseigneur, si je vous avois promis de ne le plus voir, il auroit eu lieu de s'imaginer que je ne me mettois gueres en peine de lui, puisque je n'aurois pas voulu endurer d'être persécutée pour l'amour de lui, & mon intention étoit qu'il sçût le contraire, qu'il ne doutât point que son cœur a veritablement acquis le mien; & je serois bien honteuse si cela n'étoit pas; peut-être est-ce ici la derniere fois que je le verrai, & j'en profite pour m'acquitter de ce que je lui dois, & en même temps pour dire à Madame de Miran, aussi-bien qu'à lui, que ce que la crainte & la menace n'ont pas dû me forcer de faire,

je le fais aujourd'hui par pure reconnoissance pour elle & pour son fils. Non, Madame, non, ma généreuse mere ; non, M. de Valville, vous m'êtes trop chers tous les deux, je ne ferai jamais la cause des reproches que vous souffririez, si je restois, ni de la honte qu'on dit que je vous attirerois ; le monde me dédaigne, il me rejette ; nous ne changerons pas le monde, & il faut s'accorder à ce qu'il veut ; vous dites qu'il est injuste, ce n'est pas à moi à en dire autant ; j'y gagnerois trop ; je dis seulement que vous êtes bien généreuse, & que je n'abuserai jamais du mépris que vous faites pour moi des coûtumes du monde ; aussi-bien est-il certain que je mourrois de chagrin du blâme qui en retomberoit sur vous ; & si je ne vous l'épargnois pas, je serois indigne de vos bontés :

Helas ! je vous aurois donc trompée ; il ne seroit pas vrai que j'aurois le caractere que vous me croyez, & je n'ai que le parti que je prens, pour montrer que vous n'avez pas eu tort de le croire. M. de Climal par sa piété m'a laissé quelque chose pour vivre, & ce qu'il y a suffit pour une fille qui n'est rien, qui en vous quittant, quitte tout ce qui l'attachoit, & tout ce qui pourroit l'attacher ; qui, après cela ne se soucie plus de rien, ne regrette plus rien, & qui va pour toute sa vie se renfermer dans un Couvent, où il n'y a qu'à donner ordre que je ne voye personne, à l'exception de Madame, qui est comme ma mere, & dont je supplie qu'on ne me prive pas tout d'un coup, si elle veut me voir quelquefois : Voilà tous mes desseins, à moins que Monseigneur, pour

être encore plus sûr de moi ; ne m'exile loin d'ici, suivant l'intention qu'il en a eu d'abord.

Un torrent de pleurs termina mon discours : Valville pâle & abbatu, paroissoit prêt à se trouver mal, & Madame de Miran alloit, ce me semble, me répondre, quand le Ministre la prévint, & se retournant avec une action animée vers les Parentes.

Mesdames, leur dit-il, sçavez-vous quelque réponse à ce que nous venons d'entendre ? pour moi, je n'y en sçai point, & je vous déclare que je ne m'en mêle plus. A quoi voulez-vous qu'on remédie, à l'estime que Madame de Miran a pour la vertu, à l'estime qu'assurément nous en avons tous ? empêcheriez-vous la vertu de plaire, vous ne seriez pas de cet avis-là,

là, ni moi non plus, & l'autorité n'a que faire ici.

Et puis se tournant vers le frere de lait de Madame ; laissez-nous, Villot, lui dit-il. Madame, je vous rends votre fille, avec tout le pouvoir que vous avez sur elle ; vous lui avez tenu lieu de mere, elle ne pouvoit pas en trouver une meilleure, & elle méritoit de vous trouver ; allez, Mademoiselle, oubliez tout ce qui s'est passé ici, qu'il reste comme nul, & consolez-vous d'ignorer qui vous êtes, la Noblesse de vos Parens est incertaine : mais celle de votre cœur est inconteſtable, & je la préfererois, s'il falloit opter.

Il se retiroit, en disant cela, mais il me prit un transport qui l'arrêta, & qui étoit peste.

C'est que je me jettai à ses genoux, avec une rapidité plus éloquente & plus expressive que

tout ce que je lui aurois dit, & que je ne pûs lui dire, pour le remercier du jugement plein de bonté & de vertu, qu'il venoit lui-même de rendre en ma faveur.

Il me releva sur le champ, d'un air qui témoignoit que mon action le surprenoit agréablement, & l'attendrissoit ; je m'apperçus aussi qu'elle plaisoit à toute la compagnie.

Levez-vous, ma belle enfant, me dit-il, vous ne me devez rien, je vous rends justice ; & puis s'adressant aux autres, elle en fera tant que nous l'aimerons tous aussi, ajoûta-t'il, & il n'y a point d'autre parti à prendre avec elle ; ramenez-la, Madame, c'étoit à ma mere à qui il parloit ; ramenez-la, & prenez garde à ce que deviendra votre fils, s'il l'aime ; car avec les qualités que nous voyons dans cette

enfant là, je ne répons pas de lui, & ne répondrois de perſonne; faites comme vous pourrez, ce ſont vos affaires.

Sans doute, dit auſſi-tôt Madame de . . . . . ſon épouſe, & ſi on a donné à Madame l'embarras qu'elle a aujourd'hui, ce n'eſt pas ma faute, il n'a pas tenu à moi qu'on ne le lui épargnât.

Sur ce pied-là, Meſdames, répartit en ſe levant cette Parente revêche, je penſe qu'il ne vous reſte plus qu'à ſaluer votre Couſine, embraſſez-là d'avance, vous ne riſquez rien; pour moi; on me permettra de m'en diſpenſer, malgré ſon incomparable nobleſſe de cœur; je ne ſuis pas extrêmement ſenſible aux vertus romaneſques. Adieu la petite avanturiere, vous n'êtes encore qu'une fille de condition, nous dit-on, mais vous n'en demeurerez pas là, & nous ſerons

bien heureuſes, ſi au premier jour vous ne vous trouvez pas une Princeſſe.

Au lieu de lui répondre, je m'avançai vers ma mere, dont je voulus auſſi embraſſer les genoux, & qui m'en empêcha, mais je pris ſa main, que je baiſai, & ſur laquelle je répandis des larmes de joye.

La Parente farouche ſortit avec colere, & dit à deux Dames, en s'en allant: Ne venez-vous pas?

Là-deſſus, elles ſe leverent, mais plus par complaiſance pour elle, que par inimitié pour moi; on voyoit bien qu'elles n'approuvoient pas ſon emportement, & qu'elles ne la ſuivoient que dans la crainte de la fâcher. Une d'elles, dit même tout bas à Madame de Miran; elle nous a amenées, & elle ne nous le pardonneroit pas, ſi nous reſtions.

Valville, à qui le cœur étoit revenu, ne la régardoit plus qu'en riant, & ſe vangeoit ainſi du peu de ſuccès de ſon entrepriſe. Votre Caroſſe eſt-il là bas, lui dit-il, voulez-vous que nous vous ramenions, Madame ? Laiſſez-moi, lui dit-elle, vous me faites pitié d'être ſi content.

Elle ſalua enſuite Madame de..... ne jetta pas les yeux ſur ma mere qui la ſaluoit, & partit avec les deux Dames dont je viens de parler.

Auſſi-tôt le reſte de la compagnie ſe raſſembla autour de moi, & il n'y eut perſonne qui ne me dît quelque choſe d'obligeant.

Mon Dieu, que je me réproche d'avoir trempé dans cette intrigue-ci, dit Madame de.... à ma mere ! Que je leur ſçai mauvais gré de m'avoir perſecutée

pour y entrer ! On ne peut pas avoir plus de tort que nous en avions ; n'eſt-il pas vrai, Meſdames ?

Ah ! Seigneur, ne nous en parlez pas, nous en ſommes honteuſes, répondirent-elles Qu'elle eſt aimable ! nous n'avons rien de ſi joli à Paris. Ni peut-être rien de ſi eſtimable, réprit Madame de..... je ne ſçaurois vous exprimer l'inquietude où j'étois pendant tout ce dialogue, & je ſuis bien contente de Monſieur de..... (elle parloit du Miniſtre ſon mari :) Oh ! bien contente, il n'a encore rien fait qui m'ait tant plû ; ce qu'il vient de dire, eſt d'une juſtice admirable.

Avec tout autre Juge que lui, j'avouë que le cœur m'auroit battu, dit à ſon tour le jeune Cavalier que j'avois vû dans l'antichambre, & qui étoit encore-là ;

mais avec Monſieur de... je n'ai pas douté un inſtant de ce qui arriveroit. Et moi, je devrois lui demander pardon d'avoir eu peur pour Mademoſelle, dit alors Valville qui les avoit juſqu'ici écoûtés d'un air modeſte & interieurement ſatisfait.

Tout le monde rit de ſa réponſe, mais diſcretement, & ſans lui rien dire. Il étoit tard, ma mere prit congé de Madame de... qui l'embraſſa avec toute l'amitié poſſible, comme pour lui faire oublier le ſecours qu'elle avoit prêté à nos ennemis; elle me fit l'honneur de m'embraſſer moi-même, ce que je reçus avec tout le reſpect qui convenoit, & nous nous retirâmes.

Apeine fûmes-nous dans l'anti-chambre, que cette femme qu'on avoit envoyée pour me tirer de mon premier Couvent

ſous le nom de ma mere, & qui étoit venuë ce matin même me reprendre à celui où elle m'avoit miſe la veille; que cette femme, dis-je, ſe préſenta à nous, & nous dit qu'elle avoit ordre du Miniſtre de nous mener tout-à-l'heure, ſi nous voulions, à ce dernier Couvent pour me faire rendre mes hardes qu'on héſiteroit peut-être de me donner, ſi nous y allions ſans elle; à moins que Madame de Miran n'aimât mieux remettre a y aller dans l'après-midi.

Non non, dit ma mere, finiſſons cela, ne differons point, venez Mademoiſelle, auſſi bien avons-nous beſoin de vous pour aller là, car j'ai oublié de demander où c'eſt; venez; j'aurai ſoin qu'on vous ramene enſuite.

Cette femme nous ſuivit donc, & monta en carroſſe avec nous; vous jugez bien qu'il ne fut plus

queſtion de cette familiarité qu'elle avoit euë avec moi, lorſqu'elle m'étoit venuë prendre; & je la vis un peu honteuſe de la difference qu'il y avoit pour elle de ce voyage-ci à ceux que nous avions déja faits enſemble; chacun a ſon petit orgueïl, nous n'étions plus camarades, & cela lui donnoit quelque confuſion.

Je n'en abuſai point, j'avois trop de joie, je ſortois d'un trop grand triomphe pour m'amuſer à être maligne où glorieuſe, & je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

L'entretien fut fort réſervé pendant le chemin à cauſe de cette femme qui nous accompagnoit; & qui à l'occaſion de je ne ſçai quoi qui fut dit, nous apprit que c'étoit de Madame de Fare que venoit toute la rumeur, & qu'en même tems elle avoit refuſé de ſe joindre aux

autres parens dans les mouvemens qu'ils s'étoient donnés, de sorte qu'elle n'avoit pas précisément parlé pour me nuire : mais seulement pour avoir le plaisir d'être indiscrette, & de réveler une chose qui surprendroit.

Elle nous conta aussi que Monsieur Villot étoit au desespoir de ce qu'il ne seroit point à moi ; je l'ai laissé qui pleuroit comme un enfant, nous dit-elle ; sur quoi je jettai les yeux sur Valville, pour qui il me parut que le récit de l'affliction de Monsieur Villot n'étoit pas amusant ; aussi n'y répondîmes-nous rien ma mere & moi, & laissâmes-nous tomber ce petit article, d'autant plus que nous étions arrivés à la porte du Couvent, où je descendis avec cette femme,

Il est inutile que je paroisse,

me dit ma mere,& je crois même qu'il ſuffiroit que Mademoiſelle allât redemander vos hardes,ſans parler de nous, & ſans dire que nous ſommes ici.

Permettez moi de me montrer auſſi, lui dis-je; les bontés que l'Abbeſſe a euës pour moi, exigent que je la remercie; je ne ſçaurois m'en diſpenſer ſans ingratitude. Ah tu as raiſon, ma fille! & je ne ſçavois pas cela, me répartit-elle, va, mais hâte toi, & dis-lui que je t'attens, que je ſuis fatiguée, & qu'il m'eſt impoſſible de deſcendre, fais le plus vîte que tu pourras, il vaut mieux que tu la revienne voir.

Abrégeons donc, je parus, on me rendit mon coffre ou ma caſſette, lequel des deux il vous plaira. Toutes les Religieuſes que j'avois vûës, vinrent ſe réjoüir avec moi du ſuccès de mon avanture; l'Abbeſſe me

donna les témoignages d'affection les plus ſinceres, elle auroit ſouhaité que j'euſſe paſſé le reſte de la ſoirée avec elle; mais il n'y avoit pas moyen. Ma mere eſt à la porte de votre maiſon dans ſon carroſſe, elle vous auroit vûë, lui dis-je: mais elle eſt indiſpoſée, elle vous fait ſes excuſes, & il faut que je vous quitte.

Quoi s'écria-t'elle, cette mere ſi tendre, cette Dame que j'eſtime tant; eſt ici, mon Dieu, que j'aurois de plaiſir à la voir, & à lui dire du bien de vous! Allez, Mademoiſelle, retournez vous-en: mais tâchez de la déterminer à venir un inſtant, ſi je pouvois ſortir, je courrois à elle, & ſuppoſons qu'il ſoit trop tard, dites lui que je la conjure de revenir encore une fois ici avec vous; partez, ma chere enfant, & auſſitôt elle me congédia. Un

domeſtique de la maiſon portoit mon petit balot, tout ceci ſe paſſa en moins d'un demi-quart d'heure de tems; j'oublie encore que l'Abbeſſe chargea la Tourriere d'aller faire ſes complimens à Madame de Miran, qui de ſon côté la fit aſſurer que nous la reviendrions voir au premier jour; & puis nous partîmes pour aller, devineriez-vous où, au logis, dit ma mere; car à ton autre Couvent, on a dîné; & nous t'y remettrons ſur le ſoir, non que j'aye envie de t'y laiſſer long-tems: mais il eſt bon que tu y faſſes encore quelque ſéjour, ne fût-ce qu'à cauſe de ce qui t'eſt arrivé, & de l'inquiétude que j'en ai montrée moi-même.

Nous avancions pendant qu'elle parloit, & nous voici dans la cour de ma mere, d'où elle congedia cette femme de Madame

de... qui nous avoit ſuivie, & nous montâmes chez elle.

Une certaine Gouvernante qui étoit dans la maiſon de Madame de Miran, quand on m'y porta après ma chute au ſortir de l'Egliſe, & que ſi vous vous en ſouvenez, Valville appella pour me déchauſſer, n'y étoit plus, & de tous les domeſtiques, il n'y avoit plus qu'un Laquais de Valville qui me connût; c'étoit celui qui avoit ſuivi mon Fiacre juſques chez Madame Dutour, & qui d'ailleurs m'avoit déja revûë pluſieurs fois, puiſqu'il m'étoit venu rendre deux ou trois billets de Valville à mon Couvent. Or ce Laquais étoit malade, ainſi il n'y avoit là perſonne qui ſçût qui j'étois.

Et ce qui fait que je vous dis cela, c'eſt que pendant que nous montions chez ma mere, je rêvois, toute joyeuſe que j'étois,

que j'allois trouver dans cette maiſon, & cette Gouvernante que je vous ai rappellée, & quelques Valets qui ne manqueroient pas de me reconnoître.

Ah! C'eſt cette petite fille qu'on a apportée ici, & qui avoit mal au pied, vont-ils dire, penſois-je en moi-même; c'eſt cette petite Lingere que nous croyons une Demoiſelle, & qui ſe fit reconduire chez Madame Dutour.

Et cela me déplaiſoit; j'avois peur auſſi que Valville n'en fût un peu honteux, peut-être que m'aimant autant qu'il faiſoit, ne s'en ſeroit-il pas ſoucié: mais heureuſement, nous ne fûmes expoſez ni l'un ni l'autre au deſagrément que j'imaginois, & je goutai tout à mon aiſe le plaiſir de me trouver chez ma mere, & d'y être, comme ſi j'avois été chez moi.

Ah ça, ma fille, me dit-elle, viens que je t'embraſſe à preſent que nous ſommes ſans critiques, tout ceci a tourné, on ne peut pas mieux; on ſe doute de nos deſſeins, on les prévoit, on n'a pas même paru les déſaprouver, le Miniſtre t'a rendu ta parole, en te remettant entre mes mains, & grace au ciel on ne ſera plus ſurpris de rien. Tu m'as dit tantôt les choſes du monde les plus tendres, ma chere enfant: mais franchement, je les mérite bien pour tout le chagrin que tu m'as cauſé, tu en as eu beaucoup auſſi, n'eſt-il pas vrai? As tu ſongé à celui que j'aurois; que penſois-tu de ta mere?

Elle me tenoit ce diſcours; aſſiſe dans un fauteuil; j'étois vis-à-vis d'elle & me laiſſant aller à une ſaillie de reconnoiſſance, je me jettai tout d'un coup à ſes genoux, & puis la regardant après

après lui avoir baisé la main. Ma mere, lui dis-je, voilà Monsieur de valville, il m'est bien cher, & ce n'est plus un secret, je l'ai publié devant tout le monde, mais il ne m'empêchera pas de vous dire que j'ai mille fois plus encore songé à vous qu'à lui. C'étoit ma mere qui m'occupoit, c'étoit sa tendresse, & son bon cœur; que fera-t'elle, que ne fera-t'elle pas, me disois-je, ? & toujours ma mère dans l'esprit; toutes mes pensées vous regardoient; je ne sçavois pas si vous réussiriez à me tirer d'embarras; mais ce que je souhaitois le plus, c'étoit que ma mere fût bien fâchée de ne plus voir sa fille; je désirois cent fois plus sa tendresse que ma délivrance, & j'aurois tout enduré, hormis d'être abandonnée d'elle. J'étois si pleine de ce que je vous

dis là, j'en étois tellement agitée, que j'en sentois quelque petite inquiétude dont je m'accuse, quoiqu'elle n'ait presque pas duré; j'ai pourtant songé aussi à Monsieur de Valville, car s'il m'oublioit, ce seroit une grande affliction pour moi, plus grande que je ne puis le dire; mais le principal est que vous m'aimiez, c'est le cœur de ma mere qui m'est le plus nécessaire, il va avant tout dans le mien; car il m'a tant fait de bien, je lui ai tant d'obligation; il m'est si doux de lui être chere, n'ai-je pas raison, Monsieur?

Madame de Miran m'écoutoit en souriant. Levez vous, petite fille, me dit elle ensuite, vous me faites oublier que j'ai à vous quereller de votre imprudence d'hier matin; je voudrois bien sçavoir pourquoi vous vous laissez emmener par une

femme qui vous eſt totalement inconnue ; qui vient vous chercher ſans billet de ma part, & dans un équipage qui n'eſt pas à moi non plus : où étoit votre eſprit de n'avoir pas fait attention à tout cela, ſur-tout après la viſite ſuſpecte que vous aviez reçûë de ce grand ſquelette dont vous m'aviez ſi bien dépeint la figure ? Les menaces ne vous annonçoient-elles pas quelque deſſein ? ne devoient-elles pas vous laiſſer quelque défiance ? vous êtes une étourdie, & pendant le ſéjour que vous ferez encore à votre Couvent, je vous défens d'en ſortir jamais qu'avec cette femme que vous venez de voir ; elle parloit d'une Femme-de-Chambre qui avoit paru, il n'y avoit qu'un moment, ou que ſur une lettre de moi, quand je n'irai pas vous chercher moi-même, entendez vous.

Là dessus on servit, nous dînâmes; Valville mangea fort peu, & moi aussi, ma mere y prit garde, elle en rit, apparamment que la joie ôte l'apetit, nous dit-elle en badinant; oüi, ma mere, reprit Valville sur le même ton, on ne sçauroit faire tant de choses à la fois.

Le repas fini, Madame de Miran passa dans sa chambre, & nous l'y suivîmes. De-là elle entra dans un petit cabinet d'où elle m'appella, j'y vins, donne moi ta main, me dit-elle, voyons si cette bague-ci te conviendra: c'étoit un brillant de prix, & pendant qu'elle me l'essayoit; Je vois, lui répondis-je, un Portrait, (c'étoit le sien,) que j'aimerois mille fois mieux que la bague, toute belle qu'elle est, & toutes les pierreries du monde; e roquons, ma mere, ce-

dez-moi le Portrait, je vous rendrai la bague.

Patience, me dit-elle, je le ferai placer ici dans votre chambre, quand vous y ſerez, & vous y ſerez bien-tôt: Où mettez-vous votre argent, Marianne, continua-t'elle, vous n'avez rien pour cela, je penſe: auſſi-tôt elle ouvrit un tiroir, tenez, voilà une bourſe qui eſt fort bien travaillée, ſervez-vous-en.

Je vous remercie, ma mere, lui répartis-je; mais où mettrai-je tout l'amour, tout le reſpect, toute la reconnoiſſance que j'ai pour ma mere? Il me ſemble que j'en ai plus qu'il n'en peut tenir dans mon cœur.

Elle ſourit à ce diſcours; ſçavez-vous ce qu'il faut faire, ma mere, nous dit Valville, qui étoit reſté à l'entrée du Cabinet, & que la joye d'entendre ce que nous nous diſions toutes

deux, avec cette familiarité douce & badine, tenoit comme en extaſe; mettons votre fille le plus vîte que nous pourrons dans cette chambre, où vous avez deſſein de placer le Portrait elle en ſera moins embarraſſée; de tout l'amour qu'elle a pour vous, & plus à portée de venir vous en parler pour le ſoulager.

C'eſt de quoi nous allons nous entretenir tout à l'heure, répondit Madame de Miran; ſortons, je veux lui montrer l'appartement que j'occupois du vivant de votre pere.

Et ſur le champ nous paſſâmes dans une grande anti-chambre que j'avons déja vûë, & dans laquelle il y avoit une porte vis-à-vis de celle par où nous y entrions. Cette porte nous mena à cet appartement qu'ils vouloient me faire voir. Il étoit plus

vaſte & plus orné que celui de Madame de Miran, & donnoit comme le ſien ſur un très-beau Jardin. Eh bien, ma fille, comment vous trouvez-vous ici, ne vous y ennuyerez-vous point; y regretterez-vous votre Couvent, me dit-elle, en riant?

Je me mis à pleurer là-deſſus, de pur raviſſement, & me jettant entre ſes bras: Ah! ma mere, lui répartis-je, d'un ton penétré; quelles délices pour moi! ſongez-vous que cet appartement-ci me conduira dans le vôtre.

A peine achevois-je ces mots, qu'un coup de ſifflet nous avertit qu'il venoit une viſite.

Ah! mon Dieu, s'écria Madame de Miran, que je ſuis fâchée! j'allois ſonner pour donner ordre de dire que je n'y étois pas. Rétournons chez moi; nous nous y rendîmes.

Un Laquais entra, qui nous annonça deux Dames, que je ne connoissois pas, qui n'avoient point entendu parler de moi non plus; qui me regarderent beaucoup, me prirent peut-être pour une Parente de la Maison, & venoient rendre elles-mêmes une de ces visites indifferentes, qui entre femmes n'aboutissent qu'à se voir une demi-heure, qu'à se dire quelques bagatelles ennuyantes, & qu'à se laisser là, sans se soucier les unes des autres.

Je remarquerai pour vous amuser seulement, (& je n'écris que pour cela:) que de ces deux Dames, il y eneut une qui parla fort peu, ne prit presque point de part à ce que l'on disoit, ne fit que remuer la tête pour en varier les atitudes, & les rendre avantageuses, enfin qui ne songea qu'à elle & à ses graces; &

il

il eſt vrai qu'elle en auroit eu quelques unes, ſi elle s'étoit moins occupée de la vanité d'en avoir ; mais cette vanité gâtoit tout, & ne lui en laiſſoit pas une de naturelle. Il y a beaucoup de femmes, comme elle, qui ſeroient fort aimables, ſi elles pouvoient oublier un peu qu'elles le ſont. Celle-ci, j'en ſuis ſûre ; n'alloit & ne venoit par le monde que pour ſe montrer, que pour dire, voyez moi ; elle ne vivoit que pour cela.

Je crois qu'elle me trouva jolie, car elle me regarda peu, & toujours de côté ; on démêloit qu'elle faiſoit ſemblant de me compter pour rien, de ne pas s'apercevoir que j'étois là, & le tout pour perſuader qu'elle ne trouvoit rien en moi que de fort commun.

Une choſe la trahit pourtant,

c'eſt qu'elle avoit toûjours les yeux ſur Valville, pour obſerver laquelle des deux il régarderoit le plus, d'elle ou de moi ; & en un ſens, c'étoit bien là me regarder moi-même, & craindre que je n'euſſe la préference.

L'autre Dame plus âgée étoit une femme fort ſérieuſe, & cependant fort frivole, c'eſt-à-dire, qui parloit gravement & avec dignité d'un équipage qu'elle faiſoit faire ; d'un repas qu'elle avoit donné ; d'une viſite qu'elle avoit renduë ; d'une hiſtoire que lui avoit contée la Marquiſe une telle ; & puis c'étoit Madame la Ducheſſe de..... qui ſe portoit mieux, mais qui avoit pris l'air de trop bonne heure ; qu'elle l'en avoit querellée ; que cela étoit effroyable ; & puis c'étoit une répartie haute & convenable qu'elle avoit faite

la veille à cette Madame une telle, qui s'oublioit de temps en temps, à cauſe qu'elle étoit riche, qui ne diſtinguoit pas d'avec elle les femmes d'une certaine façon; & mille autres choſes d'une auſſi platte & d'une auſſi vaine eſpece, qui firent le ſujet de cet entretien, pendant lequel d'autres viſites auſſi fatiguantes arriverent encore.

De ſorte qu'il étoit tard, quand nous en fûmes debarraſſées, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour me ramener à mon Couvent.

Nous nous reverrons demain, ou le jour d'après, dit ma mere, je t'enverrai chercher; hâtons-nous de partir, j'ai beſoin de repos, & je me coucherai dès que je ſerai revenuë; pour vous, mon fils, vous n'avez qu'à reſter ici, nous n'avons pas beſoin de vous.

Valville se plaignit, mais il obéït, & nous remontâmes en Carosse.

Nous voici arrivées au Couvent, où nous vîmes un instant l'Abbesse dans son parloir ; ma mere l'instruisit de la fin de mon Avanture, & puis je rentrai.

Deux jours après, Madame de Miran vint me réprendre à à l'heure de midi ; Vous sçavez qu'elle me l'avoit promis ; je dînai chez elle avec Valville ; il y fut question de notre mariage. En ce temps-là-même on traitoit pour Valville d'une Charge considerable, il devoit en être incessamment pourvû ; il n'y avoit tout au plus que trois semaines à attendre, & il fut conclu que nous nous marierions dès que cette affaire seroit terminée.

Voilà qui étoit bien positif,

Valville ne se possedoit pas de joye ; je ne sçavois plus que dire dans la mienne, elle m'ôtoit la parole, & je ne faisois que regarder ma mere.

Ce n'est pas le tout, me dit-elle, je vais ce soir pour huit ou dix jours à ma Terre, où je veux me reposer de toutes les fatigues que j'ai eûës depuis la mort de mon frere, & je suis d'avis de te mener avec moi, pendant que mon fils va passer quelques temps à Versailles, où il est nécessaire qu'il se rende ; tu n'as rien apporté de ton Couvent pour cette petite absence, mais je te donnerai tout ce qu'il te faut.

Ah, mon Dieu, que de plaisir ! Quoi, dix ou douze jours avec vous, sans vous quitter, lui répondis-je ! Ne changez-donc point d'avis, ma mere.

Auſſi tôt elle paſſa dans ſon cabinet, écrivit à l'Abbeſſe qu'elle m'emmenoit à la Campagne, fit porter le billet ſur le champ, & deux heures après nous partîmes.

Notre Voyage n'étoit pas long; cette Terre n'étoit éloignée que de trois petites lieuës; & Valville ſe déroba deux ou trois fois de Verſailles, pour nous y venir voir; il ne fut pas pourvû de cette Charge dont j'ai parlé, auſſi vîte qu'on l'avoit crû; il ſurvint des difficultés qui traînerent l'affaire en longueur; chaque jour cependant on en attendoit la concluſion. Nous revinſmes de Campagne, ma mere & moi, & je retournai encore à mon Couvent, où elle ne comptoit pas que je dûſſe reſter plus d'une ſemaine, j'y reſtai pourtant plus d'un mois, pendant le-

quel je vins, comme à l'ordinaire, dîner quelquefois chez elle, & quelquefois chez Madame Dorſin.

Durant cet intervalle, Valville fut toûjours auſſi empreſſé & auſſi tendre qu'il l'eût jamais été; mais ſur la fin plus guai qu'il n'avoit coûtume de l'être; en un mot, il avoit toûjours autant d'amour, mais plus de patience ſur les incidens qui reculoient la concluſion de ſon affaire; & ce que je vous dis là, je ne le rappellai que long-temps après, en repaſſant ſur tout ce qui avoit précedé le malheur qui m'arriva dans la ſuite. La derniere fois même que je dînai chez ſa mere, il ne s'y trouva pas lorſque je vins, & ne ſe rendit au logis qu'un inſtant avant que nous nous miſſions à table. Un importun l'avoit retenu,

nous dit-il, & je le crus, d'autant plus qu'à cela près, je ne voyois rien de changé en lui ; & en effet, il étoit toûjours le même, à l'exception qu'il étoit un peu plus dissipé qu'à l'ordinaire, à ce que m'avoit dit Madame de Miran, avant qu'il entrât, & c'est qu'il s'ennuye, avoit-elle ajoûté, de voir differer votre mariage.

Enfin, la derniere fois qu'elle me ramenoit à mon Couvent ; je vous prie, ma mere, que je sois de la partie, lui dit Valville qui avoit été charmant ce jour-là, qui à mon gré, ne m'avoit jamais tant aimée, qui ne me l'avoit jamais dit avec tant de graces, ni si galamment, ni si spirituellement ; (& tant pis, tant de galanterie & tant d'esprit n'étoient pas bon signe, il falloit apparemment que son amour ne

fût plus ni si serieux, ni si fort, & il ne me disoit de si jolies choses qu'à cause qu'il commençoit à n'en plus sentir de si tendres.)

Quoiqu'il en soit, il eut envie de nous suivre, Madame de Miran disputa d'abord, & puis consentit; le Ciel en avoit ainsi ordonné. Je le veux bien, reprit-elle, mais à condition que vous resterez dans le carrosse, & que vous ne paroîtrez point, pendant que j'irai voir un instant l'Abbesse. Et c'est de cette complaisance qu'elle eut pour lui, que vont venir les plus grands chagrins que j'aye eus de ma vie.

Une Dame de grande distinction étoit venuë la veille à mon Couvent, avec sa fille qu'elle vouloit y mettre en pension, jusqu'à son retour d'un Voyage qu'elle alloit faire en Angleter-

re, pour y recueillir une ſucceſſion que lui laiſſoit la mort de ſa mere.

Il y avoit très-peu de temps que le mari de cette Dame étoit mort en France. C'étoit un Seigneur Anglois, qu'à l'exemple de beaucoup d'autres ſon zele & ſa fidelité pour ſon Roi, avoient obligé de ſortir de ſon Pays; & ſa Veuve, dont le bien avoit fait toute ſa reſſource, partoit pour le vendre, & pour recueillir cette ſucceſſion, dont elle vouloit ſe défaire auſſi, dans le deſſein de revenir en France, où elle avoit fixé ſon ſéjour.

Elle étoit donc convenuë la veille avec l'Abbeſſe, que ſa fille entreroit le lendemain dans ce Couvent; & elle venoit poſitivement de l'amener quand nous arrivâmes; de ſorte que nous trouvâmes leur carroſſe dans la cour.

A peine ſortions nous du nôtre, que nous vîmes ces deux Dames deſcendre d'un parloir, d'où elles venoient d'avoir un moment d'entretien avec l'Abbeſſe.

On ouvroit déja la porte du Couvent, pour recevoir la fille, qui jettant les yeux ſur cette porte ouverte, & ſur quelques Religieuſes qui l'attendoient, régarda enſuite ſa mere qui pleuroit, & tomba tout à coup évanouie entre ſes bras.

La mere preſqu'auſſi foible que ſa fille, alloit à ſon tour ſe laiſſer tomber ſur la derniere marche de l'eſcalier qu'elles venoient de deſcendre, ſi un Laquais, qui étoit à elles, ne s'étoit avancé pour les ſoûtenir toutes deux.

Cet accident, dont nous avions été témoins, Madame de

Miran & moi, nous fit faire un cri & nous nous hâtâmes d'aller à elles pour les ſécourir, & pour aider le Laquais lui-même, qui avoit bien de la peine à les empêcher de tomber toutes deux.

Eh vîte ! Meſdames, vîte, je vous conjure, crioit la mere en pleurs, & du ton d'une perſonne qui n'en peut plus ; je crois que ma fille ſe meurt.

Les Religieuſes qui étoient à l'entrée du Couvent, & bien effrayées, appelloient de leur côté une Touriere, qui vint en courant ouvrir un petit réduit, une eſpece de petite chambre où elle couchoit, & qui par bonheur étoit à côté de l'eſcalier du parloir.

Ce fut-là où l'on tâcha de porter la Demoiſelle évanoüie, & où nous entrâmes avec la me-

re, que Madame de Miran soûtenoit, & à qui on craignoit qu'il n'en arrivât autant qu'à sa fille.

Valville émû de ce spectacle, qu'il avoit vû aussi bien que nous, du carrosse où il étoit resté, oublia qu'il ne devoit pas se montrer, en sortit sans aucune reflexion, & vint dans cette petite chambre.

On y avoit mis la Demoiselle sur le lit de la Tourriere, & nous la délassions, cette Tourriere & moi, pour lui faciliter la respiration.

Sa tête penchoit sur le chevet, un de ses bras pendoit hors du lit, & l'autre étoit étendu sur elle, tous deux, (il faut que j'en convienne) tous deux d'une forme admirable.

Figurez-vous des yeux qui avoient une beauté particuliere, à être fermés.

Je n'ai rien vû de ſi touchant que ce viſage-là, ſur lequel cependant l'image de la mort étoit peinte; mais c'en étoit une image qui attendriſſoit, & qui n'effrayoit pas.

En voyant cette jeune perſonne, on eût plûtôt dit, elle ne vit plus, qu'on n'eût dit, elle eſt morte. Je ne puis vous repreſenter l'impreſſion qu'elle faiſoit, qu'en vous priant de diſtinguer les deux façons de parler, qui paroiſſent ſignifier la même choſe; & qui dans le ſentiment pourtant en ſignifient de differentes. Cette expreſſion, elle ne vit plus, ne lui ôtoit que la vie, & ne lui donnoit pas les laideurs de la mort.

Enfin, avec ce corps délaſſé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits, dont on regrettoit les graces qui y étoient en-

core, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir, avec ces beaux yeux fermés, je ne ſçache point d'objet plus intereſſant qu'elle l'étoit, ni de ſituation plus propre à remuer le cœur que celle où elle ſe trouvoit alors.

Valville étoit derriere nous, qui avoit la vûe fixée ſur elle; je le regardai pluſieurs fois, & il ne s'en apperçut point. J'en fus un peu étonnée, mais je n'allai pas plus loin, & n'en inferai rien.

Madame de Miran cherchoit dans ſa poche un flacon plein d'une eau ſouveraine en pareils accidens, & elle l'avoit oublié chez elle.

Valville qui en avoit un pareil au ſien, s'approcha tout d'un coup avec vivacité, nous écarta tous, pour ainſi dire, & ſe mettant à genoux devant el-

le, tâcha de lui faire reſpirer de cette liqueur qui étoit dans le flacon, & lui en verſa dans la bouche, ce qui joint aux mouvemens que nous lui donnions, fit qu'elle entrouvrit les yeux, & les promena languiſſamment ſur Valville, qui lui dit avec je ne ſçai quel ton tendre ou affectueux que je trouvai ſingulier, allons, Mademoiſelle, prenez-en, reſpirez-en encore.

Et lui-même par un geſte ſans doute involontaire, lui prit une de ſes mains qu'il preſſoit dans les ſiennes. Je la lui ôtai ſur le champ, ſans ſçavoir pourquoi.

Doucement, Monſieur, lui dis-je, il ne faut pas l'agiter tant. Il ne m'écouta pas, mais tout cela ne paroiſſoit de part & d'autre que l'effet d'un empreſſement ſecourable pour la De-

Demoiſelle, & il ſe diſpoſoit encore à lui faire reſpirer de cet élixir, quand la jeune perſonne en ſoupirant, ouvrit tout à fait les yeux, ſouleva ſa main que je tenois, & la laiſſa retomber ſur le bras de Valville, qui la prit, & qui étoit toûjours à genoux devant elle.

Ah! mon Dieu, dit-elle, où ſuis-je? Valville gardoit cette main, la ſerroit, ce me ſemble, & ne ſe relevoit pas.

La Demoiſelle achevant enfin de reprendre ſes eſprits, l'enviſagea plus fixément auſſi, lui retira tout doucement ſa main ſans ceſſer d'avoir les yeux ſur lui, & comme elle devina bien au flacon qu'il avoit, qu'il s'étoit empreſſé pour la ſecourir; je vous ſuis obligée, Monſieur, lui dit-elle, où eſt ma mere, eſt-elle encore ici?

Cette Dame étoit au chevet

du lit, assise sur une chaise où on l'avoit placée, & où elle n'avoit eu jusques-là que la force de soupirer & de pleurer.

Me voilà, ma chere fille, répondit-elle avec un accent un peu étranger. Ah ! Seigneur, que vous m'avez effrayée, ma chere Varthon, voici des Dames à qui vous avez bien de l'obligation, aussi bien qu'à Monsieur.

Et observez que ce Monsieur demeuroit toujours dans la même posture, je le répete à cause qu'il m'ennuyoit de l'y voir. La Demoiselle bien revenue à elle, jetta d'abord ses regards sur nous, ensuite les arrêta sur lui, & puis s'appercevant du petit désordre où elle étoit, ce qui venoit de ce qu'on l'avoit délassée, elle en parut un peu confuse, & porta sa main sur son sein.

Levez-donc, Monsieur, dis-je à Valvile, voilà qui est fini, Mademoilelle n'a plus besoin de secours. Cela est vrai, me répondit-il, comme avec distraction, & sans ôter les yeux de dessus elle. Je voudrois bien me lever, dit alors la Demoiselle en s'appuyant sur sa mere, qui l'aida du mieux qu'elle put. J'allois m'en mêler & prêter mon bras, quand Valville me prévint, & avança précipitamment le sien pour la soulever.

Tant d'empressement de sa part n'étoit pas de mon goût, mais de dire pourquoi je le desaprouvois, c'est ce que je n'aurois pû faire : Je ne serois pas même convenuë qu'il me déplaisoit ; je pense, ce petit dépit que j'en avois me faisoit agir, sans que je le connusse ; comment en aurois-je connu les mo-

tifs ? & suivant toute apparence, Valville y entendoit aussi peu de finesse que moi.

Il falloit bien cependant qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire en lui ; car vous avez vû la brusquerie avec laquelle je lui avois parlé deux ou trois fois, & il ne l'avoit pas remarqué ; il n'en fut point surpris, comme il n'auroit pas manqué de l'être dans un autre temps, ou bien il la souffrit en homme qui la méritoit, qui se rendoit justice à son insçu, & qui étoit coupable dans le fond de son cœur ; aussi l'étoit-il, mais il l'ignoroit : Poursuivons.

Les Religieuses attendoient toûjours que la Demoiselle entrât, elle nous remercia, Madame de Miran & moi, de fort bonne grace, mais d'un air modeste, du service que nous venions de lui rendre. Je m'imaginai la voir

un peu plus embarrassée dans le compliment qu'elle fit à Valville, & elle baissa les yeux en lui parlant. Allons, ma mere, ajoûta-t'elle ensuite, c'est demain le jour de votre départ, vous n'avez pas de temps à perdre, & il est temps que j'entre; là-dessus elle s'embrasserent, non sans verser encore beaucoup de pleurs.

J'ai supprimé toutes les politesses que Madame de Miran, & la Dame étrangere s'étoient faites. Cette derniere lui avoit même conpté en peu de mots les raisons qui l'obligeoient à laisser la jeune personne dans le Couvent

Ma fille, me dit ma mere en les voyant s'embrasser pour la derniere fois, puisque vous allez avoir l'honneur d'être la compagne de Mademoiselle, tâchez de gagner son amitié; & n'oubliez rien de ce qui pourra contribuer à la consoler.

Voilà bien de la bonté, Madame, répartit auſſitôt la Dame Etrangere, je prendrai donc à mon tour la liberté de vous la recommander à vous-même; à quoi Madame de Miran répondit qu'elle demandoit auſſi la permiſſion de la faire venir chez elle, quand elle m'enverroit chercher; ce qui fut reçu de la part de l'autre, avec tous les témoignages poſſibles de reconnoiſſance.

Ces deux Dames ſe connoiſſoient de nom, & par là ſçavoient les égards qu'elles ſe devoient l'une à l'autre.

A tout cela Valville ne diſoit mot, & regardoit ſeulement la Demoiſelle, ſur qui contre ſon ordinaire je lui trouvois les yeux plus ſouvent que ſur moi; ce que j'attribuois, ſans en être contente, à un pur mouvement de curioſité.

Le moyen de le ſoupçonner

d'autre chose, lui qui m'aimoit tant, qui venoit dans la même journée de m'en donner de si grandes preuves, lui que j'aimois tant moi-même, à qui je l'avois tant dit, & qui étoit si charmé d'en être sûr.

Hélas sûr! peut-être ne l'étoit-il que trop. On ne le croiroit pas; mais les ames tendres & délicates ont volontiers le défaut de se relâcher dans leur tendresse, quand ils ont obtenu toute la vôtre; l'envie de vous plaire, leur fournit des graces infinies, leur fait faire des efforts qui sont délicieux pour elles: mais dès qu'elles ont plû, les voilà désœuvrées.

Quoi qu'il en soit, la jeune Demoiselle en reconnoissance de l'attachement que Madame de Miran m'ordonnoit d'avoir pour elle, vint galamment se jetter à mon coû, & me demander mon

amitié. Cette action à laquelle elle se livra de la maniere du monde la plus aimable & la plus naïve, m'attendrit; je n'en aurois peut-être pas fait autant qu'elle; non qu'elle ne m'eût paru fort digne d'être aimée: mais mon cœur ne me disoit rien pour elle, ou plûtôt je me sentois un fond de froideur que j'aurois eu de la peine à vaincre, & qui ne tint point contre ses caresses; je les lui rendis avec toute la sensibilité dont j'étois capable, & m'interessai véritablement à elle, qui s'arrachant encore d'entre les bras de sa mere, se retira enfin dans le Couvent, d'où je lui criai que j'allois la suivre dès que nous aurions vû l'Abbesse, avec qui Madame de Miran vouloit avoir un instant d'entretien.

La mere remonta dans son équipage baignée de ses larmes

& le lendemain partit en effet pour l'Angleterre.

Madame de Miran alla un instant parler à l'Abbesse, me vit entrer dans le Couvent, & alla rejoindre Valville qui s'étoit remis dans le carrosse où il l'attendoit. Il nous avoit quittées à l'instant où nous avions été au parloir de l'Abbesse, & je ne l'avois pas vû moins tendre qu'il avoit coûtume de l'être, il n'y eut qu'une chose à laquelle il manqua; c'est qu'il oublia de parler à Madame de Miran du jour où nous nous reverions, & je me rappellai cet oubli un quart d'heure après que je fus rentrée: mais nous avons été dérangés, l'accident de la Demoiselle avoit distrait nos idées, avoit fixé notre attention; & puis, ma mere n'avoit-elle pas dit au logis que je reviendrois le len-

demain ou le jour d'après, cela ne suffisoit-il pas?

Je l'excusois donc; & je traitois de chicane la remarque que j'avois d'abord faite sur son oubli.

Je reçus de l'Abbesse, & des Religieuses, & des Pensionnaires que je connoissois, l'accueil le plus obligeant; je vous ai déja dit qu'on m'aimoit, & cela étoit vrai; & sur tout de la part de cette Religieuse dont j'ai déja fait mention, & qui m'avoit si bien vangée de la hauteur & des railleries de la jeune & jolie Pensionnaire, dont je vous ai parlé aussi. Dès que j'eus remercié tout le monde de la joye qu'on avoit témoignée de mon retour, je courus chez ma nouvelle compagne dont on avoit la veille apporté toutes les hardes, qu'une sœur converse arrangeoit alors, pendant qu'elle rêvoit tris-

tement à côté d'une table sur laquelle elle étoit appuiée.

Elle se leva du plus loin qu'elle m'apperçut, vint m'embrasser, & marqua un extrême plaisir à me voir.

Il auroit été difficile de ne pas l'aimer, elle avoit les manieres simples, ingenuës, caressantes, & pour tout dire enfin, le cœur comme les manieres. C'est un éloge que je ne puis lui refuser, malgré tous les chagrins qu'elle m'a causez.

Je m'épris pour elle de l'inclination la plus tendre. La sienne pour moi, disoit-elle, avoit commencé dès qu'elle m'avoit vûë, elle n'avoit senti de consolation, qu'en apprenant que je demeurerois avec elle. Promettez-moi que vous m'aimerez, que nous serons inséparables, ajoûtoit-elle avec des tons, des serremens de main,

avec des regards, dont la douceur penetroit l'ame, & entrainoit la perſuaſion ; de ſorte que nous nous liâmes du commerce de cœur le plus étroit.

Elle étoit, pour ainſi dire, étrangere, quoi qu'elle fût née en France ; ſon pere étoit mort, ſa mere partoit pour l'Angleterre, elle y pouvoit mourir, peut-être cette mere venoit-elle de lui dire un éternel adieu ; peut-être au premier jour annonceroit-t'on à ſa fille qu'elle étoit orpheline ; & moi j'en étois une, mes infortunes alloient bien au-de-là de celles qu'elle avoit à apréhender : mais je la voyois en danger d'éprouver une partie des miennes. Je ſongeois donc que ſon ſort pourroit avoir bientôt quelque réſſemblance avec le mien, & cette réflexion m'attachoit encore plus à elle, il me ſembloit voir en elle une perſonne qui é-

toit plus réellement ma compagne qu'une autre.

Elle me confioit ſon affliction, & dans l'attendriſſement où nous étions toutes deux, dans cette effuſion de ſentimens tendres & généreux, à laquelle nos cœurs s'abandonnoient, comme elle m'entretenoit des malheurs de ſa famille, je lui racontai auſſi les miens, & les lui racontai à mon avantage, non par aucune vanité, prenez garde; mais ainſi que je l'ai déja dit, par un pur effet de la diſpoſition d'eſprit où je me trouvois. Mon récit devint intereſſant, je le fis de la meilleure foi du monde dans un goût auſſi noble que tragique, je parlai en déplorable victime du ſort, en Heroïne de roman qui ne diſoit pourtant rien que de vrai, mais qui ornoit la vérité de tout ce qui pouvoit la rendre touchante, & me

rendre moi-même une infortunée respectable.

En un mot, je ne mentis en rien, je n'en étois pas capable : mais je peignis dans le grand, mon sentiment me menoit ainsi sans que j'y pensasse.

Aussi la belle Vanhon m'écoutoi-t-elle en me plaignant, en soupirant avec moi, en mêlant ses larmes avec les miennes ; car nous en répandions toutes deux, elle pleuroit sur moi, & je pleurois sur elle.

Je lui fis l'histoire de mon arrivée à Paris avec la niéce du Curé, qui y étoit morte, je traitai le caractere de cette niéce aussi dignement que je traitois mes avantures.

C'étoit, disois-je, une personne qui avoit eu tant de dignité dans ses sentimens, dont la vertu avoit été si aimable, qui m'avoit élevée avec des égards si

tendres, & qui étoit si fort au-dessus de l'état où le Curé, son frere, & elle vivoient à la campagne (& cela étoit encore vrai).

Ensuite je rapportois la situation où j'étois restée, après sa mort. Et ce que je dis là-dessus fendoit le cœur.

Le Pere saint Vincent, Monsieur de Climal que je ne nommai point (mon respect & ma tendresse pour sa mémoire, m'en auroient empêchée, quand j'en aurois eu envie) l'injure qu'il m'avoit faite, son repentir, sa réparation, la Dutour même chez qui il m'avoit mise si peu convenablement pour une fille comme moi : tout vint à sa place, aussi-bien que Madame de Miran, à qui dans cet endroit de mon récit, je ne songeai point non plus à donner d'autre nom que celui d'une Da-

me que j'avois rencontrée ; faut à la nommer après, quand je ſerois hors de ce ton romaneſque que j'avois pris ; je n'avois obmis ni ma chute au ſortir de l'Egliſe, ni le jeune homme aimable & diſtingué par ſa naiſſance, chez lequel on m'avoit portée. Et peut-être dans le reſte de mon hiſtoire lui aurois-je appris que ce jeune homme étoit celui qui l'avoit ſecouruë, que la Dame qu'elle venoit de voir étoit ſa mere, & que je devois bientôt épouſer ſon fils, ſi une Converſe qui entra ne nous eût pas averties qu'il étoit tems d'aller ſouper ; ce qui m'empêcha de continuer, & de mettre au fait Mademoiſelle Varthon qui n'y étoit pas encore, puiſque j'en reſtois à l'endroit où Madame de Miran m'avoit trouvée ; ainſi cette Demoiſelle ne pouvoit appliquer rien de ce que je lui a-

vois dit, aux personnes qu'elle avoit vûës avec moi.

Nous allâmes donc souper. Mademoiselle Varthon pendant le repas, se plaignit d'un grand mal de tête qui augmenta, & qui l'obligea au sortir de table de retourner dans sa chambre où je la suivis : mais comme elle avoit besoin de repos, je la quittai après l'avoir embrassée, & rien de ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement, ne me revint dans l'esprit.

Je me levai le lendemain de meilleure heure qu'à mon ordinaire, pour me rendre chez elle; on alloit la saigner, je crus que cette saignée annonçoit une maladie sérieuse, & je me mis à pleurer; elle me serra la main & me rassura. Ce n'est rien, ma chere amie, me dit-elle : c'est une legere indisposition qui me vient d'avoir été hier fort agi-

tée, ce qui m'a donné un peu de fiévre, & voilà tout.

Elle avoit raiſon, la ſaignée calma le ſang; le lendemain elle ſe porta mieux, & ce petit dérangement de ſanté auquel j'avois été ſi ſenſible, ne ſervit qu'à lui prouver ma tendreſſe, & à redoubler la ſienne, que l'état où je tombai moi-même, mit bientôt à une plus forte épreuve.

Elle venoit de ſe lever l'après-midi, quand voulant aller prendre mon ouvrage qui étoit ſur ſa table, je fus ſurprise d'un étourdiſſement qui me força d'appeller à mon ſecours.

Il n'y avoit dans ſa chambre, qu'elle, & cette Religieuſe que j'aimois & qui m'aimoit. Mademoiſelle Varrhon fut la plus prompte, & accourut à moi.

Mon étourdiſſement ſe paſſa, & je m'aſſis: mais de tems en tems il recommençoit. Je me

ſentis même une aſſez grande difficulté de reſpirer, enfin des peſanteurs, & un accablement total.

La Religieuſe me tâta le poux, parut inquiete, ne me dit rien qui m'allarmât, mais me conſeilla d'aller me mettre au lit, & ſur le champ Mademoiſelle Varthon & elle me menerent chez moi. Je voulois tenir bon contre le mal, & me perſuader que ce n'étoit rien; mais il n'y eut pas moyen de réſiſter, je n'en pouvois plus, il fallut me coucher, & je les priai de me laiſſer.

A peine ſortoient-elles de ma chambre, qu'on m'apporta un billet de Madame de Miran, qui n'étoit que de deux lignes.

» Je n'ai pû te voir ces deux » jours ici, n'en ſois point in» quiete, ma fille, j'irai demain » te prendre à midi.

N'y a-t'il que celui-là, ma sœur, dis-je après l'avoir lû à la Converse, qui me l'avoit apporté? C'est que je croyois que Valville auroit pû m'écrire aussi, & qu'assurément il n'avoit tenu qu'à lui, mais il n'y avoit rien de sa part.

Non, répondit cette fille à la question que je lui faisois; c'est tout ce que vient de remettre à la Touriere, un Laquais qui attend; avez-vous quelque chose à lui faire dire, Mademoiselle?

Apportez-moi, je vous prie, une plume & du papier, lui dis-je; & voici ce que je répondis, toute accablée que j'étois.

» Je rends mille graces à ma » mere, de la bonté qu'elle a de » me donner de ses nouvelles; » j'avois besoin d'en recevoir, » je viens de me coucher, je suis » un peu indisposée, j'espere que

» ce ne ſera rien, & que demain » je ſerai prête. J'embraſſe les » genoux de ma mère.

Je n'aurois pû en écrire davantage, quand je l'aurois voulu, & deux heures apres j'avois une fievre ſi ardente que la tête s'embarraſſa. Cette fiévre fut ſuivie d'un redoublement, qui joint à d'autres accidens compliqués, fit deſeſperer de ma vie.

J'eus le tranſport au cerveau, je ne reconnus plus perſonne, ni Mademoiſelle Varthon, ni mon amie la Religieuſe, pas même ma mere, qui eut la permiſſion d'entrer, & que je ne diſtinguai des autres que par l'extrême attention avec laquelle je la regardai, ſans lui rien dire.

Je reſtai à peu près dans le même état quatre jours entiers, pendant leſquels je ne ſçus ni où j'étois, ni qui me parloit; on

m'avoit saignée, je n'en sçavois rien. La fiévre baissa le cinquiéme; les accidens diminuerent, la raison me revint, & le premier signe que j'en donnai, c'est qu'en voyant Madame de Miran, qui étoit au chevet de mon lit, je m'écriai: Ah! ma mere.

Et comme alors elle avançoit sa main, dans l'intention de me faire une caresse, je tirai le bras hors du lit pour la lui saisir, & la portai à ma bouche, que je tins long-temps collée dessus. Mademoiselle Varthon, & quelques Religieuses étoient autour de mon lit; la premiere paroissoit extrêmement triste.

J'ai donc été bien mal, leur dis-je, d'une voix foible & presque éteinte, & je vous ai sans doute causé bien de la peine. Oui, ma fille, me répondit Madame de Miran, il n'y a personne ici qui ne vous ait donné des

témoignages de son bon cœur ; mais, grace au Ciel, vous voila rechapée.

Mademoiselle Varthon s'approcha, me serra avec amitié le bras que j'avois hors du lit, & me dit quelque chose de tendre, à quoi je ne répondis que par un souris, & par un regard qui lui marquoit ma reconnoissance. Deux jours après, je fus entièrement hors de danger, & je n'avois plus de fièvre, il me restoit seulement une grande foiblesse qui dura long-temps. Madame de Miran n'avoit eu la permission de me voir qu'en conséquence de l'extrême péril où je m'étois trouvée, & elle s'abstint d'entrer dès qu'il fut passé ; mais j'oblierois une chose.

C'est que le lendemain du jour où je reconnus ma mère, je fis réflexion que je pouvois redevenir toute aussi malade que je

l'avois été, & que je n'en rechaperois peut-être pas.

Je ſongeai enſuite à ce Contract de rente que m'avoit laiſſé M. de Climal : A qui appartiendroit-il, ſi je mourois, me diſois-je? Il ſeroit ſans doute perdu pour la famille, & la juſtice auſſi-bien que la reconnoiſſance, veulent que je lui rende.

Pendant que cette penſée m'occupoit, il n'y avoit qu'une Sœur Converſe dans ma chambre. Mademoiſelle Varthon, qui ne me quittoit preſque pas, n'étoit point encore venuë, & peut-être pas levée. Les Religieuſes étoient au Chœur, & je me voyois libre.

Ma Sœur, dis-je à cette Converſe, on a deſeſperé de ma vie ces jours paſſés; ma fiévre eſt de beaucoup diminuée, mais il n'eſt point ſûr qu'elle ne me reprenne pas avec la même violence;

à tout hazard, faites-moi le plaisir de me soulever un peu, & de m'apporter de quoi écrire deux lignes, qu'il est absolument nécessaire que j'écrive.

Eh, Jesus Maria! à quoi est-ce que vous allez rêver, Mademoiselle, me dit cette Converse? Vous me faites peur, il semble que vous vouliez faire votre Testament. Sçavez-vous bien que vous offensez Dieu, d'aller vous mettre ces choses là dans l'esprit, au lieu de le remercier de la grace qu'il vous fait d'être mieux que vous n'étiez? Eh! ma chere sœur, ne me refusez pas, lui repartis-je, il ne s'agit que de deux lignes, il ne faut qu'un instant.

Eh! mon Dieu, reprit-elle en se levant, je m'en fais une conscience, me voila toute tremblante avec vos deux lignes; te-

nez, êtes-vous bien, ajoûta-t-elle en me mettant sur mon séant? Oüi, lui dis-je, approchez moi l'écritoire.

La mienne étoit garnie de tout ce qu'il falloit, & je me hâtai de finir avant que personne arrivât.

Je donne à Madame de Miran, à qui je dois tout, le contrat, que deffunt Monsieur de Climal son frere a eu la charité de me laisser. Je donne aussi à la même Dame tout ce que j'ai en ma possession, pour en disposer à sa volonté. Je signai ensuite *Marianne*, & je gardai le billet que je mis sous mon chevet dans le dessein de le remettre à ma mere quand elle seroit venuë; elle ne tarda pas; à peine y avoit-il un quart d'heure, que mon petit Codicile étoit écrit, qu'elle arriva.

Eh bien, ma fille, comment es-tu ce matin, me dit-elle, en tâtant le poux ? encore mieux que hier, ce me semble, & je te crois guérie, il ne te faut plus que des forces.

Je pris alors mon petit papier, & le lui glissai dans la main. Que me donnes-tu là, s'écria-t-elle ? voyons, elle l'ouvrit, le lut, & se mit à rire. Que tu es folle, ma pauvre enfant, me dit-elle, tu fais des donations & tu ne portes mieux que moi, (elle avoit quelque raison de dire cela ; car elle étoit fort changée,) va, ma fille, tu as tout l'air de ne faire ton Testament de long-tems, & je n'y serai plus quand tu le feras, ajouta-t-elle en déchirant le papier qu'elle jetta dans ma cheminée, garde ton bien pour mes petits-fils, tu n'auras point d'autres héritiers, je l'espere.

Eh ! Pourquoi dites-vous que vous n'y serez plus, ma mere ? Il vaudroit donc mieux que je mourusse aujourd'hui, lui répondis-je la larme à l'œil.

Paix, me repartit-elle, n'est-il pas naturel que je finisse avant vous ? Qu'est-ce que cela signifie ? C'est l'extravagance de votre papier qui est cause de ce que je vous dis là ; songeons à vivre, & hâte-toi de guérir, de peur que Valville ne soit malade ; je t'avertis qu'il ne s'accommode point de ne te plus voir, (notez que je lui en avois toûjours demandé des nouvelles.)

Elle en étoit là, quand Mademoiselle Varthon, & le Médecin entrerent. Celui-ci me trouva fort tranquille & hors d'affaire, à ma foiblesse près ; de façon que ma mere ne vint plus, & se contenta les jours suivans

d'envoyer ſçavoir comment je me portois, ou de paſſer au Couvent pour l'apprendre elle-même ; & le lendemain ce fut Valville qui vint de ſa part.

Je n'ai pas ſongé à vous dire que Madame de Miran durant ſes viſites, avoit toûjours extrêmement careſſé Mademoiſelle Varthon, & qu'il étoit arrêté que nous irions, cette belle Etrangere & moi, dîner chez elle, auſſi-tôt que je pourrois ſortir.

Or ce fut à cette Demoiſelle que Valville demanda à parler, tant pour s'informer de mon état, & pour lui faire à elle-même des complimens de la part de ſa mere, que pour s'acquitter d'un devoir de politeſſe envers cette jeune perſonne, à qui la bienſéance vouloit qu'il s'intereſſât depuis le ſervice qu'il

lui avoit rendu : Mademoiselle Varthon étoit dans ma chambre, lorsqu'on vint l'avertir qu'on souhaitoit lui parler de la part de Madame de Miran, sans lui dire qui c'étoit.

C'est apparemment vous que cela regarde, me dit-elle, en me quittant pour aller au parloir ; & je ne doutai pas en effet que je ne fus l'objet, ou de la visite, ou du message.

Il est pourtant vrai que Valville n'avoit point d'autre commission que celle de s'informer de ma santé, & que ce fut lui qui imagina de demander Mademoiselle Varthon, à qui ma mere lui avoit simplement dit de faire faire ses complimens, & voilà tout.

Il se passa bien une demi-heure avant que Mademoiselle Varthon revînt. Vous remar-

querez qu'il n'avoit plus été queſtion avec elle de la ſuite de mes avantures, depuis le jour où je lui en avois conté une partie, & qu'elle ignoroit totalement que j'aimois Valville, & que je devois l'épouſer ; elle avoit été indiſpoſée dès le jour de ſon entrée au Couvent ; deux jours après j'étois tombée malade, il n'y avoit pas eu moyen d'en revenir à la continuation de mon hiſtoire.

Comment donc, me dit-elle, en rentrant d'un air content ; vous ne m'avez pas dit que ce jeune homme, d'une ſi jolie figure, qui me ſecourut avec vous dans mon évanoüiſſement, étoit le fils de Madame de Miran, que j'ai vûë depuis ſi ſouvent ici, & qui vous aime tant ; ſçavez-vous bien que c'eſt lui qui m'attendoit dans le parloir ?

Qui ? M. de Valville, répondis-je avec un peu de surprise ; eh ! que vous vouloit-il ? vous avez été bien long-temps ensemble. Un quart d'heure à peu près, reprit-elle ; il venoit, comme on me l'a dit, de la part de sa mere, sçavoir comment vous vous portez ; elle l'avoit aussi chargé de quelques complimens pour moi, & il a crû de son côté me devoir une petite visite de politesse.

Il avoit raison, lui répondis-je d'un air assez rêveur ; ne vous a-t'il point donné de Lettre pour moi ? Madame de Miran ne m'a-t'elle point écrit ? Non, me dit-elle, il n'y a rien.

Là-dessus quelques Pensionnaires de mes amies entrerent, qui nous firent changer de conversation.

Je ne laissai pas que d'être étonnée

étonnée que Madame de Miran ne m'eût point écrit ; non pas que ſon ſilence m'inquietât, ni que j'attendiſſe une lettre d'elle, car il n'étoit pas néceſſaire qu'elle m'écrivît ; je l'avois vûë la veille, on lui apprenoit que je me portois toûjours de mieux en mieux, & il ſuffiſoit bien qu'elle envoyât ſçavoir, ſi cela continuoit ; il n'en falloit pas davantage.

Mais ce qui m'étonnoit, c'eſt que Valville, de qui, dans des circonſtances peut-être moins intéreſſantes, j'avois reçû de ſi fréquentes lettres, qu'il joignoit à celles que m'écrivoit ſa mere, ou qui m'avoit ſi ſouvent écrit un mot dans celles de cette Dame, ne ſe fût point aviſé en cette occurence-ci, de me donner de pareilles marques d'attention.

Dans le fort de ma maladie, me diſois-je, j'avoüe que ſes let-

tres n'auroient pas été de saison : mais j'ai pensé mourir, me voici convalescente, il lui est permis de m'écrire, & il ne m'écrit point, il ne me donne aucun témoignage de sa joye.

Peut-être dans l'état languissant où je suis encore, a-t-il crû qu'il falloit s'abstenir de m'envoyer un billet à part : mais il auroit pû, ce me semble, prier sa mere de m'en écrire un, afin d'y joindre quelques lignes de sa main, & il ne songe à rien.

Cette négligence me fâchoit, je ne l'y reconnoissois pas. Qu'est devenu Valville ? ce n'est plus là son cœur, cela me chagrinoit sérieusement, je n'en revenois point.

J'ai refusé jusqu'à ce jour, me dit Mademoiselle Varthon, pendant que nos compagnes s'entretenoient, d'aller diner chez une Dame qui est l'intime amie de ma mere, & à laquelle elle

m'a recommandée, vous étiés encore trop malade, & je n'ai pas voulu vous quitter ; mais ce matin avant que d'entrer chez vous, je lui ai enfin mandé par un Laquais qu'elle m'a envoyé, que j'irois demain chez elle ; je m'en dédirai pourtant, ſi vous le ſouhaitez, ajoûta-t-elle, voyez, reſterai-je, je vous avertis que j'aimerai bien mieux être avec vous.

Non, lui répondis-je, en lui prenant affectueuſement la main, je vous prie d'y aller, il faut répondre à l'envie qu'elle a de vous voir, ayez ſeulement la bonté d'en revenir une demi-heure plûtôt que vous ne le feriez ſans moi, & je ſerai contente.

Mais je ne le ſerois pas moi, me repartit-elle, & vous trouverez bon que j'abrege un peu d'avantage, je ne pretens point m'y ennuyer ſi long tems que vous le dites.

Paſſons donc au lendemain. Mademoiſelle Varthon ſe rendit chez cette amie de ſa mere, dont le Carroſſe la vint chercher de ſi bonne heure qu'elle en murmura, qu'elle en fut de mauvaiſe humeur, & le tout encore à cauſe de moi avec qui elle étoit alors. Cependant elle en revint beaucoup plus tard que je ne l'attendois : je n'ai pas été la maîtreſſe de quitter, me dit-elle, on m'a retenue malgré moi, & il n'y avoit rien de plus croyable.

Quelques jours après, elle y retourna encore, & puis y retourna ; il le falloit à moins que de rompre avec la Dame, à ce qu'elle diſoit, & je n'en doutois point ; mais elle me paroiſſoit en revenir avec un fonds de diſtraction & de rêverie, qui ne lui étoit point ordinaire ; je lui en dis un mot, elle me répondit que je me trompois, & je n'y ſongeai plus.

Je commençois à me lever alors, quoiqu'encore assez foible, ma mere envoyoit tous les jours au Couvent, pour sçavoir comment je me portois; elle m'écrivit même une ou deux fois; & de lettres de Valville, pas une.

Mon fils est bien impatient de te revoir, mon fils te querelle d'être si longtems convalescente, mon fils devoit mettre quelques lignes dans le billet que je t'écris, je l'attendois pour cela; mais il se fait tard, il n'est pas revenu & ce sera pour une autre fois.

Voilà toutes les nouvelles que je recevois de lui; j'en fus si choquée, si aigrie, que dans mes réponses à ma mere, je ne fis plus aucune mention de lui. Dans ma derniere, je lui marquai que je me sentois assez de force pour me rendre au parloir, si elle vouloit avoir la bon-

té d'y venir le lendemain.

Je ne ſuis malade que du ſeul ennuy de ne point voir ma chere mere, ajoutai-je; qu'elle acheve donc de me guerir, je l'en ſuplie; je ne doutai point qu'elle ne vînt, & elle n'y manqua pas; mais nous ne prévoions ni l'une ni l'autre la douleur & le trouble où elle me trouva le lendemain.

La veille de ce jour je me promenois dans ma chambre avec Mademoiſelle Varthon, nous étions ſeules.

Vous crutes vous appercevoir, il y a quelques jours, que j'étois un peu rêveuſe, me dit elle, & moi je m'appercois aujourd'hui que vous l'êtes beaucoup; vous avez quelque choſe dans l'eſprit qui vous chagrine, & je ſuis bien trompée ſi hier matin vous ne veniez pas de pleurer lorſque j'entrai chez vous, je ne vous demande point de quoi il s'agit, ma chere compagne; dans la

ſituation où je ſuis, je ne puis vous être bonne à rien : mais votre triſteſſe m'inquiete, j'en crains les ſuites, ſongez que vous ſortez de maladie, & que ce n'eſt pas le moyen de revenir en parfaite ſanté, que de vous livrer à des penſées fâcheuſes ; notre amitié veut que je vous le diſe, & je n'irai pas plus loin.

Helas ! je vous aſſure que vous me prévenez, lui répondis-je ; je n'avois point deſſein de vous cacher ce qui me fait de la peine, mon cœur n'a rien de ſecret pour vous ; mais il n'y a pas long tems que je ſuis bien ſûre d'avoir ſujet d'être triſte, & la journée ne ſe ſeroit pas paſſée ſans que je vous euſſe tout confié ; je n'aurois eu garde de me refuſer cette conſolation-là.

Oüi, Mademoiſelle, repris-je, après m'être interrompuë par un ſoupir, oüi, j'ai du chagrin ; je vous ai déja raconté

la plus grande partie de mon hiſtoire: ma maladie m'a empêché de vous dire le reſte, & le vo ci en deux mots.

Madame de Miran eſt cette Dame, que s'il vous en ſouvient, je vous ai dit que j'avois rencontrée; vous avez été témoin de ſes façons avec moi, on la prendroit pour ma mere, & depuis le premier inſtant où je l'ai vûe, elle en a toûjours agi de même.

Ce n'eſt pas là tout; ce Monſieur de Valville qui vous vint voir l'autre jour. Eh bien! ce Monſieur de Valville, me dit-elle, ſans me donner le tems d'achever, eſt-ce qu'il vous eſt contraire, ſçauroit-il mauvais gré à ſa mere de l'amitié qu'elle a pour vous?

Non, lui dis-je, ce n'eſt point cela; écoutez-moi. Monſieur de Valville eſt le jeune homme dont je vous ai parlé auſſi, chez

qui on me porta après ma chute, & qui prit dès lors pour moi la passion la plus tendre, une passion dont je n'ai pu douter; bien plus, Madame de Miran sçait qu'il m'aime, & que je l'aime aussi, sçait qu'il veut m'épouser, & malgré mes malheurs consent elle-même à notre mariage qui doit se faire au premier jour, qui a été retardé par hasard, & qui peut-être ne se fera plus; j'ai du moins lieu d'en désesperer par la conduite que Valville tient actuellement avec moi.

Mademoiselle Varthon ne m'interrompoit plus, écoutoit d'un air morne, baissoit la tête, & même ne me regardoit pas; je ne la voyois que de côté, & cette contenance qu'elle avoit, je l'attribuois à la simple surprise que lui causoit mon récit.

Vous sçavez de quel danger je sors, continuai-je, je viens

d'échaper à la mort ; avant ma maladie, jamais sa mere ne m'écrivoit le moindre billet, qu'il n'en joignît un au sien, ou qu'il ne m'écrivît quelque chose dans sa lettre. Et ce même homme qui m'a accoutumée à le voir si tendre, & si attentif, lui qui a pensé me perdre, qui a dû être si allarmé de l'état où j'étois, lui qu'à peine j'aurois crû assez fort pour supporter ses frayeurs sur mon compte ; qui a dû être si transporté de joye de me voir hors de péril, croiriez-vous, Mademoiselle, que je suis encore à recevoir de ses nouvelles, qu'il ne m'a pas écrit le moindre petit mot, lui qui m'aimoit tant, pas un billet ; cela est-il naturel ? Que veut-il que j'en pense, & que penseriez-vous à ma place ?

Je m'arrêtai là-dessus un moment, Mademoiselle Varthon aussi ; mais elle me laissoit toû-

jours un peu derriere elle, reſtoit muette, & ne retournoit pas la tête.

Pas une lettre, répetois-je, lui qui m'en a tant prodigué dans des occaſions moins preſſantes, encore une fois, le croiriez-vous? Eſt-ce que ſa tendreſſe diminue, eſt-il inconſtant, eſt-ce que je perds ſon cœur, au lieu de la vie que j'aimerois mieux avoir perdue? Mon Dieu, que je ſuis agitée! mais dites-moi, Mademoiſelle, il me vient une choſe dans l'eſprit, ne ſeroit-il pas malade? Madame de Miran qui ſçait que je l'aime, ne me le cacheroit-elle point? Elle m'aime beaucoup auſſi, elle peut avoir peur de m'affliger, n'auriez-vous pas la même bonté qu'elle? Cette viſite que vous dites avoir reçue de Monſieur de Valville, ne vous auroit-on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de ſoupçonner la verité?

car il me paroît impoſſible qu'il ſoit ſi négligent, & je vous aſſûre que je ſerai moins affligée de le ſçavoir malade; il eſt jeune il en reviendra, Mademoiſelle; au lieu que s'il étoit inconſtant, il n'y auroit plus de remede; ainſi ce dernier motif d'inquiétude eſt pour moi bien plus cruel que l'autre, avoüez-moi donc ſa maladie, je vous en conjure, vous me tranquilliſerez, avoüez la de grace, je ſerai diſcrete: elle ſe taiſoit.

Alors impatientée de ſon ſilence, je l'arrêtai par le bras, & me mis vis-à-vis d'elle, pour l'obliger à me parler.

Mais jugez de mon étonnement, quand pour toute réponſe, je n'entendis que des ſoupirs, & que je ne vis qu'un viſage baigné de pleurs.

Ah! Seigneur, m'écriai-je, en pâliſſant moi-même; vous pleurez, Mademoiſelle, qu'eſt-

ce que cela ſignifie ? (Et je lui demandois ce que mon cœur devinoit déja, oüi, j'en eus tout d'un coup un preſſentiment, j'ouvris les yeux ; tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon évanoüiſſement, me revint dans l'eſprit, & m'éclaira.

Nous étions alors près d'un fauteüil, dans lequel elle ſe jetta ; je me mis auprès d'elle, & je pleurois auſſi.

Achevez, lui dis-je, ne me déguiſez rien ; ce ne ſeroit pas la peine, je crois vous entendre. Où avez-vous vû M. de Valville ? l'indigne ! Eſt-il poſſible qu'il ne m'aime plus.

Helas ! ma chere Marianne, me répondit-elle, que n'ai-je ſçû plû-tôt tout ce que vous venez de me dire ?

Eh-bien, inſiſtai-je ; après, parlèz franchement, eſt-ce que vous m'avez ravi ſon cœur ? Dites donc qu'il m'en coûte le

mien, répondit-elle.

Quoi ! criai-je encore, il vous aime donc, & vous l'aimez, que je ſuis malheureuſe !

Nous ſommes toutes deux à plaindre, me dit-elle, il ne m'a point parlé de vous ; je l'aime, & je ne le verrai de ma vie.

Il ne m'en aimera pas davantage, lui répondis-je, en verſant à mon tour un torrent de larmes, il ne m'en aimera pas davantage. Ah ! mon Dieu, où en ſuis-je, & que ferai-je ? Helas, ma mere, je ne ſerai donc point votre fille ! C'eſt donc en vain que vous avez été ſi génereuſe. Quoi ! vous, M. de Valville, vous, infidelle pour Marianne après tant d'amour ! vous l'abandonnez, & c'eſt vous, Mademoiſelle, qui me l'ôtez ; vous qui avez eu la cruauté de m'aider à guérir. He ! que ne me laiſſiez-vous mourir ? comment voulez-vous que je vive ? je vous ai

donné mon cœur à tous deux, & tous deux vous me donnez la mort. Ah ! Je ne ſurvivrai pas à ce tourment-là, je l'eſpere, Dieu m'en fera la grace, & je ſens que je me meurs.

Ne me réprochez rien, me dit-elle, d'un ton plein de douleur ; je ne ſuis pas capable d'une perfidie, je vous conterai tout ; il m'a trompée.

Il vous a trompée, répartis-je, Eh ! pourquoi l'écoutiez-vous, Mademoiſelle ? Pourquoi l'aimer ? Pourquoi ſouffrir qu'il vous aimât ? votre mere venoit de partir, vous étiez dans l'affliction, & vous avez le courage d'aimer ! D'ailleurs, il n'étoit point mon frere, vous le ſçaviez, vous nous aviez trouvez enſemble ; il eſt aimable, & je ſuis jeune ; étoit-il ſi difficile de ſoupçonner que nous nous aimions peut-être, & quelle excuſe avez-vous ? mais encore une

fois, où l'avez-vous vû ? Vous vous connoiſſiez donc ? Comment avez-vous fait pour m'arracher ſa tendreſſe ? On n'en a jamais eu tant qu'il en avoit, & jamais il n'en trouvera tant que j'en avois moi-même. Il me regrettera, mais je n'y ſerai plus ; Il ſe reſſouviendra combien je l'aimois, il pleurera ma mort ; vous aurez la douleur de le voir ; vous vous reprocherez de m'avoir trahie, & jamais vous ne ſerez heureuſe.

Moi ! vous avoir trahie, me répondit-elle ; Eh ! ma chere Marianne, vous avouërois-je que je l'aime, ſi je n'avois pas moi-même été ſurpriſe, & ne vais-je pas être la victime de tout ceci ? tâchez de vous calmer un moment pour m'entendre, vous avez le cœur trop bon pour être injuſte, & vous l'êtes ; vous allez en juger par ma ſincerité.

Je n'avois jamais vû Valville avant

avant la foibleſſe dans laquelle je tombai au départ de ma mere; vous ſçavez qu'il me ſecourut avec empreſſement.

Dès que je fus revenuë à moi, le premier objet qui me frapa, ce fut lui, qui étoit à mes genoux; il me tenoit la main; je ne ſçais ſi vous remarquâtes les regards qu'il jettoit ſur moi. Toute foible que jettois, j'y pris garde; il eſt aimable, vous en convenez; je le trouvai de même; il ne ceſſa preſque point d'avoir les yeux ſur moi, juſqu'au moment où je m'enfermai, & par malheur rien de tout cela ne m'échapa.

J'ignorois qui il étoit, ce que vous me contâtes de votre hiſtoire, ne me l'aprit point; il eſt vrai que je penſois quelquefois à lui, mais comme à quelqu'un que je ne croyois pas revoir. On vint quelques jours après m'a-

vertir qu'une perſonne qu'on ne nommoit pas, ſouhaitoit de me parler de la part de Madame de Miran. J'étois avec vous alors, je deſcendis, & c'étoit lui qui m'attendoit.

Je rougis en le voyant; il me parut embarraſſé, & ſon embarras me rendit honteuſe; il me demanda en ſouriant, ſi je le reconnoiſſois, ſi je n'avois pas oublié que je l'avois vû, il me dit que mon évanoüiſſement l'avoit fait trembler, que de ſa vie il n'avoit été ſi attendri que de l'état où il m'avoit vûë, qu'il l'avoit toujours preſent; que ſon cœur en avoit été frapé, & tout de ſuite, me conjura de lui pardonner la naïveté avec laquelle il s'expliquoit là-deſſus.

Pendant qu'elle me parloit ainſi, elle ne s'appercevoit point que ſon récit me tuoit; elle n'entendoit ni mes ſoupirs, ni mes

sanglots, elle pleuroit trop elle-même pour y faire attention; & tout cruel qu'étoit ce récit, mon cœur s'y attachoit pourtant, & ne pouvoit renoncer au déchirement qu'il me causoit.

Et moi, continua-t-elle, je fus si émûë de tous ses discours, que je n'eus pas la force de les arrêter; il ne me dit pourtant point qu'il m'aimoit, mais je sentois bien que ce n'étoit que cela qu'il me vouloit dire, & il me le disoit d'une façon dont il n'auroit pas été raisonnable de me fâcher.

J'ai tenu cette belle main que je vois, dans les miennes, ajoûta-t'il encore; je l'ai tenuë, vous me vîtes à vos genoux, quand vous commençates à ouvrir les yeux, j'eus bien de la peine à m'en ôter; & je m'y jette encore toutes les fois que j'y pense

Ah! Seigneur, il s'y jette, m'écriai-je ici; il s'y jettoit pendant que je me mourois: Helas! je ſuis donc bien effacée de ſon cœur, il ne m'a jamais rien dit de ſi tendre.

Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, pourſuivit-elle; tout ce que je ſçais, c'eſt que je finis par lui dire que je me retirois, qu'un pareil entretien n'avoit que trop duré, & il s'excuſa avec un air de ſoumiſſion & de reſpect qui m'appaiſa.

Je m'étois déja levée, il me parla de ma mere, & puis de l'envie que la ſienne avoit de me voir chez elle; il me parla encore de Madame la Marquiſe de Kilnare, qu'il ne doutoit point que je ne connuſſe, & dont il me dit qu'il étoit fort connu auſſi; & cette Dame eſt celle chez qui j'ai été trois ou quatre fois depuis votre convaleſcence;

il ajoûta qu'il voyoit assez souvent un de ses Parens, & qu'ils devoient, je pense, souper ce même soir ensemble. Enfin lorsque j'allois le quitter; j'oubliois, me dit-il, une lettre que ma mere m'a chargé de vous remettre de sa part, Mademoiselle; il rougit en me la presentant; je la pris, croyant de bonne foi qu'elle étoit de Madame de Miran, & point du tout; dès qu'il fut sorti, je vis qu'elle étoit de lui; je l'ouvris en revenant chez vous, dans l'intention de vous la porter; je n'en fis pourtant rien, & vous y verrez la raison qui m'en empêcha.

Elle tira alors cette lettre de sa poche, me la donna toute ouverte, & me dit, lisez. Je la pris d'une main tremblante, & je n'osois en regarder le caractere. A la fin pourtant, je jettai les yeux dessus, & la mouillant

de mes larmes ; il écrit, mais ce n'eſt plus à moi, dis-je, mais ce n'eſt plus à moi !

Je fus ſi pénetrée de cette reflexion, j'en eus le cœur ſi ſerré que je fus long-temps comme étouffée par mes ſoupirs, & ſans pouvoir commencer la lecture de cette Lettre, qui étoit courte, & dont voici les termes :

» Depuis le jour de votre ac-
» cident, Mademoiſelle, je ne
» ſuis plus à moi. En venant ici
» aujourd'hui, j'ai prévû que
» mon reſpect m'empêcheroit
» de vous le dire ; mais j'ai pré-
» vû auſſi que mon trouble &
» mes régards timides vous le
» diroient ; vous m'avez vû en
» effet trembler devant vous,
» & vous avez voulu vous reti-
» rer ſur le champ. Je crains que
» cette Lettre-ci ne vous irrite
» auſſi, cependant mon cœur n'y

» fera pas plus hardi qu'il l'a été
» tantôt ; il y tremble encore, &
» voici ſimplement de quoi il eſt
» queſtion. Vous aurez ſans
» doute accordé votre amitié à
» Mademoiſelle Marianne, & il
» y a quelque apparence qu'au
» ſortir du parloir, vous irez
» lui confier votre étonnement,
» Helas ! peut être votre indi-
» gnation, ſur mon compte,
» & vous me nuirez auprès de
» ma mere, que j'inſtruirois
» moi-même dans un autre tems,
» mais qu'il ne ſeroit pas à pro-
» pos qu'on inſtruiſît aujour-
» d'hui, & à qui pourtant Ma-
» demoiſelle Marianne contre-
» roit tout. J'ai crû devoir vous
» en avertir. Mon ſecret m'eſt
» échappé, je vous adore, je
» n'ai pas oſé vous le dire, mais
» vous le ſçavez ; il ne ſeroit pas
» temps qu'on le ſçût, & vous
» êtes généreuſe.

Remettons la suite de cet évenement à la huitiéme Partie, Madame; je vous en ôterois l'interêt, si j'allois plus loin sans achever; mais l'histoire de cette Religieuse que vous m'avez tant de fois promise, quand viendra-t'elle, me dites-vous? Oh! pour cette fois-ci, voila sa place, je ne pourrai plus m'y tromper, c'est ici que Marianne va lui confier son affliction, & c'est ici qu'à son tour elle essayera de lui donner quelques motifs de consolations, en lui racontant ses avantures.

Fin de la septiéme Partie.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux cette septiéme Partie de *l'Histoire de Marianne*. A Paris le 27 Janvier 1737.

SAURIN.

LA VIE DE MARIANNE, OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE***

HUITIE'ME PARTIE.

J'Ai ri de tout mon cœur, Madame, de votre colere contre mon infidele. Vous me demandez quand viendra la ſuite de mon hiſtoire; vous me preſſez de vous l'envoyer. Hâtez-vous donc, me dites-vous; je l'attens; mais

de grace, qu'il n'y ſoit plus queſtion de Valville ; paſſez tout ce qui le regarde ; je ne veux plus entendre parler de cet homme-là.

Il faut pourtant que je vous en parle, Marquiſe ; mais que cela ne vous inquiéte pas ; je vais d'un ſeul mot faire tomber votre colere, & vous rendre cet endroit de mes avantures le plus ſuportable du monde.

Valville n'eſt point un monſtre comme vous vous le figurez. Non, c'eſt un homme fort ordinaire, Madame ; tout eſt plein de gens qui lui reſſemblent, & ce n'eſt que par mépriſe que vous êtes ſi indignée contre lui, par pure mépriſe.

C'eſt qu'au lieu d'une hiſtoire veritable, vous avez cru lire un roman. Vous avez oublié que c'étoit ma vie que je vous racontois ; voilà ce qui a fait que Valville vous a tant déplû ; & dans ce ſens-

là, vous avez eu raison de me dire, ne m'en parlez plus. Un héros de roman infidéle! on n'auroit jamais rien vû de pareil. Il est réglé qu'il doivent tous être constans; on ne s'intereſſe à eux que sur ce pied-là, & il est d'ailleurs si aisé de les rendre tels; il n'en coute rien à la nature, c'est la fiction qui en fait les frais.

Oui, d'accord. Mais, encore une fois, calmez-vous; revenez à mon objet, vous avez pris le change. Je vous récite ici des faits qui vont comme il plaît à l'instabilité des choses humaines, & non pas des avantures d'imagination qui vont comme on veut. Je vous peins, non pas un cœur fait à plaisir, mais le cœur d'un homme, d'un François qui a réellement existé de nos jours.

Homme, François, & contemporain des Amans de notre tems: voilà ce qu'il étoit. Il n'a-

voit pour être constant que ces trois petites difficultez à vaincre ; entendez-vous, Madame, ne perdez point cela de vûe. Faites-vous ici un spectacle de ce cœur naturel, que je vous rends tel qu'il a été ; c'est-à-dire avec ce qu'il a eu de bon & de mauvais : vous l'avez d'abord trouvé charmant, à présent vous le trouvez haïssable, & bien-tôt vous ne sçaurez plus comment le trouver : car ce n'est pas encore fait, nous ne sommes pas au bout.

Valville qui m'aime dès le premier instant avec une tendresse aussi vive que subite, (tendresse ordinairement de peu de durée ; il en est d'elle comme de ces fruits qui passent vîte, à cause qu'ils ont été mûrs de trop bonne heure.)

Valville, dis-je, à sa volage humeur près, fort honnête homme ; mais né extrêmement susceptible d'impression, qui rencontre une

beauté mourante qui le touche, & qui me l'enleve : de Valville ne m'a pas laissé pour toujours ; ce n'est pas là son dernier mot ; son cœur n'est pas usé pour moi, il n'est seulement qu'un peu rassasié du plaisir de m'aimer, pour en avoir trop pris d'abord.

Mais le goût lui en reviendra : c'est pour se reposer qu'il s'écarte il reprend haleine, il court après une nouveauté, & j'en reviendrai une pour lui plus piquante que jamais : il me reverra, pour ainsi dire, sous une figure qu'il ne connoît pas encore ; ma douleur & les dispositions de sprit où il me trouvera, me changeront, me donneront d'autres graces ; ce ne sera plus la même Marianne.

Je badine de cela aujourd'hui ; je ne sçais pas comment j'y résistai alors. Continuons & rentrons dans tout le pathetique de mon avanture.

Nous en sommes à la lettre de Valville que je lisois, & que j'achevai malgré les soupirs qui me suffoquoient. Mademoiselle Varthon avoit les yeux fixés à terre, & paroissoit rêver profondément en pleurant.

Pour moi, la tête renversée dans mon fauteuil, je restai presque sans sentiment. A la fin, je me soulevai, & me mis à regarder cette lettre. Ah! Valville, m'écriai-je, je n'avois donc qu'à mourir! Et puis tournant les yeux sur Mademoiselle Varthon: ne vous affligez pas Mademoiselle, lui dis-je, vous serez bien-tôt libres de vous aimer tous deux; je ne vivrai pas long-tems: voilà du moins le dernier de tous mes malheurs.

A ce discours, cette jeune personne sortant tout d'un coup de sa rêverie, & m'apostrophant d'un air assuré:

Eh! pourquoi voulez-vous mou-

rir, me dit-elle ? pour qui êtes-vous ſi déſolée? Eſt-ce-là un homme digne de votre douleur, digne de vos larmes ? Eſt-ce-là celui que vous avez prétendu aimer ? Eſt-il tel que vous le penſiez ? Auriez-vous fait cas de lui, ſi vous l'aviez connu ? Vous y ſeriez-vous attachée ? Auriez-vous voulu de ſon cœur ? Il eſt vrai que vous l'avez crû aimable, j'ai crû auſſi qu'il l'étoit ; & vous vous trompiez, je me trompois. Allez, Marianne, cet homme-là n'a point de caractére, il n'a pas même un cœur, on n'appelle pas cela en avoir un. Votre Valville eſt mépriſable. Ah ! l'indigne, il vous aime, il va vous épouſer : vous tombez malade, on lui dit que votre vie eſt en danger ; qu'en arrive-t-il ? qu'il vous oublie : c'eſt ce tems-là qu'il prend pour me venir dire qu'il m'aime, moi, qu'il n'avoit jamais vûe qu'un inſtant, qui

ne lui avois pas dit deux mots. Eh! qu'eſt-ce que c'eſt donc que cet amour qu'il avoit pour vous? Quel nom donner, je vous prie, à celui qu'il a pour moi? D'où lui eſt venue cette fantaiſie de m'aimer dans de pareilles circonſtances? Helas! je vais vous le dire: c'eſt qu'il m'a vûe mourante, cela a remué cette petite ame foible qui ne tient à rien, qui eſt le jouet de tout ce qu'elle voit d'un peu ſingulier. Si j'avois été en bonne ſanté, il n'auroit pas pris garde à moi; c'eſt mon évanouiſſement qui en a fait un infidéle: & vous qui êtes ſi aimable, ſi capable de faire des paſſions, peut-être avez-vous eu beſoin d'être infortunée, & d'être dangereuſement tombée à ſa porte pour le fixer quelques mois. Je conviens avec vous qu'il vous a regardée beaucoup à l'Egliſe; mais c'eſt à cauſe que vous êtes belle; & il ne vous auroit peut-

être pas aimée sans votre situation & sans votre chûte.

Helas ! n'importe : il m'aimoit, m'écriai-je en l'interrompant, il m'aimoit, & vous me l'avez ôté ; je n'avois peut-être que vous seule à craindre dans le monde.

Laissez-moi achever, me répondit-elle ; je n'ai pas tout dit. Je vous ai avoué qu'il m'a plû ; mais ne vous imaginez pas qu'il le sçache, il n'en a pas le moindre soupçon, il n'y a que vous qui pouvez l'en instruire, il ne mérite pas de le sçavoir ; & toute indisposée que vous êtes sans doute aujourd'hui contre moi, je vous prie, Mademoiselle, gardez-moi le secret là-dessus ; si ce n'est par amitié, du moins par générosité. Une fille d'un aussi bon caractere que vous n'a que faire d'aimer les gens pour en user bien avec eux, sur-tout quand elle n'a pas un juste sujet d'en être mécontente. Adieu

Marianne, ajoûta-t'elle en se levant, je vous laisse la lettre de Valville, faites-en l'usage qui vous plaira. Montrez-la à Madame de Miran, montrez-la à son fils, j'y consens: ce qu'il a osé m'y écrire ne me compromet en rien, & si par hazard mon témoignage vous est nécessaire, si vous souhaitez que je paroisse pour le confondre, je suis si indignée contre lui, je me soucie si peu de le ménager, je le dédaigne tant lui & son ridicule amour, que je m'associe de bon cœur à votre vengeance. Au surplus, mon parti est pris; je ne le verrai plus, à moins que vous ne l'exigiez: j'oublierai même que je l'ai vû; ou s'il arrive que je le revoïe, je ne le reconnoîtrai pas: car de lui faire l'honneur de le fuir, il n'en vaut pas la peine. Quant à vous, je ne vous crois ni ambitieuse, ni intéressée; & si vous n'êtes que tendre & rai-

ſonnable, en verité, vous ne perdez rien : le cœur de Valville n'eſt pas ce qu'il vous faut, il n'eſt point fait pour payer le vôtre, & ce n'eſt pas ſur lui que doit tomber votre tendreſſe, c'eſt comme ſi vous n'aviez point eu d'Amant.

Ce n'eſt point en avoir un que d'avoir celui de tout le monde. Valville étoit hier le vôtre, il eſt aujourd'hui le mien, à ce qu'il dit; il ſera demain celui d'une autre, & ne ſera jamais celui de perſonne. Laiſſez-le donc à tout le monde, à qui il appartient, & réſervez, comme moi, votre cœur pour quelqu'un qui pourra vous donner le ſien, & ne le donner jamais qu'à vous.

Après ces mots, elle vint m'embraſſer, ſans que je fiſſe aucun mouvement. Je la regardai, voilà tout; je jettai des yeux égarés ſur elle : elle prit une de mes mains qu'elle preſſa dans les ſien-

nes. Je la laiſſai faire, & n'eus la force ni de lui répondre, ni de lui rendre ſes careſſes ; je ne ſçavois ſi je devois l'aimer ou la haïr, la traiter de rivalle ou d'amie.

Il me ſemble cependant que dans le fond de mon ame je lui ſçus quelque gré de ces témoignages de franchiſe & d'amitié que je reçus d'elle, auſſi-bien que du parti qu'elle prenoit de ne plus voir Valville.

Je l'entendis ſoupirer en me quittant. Je ne vous reverrai que demain, me dit-elle, & j'eſpere vous retrouver plus tranquille, & plus ſenſible à notre amitié.

A tout cela, nulle réponſe de ma part ; je la ſuivis ſeulement des yeux juſqu'à ce qu'elle fût ſortie.

Me voilà donc ſeule, immobile, & toujours renverſée dans mon fauteuil, où je reſtai bien encore une demie heure dans une ſi gran-

de confusion de pensées & de mouvemens, que j'en étois comme stupide.

La Religieuse dont je vous ai quelquefois parlé qui m'aimoit, & que j'aimois, entra, & me surprit dans cet accablement de cœur & d'esprit. J'eus beau la voir, je n'en remuai pas davantage, & je crois que toute la Communauté seroit entrée que ç'auroit été de même.

Il y a des afflictions où l'on s'oublie, où l'ame n'a plus la discrétion de faire aucun mystere de l'état où elle est; vienne qui voudra, on ne s'embaraſſe guére de servir de spectacle, on est dans un entier abandon de soi-même; & c'est ainsi que j'étois.

Cette Religieuse étonnée de mon immobilité, de mon silence & des mes regards stupides, s'avança avec une espece d'effroi.

Ah mon Dieu, ma fille, qu'est-

ce que c'eſt ? Qu'avez-vous, me dit-elle ? venez-vous de vous trouver mal ?

Non, lui répondis-je. Et j'en reſtai là.

Mais de quoi s'agit-il ? vous voilà pâle, abbatue, & vous pleurez, je penſe ? avez-vous reçû quelque mauvaiſe nouvelle ?

Oui, lui repartis-je encore ; & puis je me tûs.

Elle ne ſçavoit que penſer de mes monoſyllabes, & de l'air imbécile dont je les prononçois.

Alors elle apperçut cette lettre qui étoit ſur moi, que je tenois encore d'une main foible, & que j'avois trempée de mes larmes.

Eſt-ce-là le ſujet de votre affliction, ma chere enfant, ajouta-t'elle en la prenant ? & me permettez-vous de voir ce que c'eſt ?

Oui. (c'eſt encore moi qui reponds) Eh ! de qui eſt-elle ? Hélas ! de qui elle eſt ? Je n'en puis dire davantage,

davantage, mes pleurs me coupe-rent la parole.

Elle en fut touchée, je vis qu'elle s'eſſuïoit les yeux ; enſuite elle lut la lettre : il ne lui fut pas difficile de juger de qui elle étoit, elle ſçavoit mes affaires : elle voïoit dans cette lettre une déclaration d'amour, on prioit la perſonne à qui on l'adreſſoit de ne m'en rien dire ; on y parloit de Madame de Miran, qui devoit l'ignorer auſſi. Ajoutez à cela l'affliction où j'étois ; tout concluoit que Valville avoit écrit la lettre ; & que je venois en ce moment d'apprendre ſon infidélité.

Allons, Mademoiſelle, je ſuis au fait, me dit-elle : vous pleurez, vous êtes conſternée, ce coup-ci vous accable, & j'entre dans votre douleur : vous êtes jeune, & vous manquez d'expérience ; vous êtes née avec un bon cœur, avec un cœur ſimple

& ſans artifice ; le moïen que vous ne ſoïez pas pénétrée de l'accident qui vous arrive? Oui, Mademoiſelle, plaignez-vous, ſoupirez, répandez des larmes dans ce premier inſtant-ci : moi, qui vous parle, je connois votre ſituation, je l'ai éprouvée, je m'y ſuis vûe, & je fus d'abord auſſi affligée que vous : mais une amie que j'avois, qui étoit à peu près de l'âge que j'ai à préſent, & qui me ſurprit dans l'état où je vous vois, entreprit de me conſoler; elle me parla raiſon, me dit des choſes ſenſibles ; je l'écoutai, & elle me conſola.

Elle vous conſola ! m'écriai-je en levant les yeux au ciel ! elle vous conſola, Madame ?

Oui, me répondit-elle. Vous ne comprenez pas que cela ſe puiſſe, & je penſois comme vous.

Voïons, me dit cette amie, de quoi vous déſeſperez-vous ? de

l'accident du monde le plus fréquent, & qui tire le moins à conséquence pour vous. Vous aimiez un homme qui vous aimoit & qui vous quitte, qui s'attache ailleurs; & vous appellez cela un grand malheur? Mais est-il bien vrai que c'en soit un? & ne se pourroit-il pas que ce fût le contraire? Que sçavez-vous s'il n'est pas avantageux pour vous que cet homme-là ait cessé de vous aimer? si vous ne vous seriez pas repentie de l'avoir épousé; si sa jalousie, son humeur, son libertinage; si mille défauts essentiels qu'il peut avoir & que vous ne connoissez point, ne vous auroient pas fait gémir le reste de votre vie? Vous ne regardez que le moment présent, jettez votre vûe un peu plus loin. Son infidelité est peut-être une grace que le Ciel vous a faite; la Providence qui nous gouverne est plus sage que nous, voit mieux ce qu'il

nous faut, nous aime mieux que nous ne nous aimons nous-mêmes ; & vous pleurez aujourd'hui de ce qui ſera peut-être dans peu de tems le ſujet de votre joïe. Mettez vous bien dans l'eſprit que vous ne deviez pas épouſer celui dont il eſt queſtion, & qu'aſſurément ce n'étoit pas votre deſtinée ; qu'il eſt trés-poſſible que vous y gagniïez, comme j'y ai gagné moi-même, ajouta-t'elle, à ne pas épouſer un jeune homme riche, à qui j'étois chere, qui me l'étoit, & qui me laiſſa auſſi pour en aimer une autre qui eſt devenue ſa femme, qui eſt malheureuſe à ma place, & qui, avant que d'être à lui, auroit eu l'aveugle folie de ſe conſumer en regrets, s'il l'avoit quittée à ſon tour. Vous m'allez dire que vous l'aimez, que vous n'avez point de bien, & qu'il auroit fait votre fortune : ſoit ; mais n'avez-vous que ſon infidé-

lité à craindre ? Etoit-il à l'abri d'une maladie ? Ne pouvoit-il pas mourir ; & en ce cas, tout étoit-il perdu ? N'y avoit-il il plus de reſſources pour vous ; & celles qui vous ſeroient reſtées, ſon inconſtance vous les ôte-t'elle ? Ne les avez-vous pas aujourd'hui ? Vous l'aimez : penſez-vous que vous ne pourrez jamais aimer que lui, & qu'à cet égard tout eſt terminé pour vous ? Eh ! mon Dieu, Mademoiſelle, eſt-ce qu'il n'y a plus d'hommes ſur la terre, & de plus aimables que lui, d'auſſi riches, de plus riches même, de plus grande diſtinction, qui vous aimeront davantage, & parmi leſquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre ? Que ſignifie votre déſolation ? Quoi ! Mademoiſelle, à votre âge ? Eh ! vous êtes ſi jeune, vous ne faites que commencer à vivre. Tout vous rit, Dieu vous a

donné de l'esprit, du caractere, de la figure; vous avez mille heureux hazards à attendre, & vous vous désespérez à cause qu'un homme, qui reviendra peut-être, & dont vous ne voudrez plus, vous manque de parole.

Voilà ce que mon amie me dit dans les premiers momens de ma douleur, ajoûta ma Religieuse; & je vous le dirai aussi, quand vous pourrez m'entendre.

Ici je fis un soupir; mais de ces soupirs qui nous échappent, quand on nous dit quelque chose qui adoucit le chagrin où nous sommes.

Elle s'en apperçut. Ces motifs de consolation me toucherent, me dit-elle tout de suite & ils doivent vous toucher encore davantage; ils vous conviennent plus qu'ils ne me convenoient. Mon ame me parloit de mes ressources, vous en avez plus que je n'en

avois ; je ne vous le dis pas pour vous flatter : j'étois assez passable ; mais ce n'étoit ni votre figure, ni vos graces, ni votre phisionomie : il n'y a pas de comparaison. A l'égard de l'esprit & des qualitez de l'ame, vous avez des preuves de l'impression que vous faites à tout le monde de ce côté-là : vous voïez l'estime & la tendresse que Madame de Miran a pour vous : je ne sçache dans notre maison personne de raisonnable qui ne soit prévenu en votre faveur. Madame Dorsin, dont vous m'avez parlé, & qui passe pour si bon juge du mérite, seroit une autre Madame de Miran pour vous, si vous vouliez : vous avez plû à tous ceux qui vous ont vûe chez elle : par-tout où vous avez paru, c'est de même ; nous en sçavons quelque chose : je me compte pour rien, mais je ne m'attache pas aisément ; j'y suis difficile, & je me

ſuis tout d'un coup intéreſſée à vous. Eh ! qui eſt-ce qui ne s'y intéreſſera pas ? Qu'eſt-ce pour vous qu'un Amant de moins qui ſe deshonore en vous quittant, qui ne fait tort qu'à lui & non pas à vous, & qui de tous les partis qui ſe préſenteront n'eſt pas à mon gré le plus conſiderable.

Ainſi ſoïez tranquille, Marianne ; mais je dis abſolument tranquille, il n'eſt pas queſtion ici d'un grand effort de raiſon pour l'être ; & le moindre petit ſentiment de fierté, joint à tout ce que je viens de vous dire, eſt plus qu'il n'en faut pour vous conſoler.

Je la regardai alors moitié vaincue par les raiſons, & moitié attendrie de reconnoiſſance pour toute la peine que je lui voïois prendre, afin de me perſuader, & je laiſſai même tomber amicalement mon bras ſur elle d'un air qui ſignifioit, je vous remercie,

il

il eſt bien doux d'être entre vos mains.

Et c'étoit-là en effet ce que je ſentois, ce qui marquoit que ma douleur ſe relâchoit. Nous ſommes bien prêts de nous conſoler, quand nous nous affectionnons aux gens qui nous conſolent.

Cette obligeante fille reſta encore une heure avec moi, toujours à me dire les choſes du monde les plus inſinuantes, & qu'elle avoit l'art de me faire trouver ſenſées. Il eſt vrai qu'elles l'étoient, je penſe; mais pour m'y rendre attentive, il falloit encore y joindre l'attrait de ce ton affectueux, de cette bonté de cœur avec laquelle elle me les diſoit.

La cloche l'appella pour ſouper: quant à moi, on m'apportoit encore à manger dans ma chambre.

Ah ça, me dit-elle en riant, je vous laiſſe. Mais ce n'eſt plus un

enfant sans réflexion que je quitte, comme vous l'étiez lorsque je suis arrivée, c'est une fille raisonnable, qui se connoît & qui se rend justice. Eh! Seigneur, à quoi songiez-vous avec vos soupirs & votre accablement, ajouta-t'elle? Oh! je ne vous le pardonnerai pas si-tôt, & je prétens vous appeller petite fille encore long-tems à cause de cela.

Je ne pus, à travers ma tristesse, m'empêcher de sourire à ce discours badin, qui ne laissoit pas que d'avoir sa force, & qui me disposoit tout doucement à penser qu'en effet je m'exagerois mon malheur. Est-ce que nos amis le prendroient sur ce ton-là avec nous, si le motif de notre affliction étoit si grave? Voilà à peu près ce qui s'insinue dans notre esprit, quand nous voïons nos amis n'y faire pas plus de façon en nous consolant.

Là-dessus elle partit. Une Sœur

converſe m'apporta à ſouper, elle rangea quelque choſe dans ma chambre : cette bonne fille étoit naturellement gaïe. Allons, allons, me dit-elle, vous voilà déja preſque auſſi vermeille qu'une roſe, notre maladie eſt bien loin, il n'y paroît plus ; ne ferez-vous pas un petit tour de jardin après ſouper ?

Non, lui dis-je. Je me ſens fatiguée, & je crois que je me coucherai dès que j'aurai mangé.

Eh bien ! à la bonne heure, pourvû que vous dormiez, me répondit-elle ; ceux qui dorment valent bien ceux qui ſe promenent. Auſſi-tôt elle s'en alla.

Vous jugez bien que je fis un ſouper leger ; & quoique ma Religieuſe eût un peu ramené mon eſprit, & m'eût miſe en état de me calmer moi-même, il me reſtoit toujours un grand fond de triſteſſe.

Je repaſſois ſur tous ſes diſcours. Vous ne faites que commencer à

vivre, m'avoit-elle dit : & elle a raiſon, me répondois-je, ceci ne décide encore de rien ; je dois me préparer à bien d'autres événemens. D'autres que lui m'aimeront, il le verra, & ils lui apprendront à eſtimer mon cœur. Et c'eſt en effet ce qui arrive ſouvent ; ſoit dit en paſſant.

Un volage eſt un homme qui croit vous laiſſer comme ſolitaire ; ſe voit-il enſuite remplacé par d'autres, ce n'eſt plus là ſon compte, il ne l'entendoit pas ainſi, c'eſt un accident qu'il n'avoit pas prévû ; il diroit volontiers, eſt-ce bien elle ? il ne ſçavoit pas que vous aviez tant de charmes.

De nouvelles idées ſuccédoient à celles-là. Faut-il que le plus aimable de tous les hommes, oui, le plus aimable, le plus tendre, on a beau dire, je n'en retrouverai point comme lui ; faut-il que je le perde ? Ah ! Monſieur de Valville,

les graces de Mademoiſelle Varthon ne vous juſtifieront pas, & j'aurai peut-être autant de partiſans qu'elle. Là-deſſus je pleurois, & je me couchai.

Parmi tant de penſées qui me rouloient dans la tête, il y en eut une qui me fixa..

Eh quoi! avec de la vertu, avec de la raiſon, avec un caractére & des ſentimens qu'on eſtime, avec ma jeuneſſe & les agrémens qu'on dit que j'ai, j'aurai la lâcheté de périr d'une douleur qu'on croira peut-être intéreſſée, & qui entretiendra encore la vanité d'un homme qui en uſe ſi indignement!

Cette derniere reflexion releva mon courage; elle avoit quelque choſe de noble qui m'y attacha, & qui m'inſpira des réſolutions qui me tranquiliſerent. Je m'arrangeai ſur la maniere dont j'en agirois avec Valville, dont je parlerois à Madame de Miran dans cette occurence.

En un mot, je me proposai une conduite qui étoit fiere, modeste, décente, digne de cette Marianne dont on faisoit tant de cas ; enfin, une conduite qui, à mon gré, serviroit bien mieux à me faire regretter de Valville, s'il lui restoit du cœur, que toutes les larmes que j'aurois pû répandre, qui souvent nous dégradent aux yeux même de l'Amant que nous pleurons, & qui peuvent jetter du moins un air de disgrace sur nos charmes.

De sorte qu'enthousiasmée moi-même de mon petit plan généreux, je m'assoupis insensiblement & ne me réveillai qu'assez tard ; mais aussi ne me réveillai-je que pour soupirer.

Dans une situation comme la mienne, avec quelque industrie qu'on se secoure, on est sujette à de fréquentes rechûtes ; & tous ces petits repos qu'on se procure

sont bien fragiles. L'ame n'en jouit qu'en passant, & sçait bien qu'elle n'est tranquille que par un tour d'imagination qu'il faudroit qu'elle conservât, mais qui la gêne trop, de façon qu'elle en revient toujours à l'état qui lui est le plus commode, qui est d'être agitée.

Et c'est aussi ce qui m'arriva. Je songeai que non seulement Valville étoit un infidéle, mais que Madame de Miran ne seroit plus ma mere. Ah! Seigneur, n'être point sa fille, ne point occuper cet appartement qu'elle m'avoit montré chez elle!

Souvenez-vous-en, Madame. De cet appartement j'aurois passé dans le sien; quelle douceur! Elle me l'avoit dit avec tant de tendresse, je me l'étois promis, j'y comptois, & il falloit y renoncer. Valville ne vouloit plus que cela s'accomplît; & dans mon petit

arrangement de la veille, je n'avois point ſongé à cet article-là.

Et ce portrait de ma mere, Madame, que deviendra-t'il, ce portrait que j'avois demandé, qu'elle m'avoit aſſuré qu'on mettroit dans ma chambre, qui y étoit peut-être déja, & qui y étoit inutilement pour moi ? Que de douleurs ! Il m'en venoit toujours de nouvelles.

J'attendois Madame de Miran ce jour-là ; mais je ne l'attendois que l'après-midi, & cependant elle arriva le matin.

Ma Religieuſe qui étoit venue chez moi quelques inſtans après que j'avois été habillée, & dont l'entretien m'avoit encore ſoulagée ; cette Religieuſe, dis-je, étoit à peine ſortie, que je vis entrer Mademoiſelle Varthon.

Il n'étoit qu'onze heures du matin : elle me parut abbatue, mais moins triſte que la veille ; je lui fis un accueil qu'on ne pouvoit appel-

ler ni froid ni prévenant, qui étoit mêlé de beaucoup de langueur : & franchement malgré tout ce qu'elle m'avoit dit, j'avois quelque peine à la voir. Je ne ſçais ſi elle y prit garde ; mais ſans témoigner y faire attention.

J'ai crû devoir vous apprendre une choſe, me dit-elle d'un air ouvert, mais à travers lequel j'apperçus de l'embarras, c'eſt que je ſors d'avec Monſieur de Valville.

Elle s'arrêta-là comme honteuſe elle-même de la nouvelle qu'elle m'apprenoit.

A ce début ſi étonnant pour moi, après tout ce qu'elle m'avoit dit à cet égard, je ſoupirai d'abord. Enſuite, je n'ai pas de peine à le croire, lui repondis-je toute conſternée.

N'allez pas me condamner ſans m'entendre, reprit-elle auſſi-tôt, je vous avois aſſurée que je ne le verrois plus, & c'étoit mon inten-

tention : mais je n'ai pas deviné que c'étoit lui qui étoit là-bas ; (& là-dessus elle disoit vrai, je l'ai sçû depuis.)

On est venu m'avertir qu'on me demandoit de la part de Madame de Miran, continua-t'elle, & vous sentez bien que je ne pouvois pas me dispenser de paroître ; il y auroit eu de l'impolitesse, & même de la malhonnêteté à refuser de descendre sans avoir d'excuse valable à alléguer. Ainsi il a fallu me montrer, quoiqu'avec répugnance ; car j'ai hésité d'abord, il sembloit que j'avois un pressentiment de ce qui alloit m'arriver. Jugez de mon étonnement quand j'ai trouvé Monsieur de Valville au parloir.

Vous vous êtes donc retirée, lui dis-je d'une voix foible & tremblante ? Vraiment, je n'y aurois pas manqué, me répondit-elle en rougissant. Mais dès que je l'ai vû, je

n'ai pû réſiſter à un mouvement de colere qui m'a priſe, & qui étoit bien naturel : n'auriez-vous pas été comme moi ? Non, lui dis-je, il y auroit eu beaucoup plus de colere à vous en aller.

Peut-être bien, reprit-elle ; mais mettez-vous à ma place avec l'opinion que j'avois de lui.

Ce terme (que j'avois) me fit peur, il n'étoit pas de bon augure.

Vous êtes bien hardi, Monſieur, lui ai-je dit, (c'eſt elle qui parle) de venir encore me ſurprendre après la lettre que vous m'avez écrite, & que vous ne m'avez fait recevoir qu'en me trompant. En venez-vous chercher la réponſe ? La voici, Monſieur ; c'eſt que votre lettre & que vos viſites m'offenſent, & que le petit ſervice que vous m'avez rendu, dont je vous ſçavois gré, ne vous diſpenſoit pas d'oublier les égards que vous me devez, ſur-tout dans

les circonſtances de l'engagement où vous êtes avec une jeune perſonne que vous ne pouvez quitter ſans perfidie. C'eſt elle que vous avez à voir ici, Monſieur, & non pas moi, qui ne ſuis point faite pour être l'objet d'une galanterie auſſi injurieuſe.

Voilà ce que j'étois bien-aiſe de lui dire avant que de le quitter, ajoûta-t'elle, apres quoi j'ai fait quelques pas pour le laiſſer là, ſans daigner l'écouter, & j'allois ſortir, quand je lui ai entendu dire: Ah! Mademoiſelle, vous me déſeſperez; & cela avec un cri ſi douloureux & ſi emporté, que j'ai crû devoir m'arrêter, dans la crainte qu'il ne criât encore, & que cela ne fît une ſcéne; ce qui auroit été fort déſagréable.

Oh! non, lui dis-je, il n'extravague pas. Il étoit inutile d'être ſi prudente.

Vous m'excuſerez, me répon-

dit-elle un peu confuſe, vous m'excuſerez. La Tourriere, ou quelqu'un de la cour n'avoit qu'à venir au bruit, & je n'aurois ſçû que dire. Ainſi il étoit plus ſage de reſter pour un moment : car je ne croïois pas que ce fût pour davantage.

Eh bien, Monſieur, que voulez-vous, lui ai-je dit toujours du même ton ? Je n'ai rien à ſçavoir de vous.

Hélas ! Mademoiſelle, je n'ai, je vous jure, qu'un ſeul mot à vous dire. Qu'un ſeul mot ? Revenez, je vous prie, m'a-t'il répondu avec un air ſi effaré, ſi émû, qu'il n'y a pas eu moïen de pourſuivre mon chemin ; c'étoit trop riſquer.

Je me ſuis donc avancée. Voïons donc, Monſieur, de quoi il s'agit.

Je venois vous informer, a-t'il repris, que ma mere paſſera ici entre midi & onze heures, dans le

dessein de vous emmener dîner avec Marianne ! elle ne m'a point chargé de vous l'apprendre ; mais je me suis imaginé que vous me permettriez de vous prévenir.

Ce n'étoit pas la peine, Monsieur, lui ai-je dit ; Madame de Miran me fait beaucoup d'honneur, & je verrai le parti que j'ai à prendre. Est-ce-là tout ?

Quoi ! lui demander encore si c'est-là tout ? Vous ne finirez donc jamais, dis-je à Mademoiselle Varthon ?

Eh ! mais au contraire, reprit-elle ; est-ce là tout, signifioit seulement qu'il m'impatientoit. Je ne le disois qu'afin d'avoir un prétexte de me sauver : car j'appréhendois toujours son air ému ; on ne sçait comment faire avec des esprits si peu maîtres deux. Et alors en m'assurant qu'il alloit finir, il a entamé un discours que j'ai été obligée d'écouter tout entier.

C'étoit ſa juſtification ſur votre compte, à l'occaſion de ce que je lui avois parlé de perfidie; & vous jugez bien que ſes raiſons ne m'ont pas perſuadée qu'il fût auſſi excuſable qu'il croit l'être: mais je vous avoue que je ne l'ai pas trouvé non plus tout à fait ſi coupable que je le penſois.

Ah! Seigneur, m'écriai-je ici, ſans lever la tête, que j'avois toujours tenue baiſſée par ménagement pour elle (c'eſt-à-dire pour lui épargner des regards qui lui auroient dit: vous n'êtes qu'une hypocrite) Ah! Seigneur, pas tout-à-fait ſi coupable. Eh! vous le mépriſiez tant hier, ajoutai-je.

Eh! mais ſûrement oui, reprit-elle, je le mépriſois, il me paroiſſoit le plus indigne homme du monde, & je ne prétens pas qu'il n'ait point de tort; je dis ſeulement qu'il en a moins que nous ne nous l'imaginions, & je ne le dis

même que pour diminuer de l'affliction où vous êtes, que pour vous rendre son procédé moins fâcheux : ce n'est que par amitié que je vous parle, écoutez jusqu'au bout : Vous l'avez regardé comme un volage, comme un perfide qui a subitement changé ; & point du tout, cela vient de plus loin ; il y avoit déja quelque tems qu'il tâchoit d'avoir d'autres sentimens. Voilà ce qu'il m'a dit presque la larme à l'œil ; c'étoit même un peu avant votre maladie qu'il combattoit son amour qu'on lui reprochoit : il cherchoit à se dissiper, à aimer ailleurs : il ne vouloit qu'un objet, il m'a vûe, je ne lui ai point déplû, il a senti cette légere préférence qu'il me donnoit sur d'autres, & il en a profité pour s'en tenir à moi : voilà tout.

Eh ! mon Dieu, Mademoiselle, lui dis-je en l'interrompant, est-ce donc-là ce que vous voulez que j'écoute ?

j'écoute ? Eſt-ce-là la conſolation que vous m'apportez ?

Eh ! mais oui, reprit-elle, je me ſuis figuré que c'en étoit une. N'eſt-il pas plus doux pour vous de penſer que ce n'eſt point par inconſtance, ou faute d'amour qu'il vous a laiſſée ; que même il s'eſt fait violence en vous quittant, & qu'il ne vous quitte que par des motifs qu'il croit raiſonnables, & qui, ſi je ne me trompe, vous le paroîtront aſſez, ſi vous voulez que je vous les diſe, pour vous ôter la déſagréable opinion que vous avez de lui, & je ne tâche pas à autre choſe.

Ah ça, voïons, vous m'avez conté votre hiſtoire, ma chere Marianne ; mais il y a bien de petits articles que vous ne m'avez dit qu'en paſſant, & qui ſont extrêmement importans, qui ont pû vous nuire. Valville, qui vous aimoit, ne s'y eſt point arrêté, il ne

s'en eſt point ſoucié, & il a bien fait. Mais votre hiſtoire a éclaté; ces petits articles ont été ſçûs de tout le monde, & tout le monde n'eſt pas Valville, n'eſt pas Madame de Miran: les gens qui penſent bien ſont rares. Cette Marchande de linge chez qui vous avez été en boutique, ce bon Religieux qui a été vous chercher du ſecours chez un parent de Valville; ce couvent où vous avez été vous préſenter pour être reçûe par charité; cette avanture de la Marchande qui vous reconnut chez une Dame appellée Madame de Fare; votre enlevement d'ici, votre apparition chez le Miniſtre en ſi grande compagnie; ce petit Commis qu'on vous deſtinoit à la place de Valville, & cent autres choſes qui font, à la vérité, qu'on loue votre caractére; qui prouvent qu'il n'y a point de fille plus eſtimable que vous, mais qui

ſont humiliantes, qui vous rabaiſſent, quoiqu'injuſtement, & qu'il eſt cruel qu'on ſçache à cauſe de la vanité qu'on a dans le monde; tout cela, dis-je, dont Valville m'a tenu compte, lui a été repréſenté. Vous ne ſçauriez croire tout ce qu'on lui a dit là-deſſus, ni combien on condamne ſa mere, combien on perſécute ce jeune homme ſur le deſſein qu'il a de vous épouſer: ce ſont des amis qui rompent avec lui, ce ſont des parens qui ne veulent plus le voir, s'il ne renonce pas à ſon projet; il n'y a pas juſqu'aux indifférens qui le raillent: en un mot, c'eſt tout ce qu'il y a de plus mortifiant qu'il faut qu'il eſſuïe; ce ſont des avanies ſans fin: je ne vous en répéte pas la moitié. Quoi! une fille qui n'a rien, dit-on; quoi! une fille qui ne ſçait qui elle eſt? Eh! comment oſerez-vous la montrer, Monſieur? elle a de la ver-

tu. Eh ! n'y a-t'il que les filles de ce genre-là qui en ont ? N'y a-t'il que votre orpheline d'aimable ? Elle vous aime ; eh ! que peut-elle faire de mieux ? Eſt-ce-là un amour ſi flateur ? Pouvez-vous être ſûr qu'elle vous auroit aimé, ſi elle avoit été votre égale ? A-telle eu la liberté du choix ? Que ſçavez-vous ſi la néceſſité où elle étoit ne lui a pas tenu lieu de penchant pour vous ? Et toutes ces idées-là vous viendront quelque jour dans l'eſprit, ajoute-t'on malignement & ſottement, vous ſentirez l'affront que vous vous faites à préſent, vous le ſentirez ; & du moins allez vivre ailleurs, ſortez de votre païs, allez-vous cacher avec votre femme pour éviter le mépris où vous tomberez ici : mais n'eſperez pas, en quelque endroit que vous alliez, d'éviter le malheur de la haïr, & de maudire le jour où vous l'avez connue.

Oh ! je n'en pus écouter davantage : je m'étois tue pendant toutes les humiliations qu'elle m'avoit données ; j'avois enduré le récit de mes miseres. A quoi m'eût servi de me défendre ou de me plaindre ? Il n'étoit plus douteux que j'avois affaire à une fille toute déterminée à suivre son penchant : je voïois bien que Valville s'étoit justifié auprès d'elle, qu'il l'avoit gagnée, & qu'elle ne cherchoit à le disculper auprès de moi, que pour se dispenser elle-même de le mépriser autant qu'elle s'y étoit engagée. Je le voïois bien, & mes reproches n'eussent abouti à rien.

Mais cette haine dont elle avoit la cruauté de me parler, & qu'on prédisoit à Valville qu'il auroit pour moi, ces malédictions qu'il donneroit au jour de notre connoissance me percerent le cœur, & pousserent ma patience à bout.

Ah ! c'en eſt trop, Mademoiſelle, m'écriai je, c'en eſt trop. Lui, me déteſter ! lui maudire le tems où il m'a vûe ! & vous avez le courage de me l'annoncer, de venir m'entretenir d'une idée auſſi affreuſe, & de m'en entretenir ſous prétexte d'amitié, pour me conſoler, dites-vous, pour diminuer mon affliction ; & vous croïez que je ne vous entens pas ; que je ne vois pas le fond de votre cœur ? ah ! Seigneur, à quoi bon me déchirer comme vous faites ? Eh ! ne ſçauriez vous l'aimer, ſans achever de m'ôter la vie ? Vous voulez qu'il ſoit innocent, vous voulez que j'en convienne. Eh bien, Mademoiſelle, il l'eſt, rendez-lui votre eſtime : il a bien fait, il devoit rougir de m'aimer : je vous l'accorde, je vous paſſe l'énumération de tous les opprobres dont notre mariage le couvriroit. Oui, je ne ſuis plus

rien ; la moindre des créatures eſt plus que moi ; je n'ai ſubſiſté juſqu'ici que par charité ; on le ſçait, on me le reproche : vous me le répétez, vous m'écraſez, & en voilà aſſez ; je ſuis aſſez avilie, aſſez convaincue que Valville a dû m'abandonner, & qu'il a pû le faire ſans en être moins honnête homme ; mais vous me menacez de ſa haine & de ſes malédictions, moi qui ne vous répons rien, moi qui me meurs. Ah ! c'en eſt trop, vous dis-je, & Dieu me vengera, Mademoiſelle, vous le verrez : vous pouviez juſtifier Valville, & m'inſinuer que ſa paſſion pour vous n'eſt point blamable, ſans venir m'accabler de ce préſage barbare qu'on lui fait ſur mon compte : & c'eſt peut-être vous qu'il haïra, Mademoiſelle, c'eſt peut-être vous, & non pas moi, prenez-y garde.

Cette violente ſortie l'étourdit ; elle ne s'attendoit pas à être ſi bien

devinée, & je la vis pâlir & rougir successivement.

Vous interprétez bien mal mes intentions, me répondit-elle d'un air troublé. Ah ! Seigneur, quel emportement ! Je vous écrase, je vous déchire, & Dieu me punira : voilà qui est étrange ! Eh ! de quoi me puniroit-il, Mademoiselle, ai-je quelque part à vos chagrins ? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme ? Est-ce ma faute à moi, s'il en est frappé ? Et dans le fond, est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression ? Oui, je vous le dis encore, ceci change tout ; il y a ici bien moins d'infidélité que de foiblesse, il est impossible d'en juger autrement. Ceux qui lui parlent ont plus de tort que lui, & il est certain que ce n'est pas-là un perfide, mais seulement un homme mal conseillé. J'ai crû vous faire plaisir en vous l'apprenant, & voi-

là

là toute la fineſſe que j'y entens. Voilà tout, Mademoiſelle; je ſouhaiterois qu'il eût réſiſté à tout ce qu'on lui a dit, il en ſeroit plus louable: mais de dire que ni vous, ni moi, ni perſonne aïons droit de le mépriſer: non, toute la terre excuſera la faute qu'il a faite; elle ne le perdra dans l'eſprit de qui que ce ſoit: c'eſt mon ſentiment; & ſi vous êtes équitable, ce doit être auſſi le vôtre pour la tranquillité de votre eſprit.

Je ſerois encore plus tranquille, ſi cet entretien-ci finiſſoit, lui dis-je en pleurant.

Ah! comme il vous plaira, il n'ira pas plus loin, me répondit-elle, & je vous aſſure qu'il eſt fini pour la vie. Adieu, Mademoiſelle, ajouta-t'elle en ſe retirant. Je ne fis que baiſſer beaucoup la tête, & la laiſſai partir.

Vous allez croire que je vais m'abandonner à plus de douleur

que jamais, du moins, comme vous voïez, m'arrive-t'il un nouveau ſujet de chagrin aſſez conſidérable.

Avant cet entretien, tout infidéle qu'étoit Valville, je ne pouvois pas abſolument dire que j'euſſe une rivale. Il eſt vrai qu'il aimoit Mademoiſelle Varthon; mais elle n'en étoit pas moins mon amie; elle ne vouloit point de lui, elle le mépriſoit, elle m'exhortoit à le mépriſer auſſi; & encore une fois ce n'étoit pas là une vraie rivale, au lieu qu'à préſent c'en eſt une bien complette. Mademoiſelle Varthon aime Valville, & l'aimera; elle y eſt réſolue, ſes diſcours me l'annoncent, & ſuivant toute apparence, ce doit être là un renouvellement de déſeſpoir pour moi. Je vais recommencer à pleurer ſans fin: n'eſt-ce pas? point du tout.

Un moment après qu'elle fut

sortie de ma chambre, insensiblement mes larmes cesserent : cette augmentation de douleur les arrêta, & m'ôta la force d'en verser.

Quand un malheur, qu'on a crû extrême & qui nous désespére, devient encore plus grand, il semble que notre ame renonce à s'en affliger; l'excès qu'elle y voit la met à la raison, ce n'est plus la peine qu'elle s'en désole, elle lui céde, & se taît. Il n'y a plus que ce parti-là pour elle : & ce fut celui que je pris sans m'en appercevoir.

Ce fut dans cette espéce d'état de sens froid que je contemplai clairement ce qui m'arrivoit; que je me convainquis qu'il n'y avoit plus de remede, & que je consentis à endurer patiemment mon avanture.

De façon que je sortis de là avec une tristesse profonde, mais paisible & docile; ce qui est un état

moins cruel que le déſeſpoir.

Voilà donc à quoi j'en étois avec moi-même, quand cette Sœur converſe, qui m'avoit apporté à manger la veille, arriva. Madame de Miran eſt ici, me dit-elle; à quoi elle ajouta: Et on vous attend au parloir; ce qui ne vouloit pas dire que ce fût Madame de Miran qui m'y attendît.

Mais je crus que c'étoit elle, d'autant plus que Mademoiſelle Varthon m'avoit appris qu'elle devoit venir pour nous emmener toutes deux chez elle.

Je deſcendis donc, & malgré ce triſte calme où je vous ai dit que j'étois, je deſcendis un peu émûe, mes yeux ſe mouillerent en chemin.

Cette mere ſi tendre croit venir voir ſa fille, me dis-je, & elle ne ſçait pas qu'elle ne vient voir que Marianne, & que ce ſera toujours Marianne pour elle.

Je réſolus cependant de ne l'informer encore de rien ; j'avois mes deſſeins, & ce n'étoit pas là le moment que je voulois prendre.

Me voici donc à l'entrée du parloir. Là, j'eſſuïai mes pleurs, je tâchai de prendre un viſage ſerain ; & après deux ou trois ſoupirs que je fis de ſuite, pour me mettre le cœur plus à l'aiſe, j'entrai.

Un rideau tiré de mon côté ſur la grille du parloir, me cachoit encore la perſonne à qui j'allois parler : mais prévenuë que c'étoit Madame de Miran :

Ah ! ma chere mere, eſt-ce donc vous, m'écriai-je en avançant vers cette grille, dont je penſai arracher le rideau, & qui, au lieu de Madame de Miran, me préſenta Valville ?

Ah ! mon Dieu, m'écriai-je encore, tout-à-coup ſaiſie en le voïant, & ſi ſaiſie, que je reſtai long-tems la tête baiſſée, interdi-

te, & ſans pouvoir prononcer un mot.

Qu'avez-vous donc, belle Marianne, me répondit-il ? Oui, c'eſt moi. Eſt-ce qu'on ne vous l'a pas dit ? Que je ſuis charmé de vous voir ! Hélas ! vous me paroiſſez encore bien foible : ma mere eſt dans un parloir ici près qui parle avec Madame Dorſin à une Religieuſe, à qui elle avoit quelque choſe à dire de la part d'une de ſes parentes, & elle m'a chargé de venir toujours vous avertir qu'elle alloit être ici dans un moment, & qu'elle avoit deſſein de vous emmener avec votre amie Mademoiſelle Varthon ; mais j'ai bien peur que vous ne ſoïez pas encore en état de ſortir : voïez, cependant, voulez-vous aller vous habiller ?

Non, Monſieur, lui dis-je, en reprenant mes eſprits, & avec une reſpiration un peu embarraſ-

sée, non, je ne m'habillerai point; je suis une convalescente, & Madame de Miran me permettra bien de rester comme me voilà.

Ah! sans difficulté, reprit-il. Eh bien! vous nous avez jetté dans de terribles allarmes, ajouta-t'il ensuite d'un ton d'un homme qui s'excite à paroître empressé, qui veut parler & qui ne sçait que dire. Comment vous trouvez-vous? Je ne sçais si je me trompe; mais on diroit que vous êtes triste: c'est peut-être un reste de foiblesse qui vous donne cet air-là; car apparemment rien ne vous chagrine.

Ce que je sentois bien qu'il me disoit, à cause que mon accueil & que ma mélancolie l'inquiétoient sans doute.

Ce n'est pas qu'il crût que Mademoiselle Varthon m'avoit révélé son secret, elle lui avoit caché ce qui s'étoit passé entre elle & moi

là dessus, & lui avoit fait entendre qu'elle ne sçavoit nos engagemens que par une confidence d'amitié que je lui avois faite : mais n'importe, tout est suspect à un coupable. Et Mademoiselle Varthon, par quelque mot dit imprudemment, pouvoit m'avoir donné quelques lumieres, & c'est ce qu'il craignoit.

Jusques là, je n'avois osé l'envisager ; je ne voulois pas qu'il vît dans mes yeux que j'étois instruite, & j'appréhendois de n'avoir pas la force de le lui dissimuler.

A la fin, il me sembla que je pouvois compter sur moi, & je levai les yeux pour répondre à ce qu'il venoit de me dire.

Au sortir d'une aussi grande maladie que la mienne, on est si languissante, qu'on en paroît triste, repartis-je, en examinant l'air qu'il avoit lui-même.

Ah! Madame, qu'on a de pei-

me à commettre effrontément une perfidie! Il faut que l'ame se sente bien deshonorée par ce crime-là, il faut qu'elle ait une furieuse vocation pour être vraye, puisqu'elle surmonte si difficilement la confusion qu'elle a d'être fausse.

Figurez-vous que Valville ne put jamais soutenir mes regards, que jamais il n'osa fixer les siens sur moi, malgré toute l'assurance qu'il tâchoit d'avoir.

En un mot, je ne le reconnus plus, ce n'étoit plus le même homme; il n'y avoit plus de franchise, plus de naïveté, plus de joïe de me voir dans cette phisionomie autrefois si pénétrée & si attendrie quand j'étois présente. Tout l'amour en étoit effacé; je n'y vis plus qu'embarras & qu'imposture; je ne trouvai plus qu'un visage froid & contraint, qu'il tâchoit d'animer, pour m'en cacher l'ennui, l'indifférence & la sécheresse. Hélas! je n'y

pus tenir, Madame, & j'eus bien-tôt baissé les yeux pour ne le plus voir.

En les baissant, je soupirai, il n'y eut pas moïen de m'en empêcher. Il le remarqua, & s'en inquiéta encore.

Est-ce que vous avez de la peine à respirer, Marianne, me dit-il? Non, lui répondis-je, tout cela vient de langueur: & puis nous fûmes l'un & l'autre un petit intervale de tems sans rien dire; ce qui arriva plus d'une fois.

Ces petites pauses avoient quelque chose de singulier, nous ne les avions jamais connues dans nos entretiens passés; & plus elles déconcertoient mon infidéle, plus elles devenoient fréquentes.

A mon égard, tout ce que j'étois en état de prendre sur moi, c'étoit de me taire sur le sujet de ma douleur, & le reste alloit comme il pouvoit.

Cette langueur que vous avez, m'atriſte moi-même, me dit-il: on nous avoit aſſuré que vous étiez plus rétablie (voïez, je vous prie, quels diſcours glacés!) vous diſſipez-vous un peu dans votre couvent? vous y avez des amies.

Oui, repris-je, j'y ai une Religieuſe qui m'aime beaucoup, & puis j'y vois Mademoiſelle Varthon qui eſt très-aimable. Elle le paroît, me dit-il, & vous devez en juger mieux que moi.

L'avez-vous fait avertir, lui dis-je? Sçait-elle que Madame de Miran va la venir prendre? Oui. Je penſe que ma mere a dit qu'on lui parle, répondit-il.

Vous ſerez bien aiſe de la mieux connoître, lui dis je.

Eh! mais, je l'ai vûe ici une ou deux fois de la part de ma mere, & pour lui demander de vos nouvelles pendant que vous étiez malade, reprit-il; ne le ſçavez-

vous pas? Elle doit vous l'avoir dit.

Oui, répondis-je, elle m'en a parlé. Et puis nous nous tûmes ; lui, toujours par embarras, & moi, moitié par triſteſſe & par diſcrétion.

Ah ça ! tâchez donc de vous remettre tout-à-fait, Mademoiſelle, me dit-il : & enſuite : il me ſemble que j'entens ma mere dans la cour ; voïons ſi je me trompe, ajouta-t'il, pour aller regarder aux fenêtres.

Et ce petit mouvement lui épargnoit quelques diſcours qu'il auroit fallu qu'il me tînt pour entretenir la converſation, ou du moins ne l'obligeoit plus qu'à me parler de loin ſur ce ſujet qu'il verroit dans cette cour, & ſur ce qu'il n'y verroit pas.

Oui, me dit-il, c'eſt elle-même avec Madame Dorſin. Les voilà qui montent, & je vais leur ouvrir la porte.

Ce qu'en effet il alla faire, sans que je lui disse un mot. J'étouffois mes soupirs pendant qu'il se sauvoit ainsi de moi; il descendit même quelques degrés de l'escalier pour donner la main à Madame Dorsin qui montoit la premiere.

La voilà donc cette chere enfant, me dit-elle en entrant, & en me tendant la main : graces au Ciel, nous la conserverons. Nous ne devions venir que cette après-midi, Mademoiselle; mais j'ai dit à votre mere que je voulois absolument dîner avec vous pour vous voir plus long-tems. Madame, (c'étoit à Madame de Miran à qui elle s'adressoit) elle est mieux que je ne croïois, elle se remet à merveille, & n'est presque pas changée.

Je ne sçais plus ce que je répondis. Valville étoit à côté de Madame Dorsin, & souriоit en me regardant, comme s'il avoit eu

beaucoup de plaiſir à me voir auſſi. Ma fille, me dit Madame de Miran, tu ne t'es donc point habillée ? j'avois envoïé Valville pour te dire que je venois te chercher.

A ce diſcours qu'elle me tenoit de l'air du monde le plus affectueux, à ce nom de ma fille qu'elle me donnoit de ſi bonne foi, je laiſſai tomber quelques larmes, & en même-tems, je m'apperçus que Valville rougiſſoit ; je ne ſçais pourquoi ; peut-être eut-il honte de me voir ſi inutilement attendrie, & de penſer que ce doux nom de ma fille n'aboutiroit à rien.

En vérité, votre fille vous aime trop pour l'état de convaléſcente où elle eſt, dit alors Madame Dorſin ; elle n'a beſoin ni de ces petits mouvemens, ni de ces émotions de cœur qui lui prennent, & j'ai peur que cela ne lui

nuiſe : laiſſez-la ſe rétablir parfaitement, & puis qu'elle pleure tant qu'elle voudra de joïe de vous voir : mais juſques-là point d'attendriſſement, s'il vous plaît. Allons, Mademoiſelle, tâchez de vous réjouir, & partons ; car il ſe fait tard.

J'attens Mademoiſelle Varthon, reprit Madame de Miran. Pour toi, ajouta-t'elle, nous t'emmenerons comme tu es : il n'eſt pas néceſſaire que tu remonte chez toi, n'eſt-ce pas ?

Hélas ! malgré toute l'envie que nous avons de l'avoir, je tremble qu'elle ne puiſſe venir, dit promptement Valville, qui, ſous prétexte de s'intéreſſer à ma ſanté, ne vouloit apparemment que me fournir une excuſe dont il eſpéroit que je profiterois ; mais il ſe trompa.

Vous m'excuſerez, Monſieur, répondis-je, je ne me porte point

mal ; & puiſque Madame veut bien me diſpenſer de m'habiller, (notez que ce Madame étoit pour ma mere) je ſerai charmée d'aller avec elle.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Madame, reprit en riant Madame de Miran, à qui parles-tu ? Ta maladie t'a rendue bien grave ! Dites reſpectueuſe, ma mere ; & je ne ſçaurois trop l'être, repartis-je avec un ſoupir que je ne pus retenir, qui n'échappa point à Madame Dorſin, & qui confondit l'inquiet & coupable Valville ; il en perdit toute contenance ; & en effet, il y avoit de quoi. Ce ſoupir avec ce reſpect dans lequel je me retranchois, n'avoit point l'air d'être là pour rien. Madame Dorſin remarqua auſſi qu'il en avoit été troublé ; je le vis à la façon dont elle nous obſervoit tous deux.

Madame de Miran alloit peut-être me répondre encore quelque choſe,

choſe, quand Mademoiſelle Varthon entra dans un négligé fort décent & fort bien entendu.

Comme elle avoit prévû que malgré mes chagrins, je pourrois être de la partie du dîner, elle s'étoit ſans doute abſtenue, à cauſe de moi, de ſe parer davantage, & s'étoit contentée d'un ajuſtement fort ſimple qui ſembloit exclurre tout deſſein de plaire, ou qui, raiſonnablement parlant, ne me laiſſoit aucun ſujet de l'accuſer de ce deſſein.

Je devinai tout d'un coup ce ménagement apparent qu'elle avoit eu pour moi; mais je n'en fus pas la dupe.

En pareil cas, une Amante jalouſe & trahie en ſçait encore plus qu'une Amante aimée. Ainſi ſon négligé ne m'en impoſa pas. Je vis au premier coup d'œil qu'il n'étoit pas de bonne foi, & qu'elle avoit tâché de n'y rien perdre.

La petite perſonne avoit bien voulu ſe priver de magnificence, mais non pas s'épargner les graces.

Et moi qui m'étois laiſſée comme je m'étois miſe en me levant, qui n'avois préciſément ſongé qu'à jetter ſur moi une mauvaiſe robbe, moi, ſi changée, ſi maigrie, avec des yeux éteints, avec un viſage tel qu'on l'a quand on ſort de maladie, tel qu'on l'a auſſi quand on eſt affligé (voïez que d'accidens à la fois contre le mien!) je me ſentis mortifiée, je vous l'avoue, de paroître avec tant de déſavantage auprès d'elle, & par-là, d'aider moi même à juſtifier Valville.

Qu'un Amant nous quitte & nous en préfére une autre; eh bien! ſoit; mais du moins qu'il ait tort de nous la préférer, que ce ſoit la faute de ſon inconſtance, & non pas de nos charmes, enfin, que ce ſoit une injuſtice qu'il nous faſſe: c'eſt bien la moindre choſe; & il

me ſembloit que je ne pourrois pas dire que Valville fût injuſte.

De ſorte que je me repentis de m'être engagée à dîner chez Madame de Miran : mais il n'y avoit plus moïen de s'en dédire.

Et puis dans le fond, il y avoit bien des choſes à alléguer en ma faveur : ma rivale, après tout, n'avoit pas tant de quoi triompher. Si elle étoit plus brillante que moi, ce n'étoit pas qu'elle fût plus aimable, c'eſt ſeulement qu'elle ſe portoit bien, & que j'avois été malade. J'étois diſpenſée d'avoir mes graces, & elle étoit obligée d'avoir les ſiennes ; auſſi les avoit-elle, & voilà juſqu'où elles alloient, pas davantage, au lieu qu'on ne ſçavoit pas juſqu'où iroient les miennes quand elles ſeroient revenues.

Je ne vous répéterai point tous les complimens que ces Dames lui firent. Il étoit heure de partir, & nous ſortîmes toutes deux du

couvent pour monter en carosse.

Nous voici arrivées, on servit quelques momens après.

J'appréhende que cette petite fille-là ne soit pas bien rétablie, dit Madame de Miran, en me regardant après le repas; elle a je ne sçais quelle mélancolie que je n'aime point: étoit-elle de même dans votre couvent, Mademoiselle? (elle parloit à Mademoiselle Varthon, qui rougit de la question).

Mais oui, Madame, à peu près, répondit-elle, elle a de la peine à revenir: il y a pourtant des momens où cela se passe; sa maladie a été longue & violente.

Madame Dorsin ne disoit mot, & nous avoit toûjours examinés Valville & moi. Le repas finit, il faisoit beau, & on fut se promener sur la terrasse du jardin. La conversation fut d'abord générale; ensuite on demanda à Mademoi-

ſelle Varthon des nouvelles de ſa mere ; on parla de ſon voïage, de ſon retour & de ſes affaires.

Pendant qu'on étoit là-deſſus, je feignis quelque curioſité de voir un cabinet de verdure qui étoit au bout de la terraſſe : il me paroît fort joli, dis-je à Valville, pour l'engager à m'y mener.

Oh ! non, me répondit-il, c'eſt fort peu de choſe. Mais comme je me levai, il ne put ſe diſpenſer de me ſuivre, & je le ſéparai ainſi du reſte la compagnie.

Je vous demande pardon, lui dis-je en marchant ; on s'entretient de choſes qui vous intéreſſent peut-être ; mais nous ne ſerons qu'un inſtant.

Vous vous mocquez, me dit-il d'un air forcé, ne ſçavez-vous pas le plaiſir que j'ai d'être avec vous ?

Je ne lui répondis rien ; nous entrions alors dans le cabinet, &

le cœur me battoit ; je ne ſçavois par où commencer ce que j'avois à lui dire.

A propos, commença-t'il lui-même, (& vous allez voir ſi c'étoit par un à propos qu'il devoit m'entretenir de ce dont il s'agiſſoit) vous ſouvenez-vous de cette charge que je veux avoir ?

Si je m'en reſſouviens, Monſieur ? ſans doute, repartis-je, c'eſt cette affaire-là qui a differé notre mariage ; eſt-elle terminée, Monſieur, ou va-t'elle bien-tôt l'être ?

Hélas ! non, il n'y a encore rien de fini, reprit-il : nous ſommes un peu moins avancés que le premier jour, ma mere vous en parlera ſans doute ; il eſt ſurvenu des oppoſitions, des difficultez qui retardent la concluſion, & qui, malheureuſement, pourront la retarder encore long-temps.

Notez que c'étoit des difficul-

tez faites à plaiſir qui venoient de ſon intrigue, & de celle de ſes amis, ſans que Madame de Miran en ſçût rien, comme la ſuite va le prouver.

Ce ſont des créanciers, continua-t'il, des héritiers qui nous arrêtent, qu'il faut mettre d'accord, & qui, ſuivant toute apparence, ne le ſeront pas ſi-tôt. J'en ſuis au déſeſpoir, cela me chagrine extrêmement, ajouta-t'il, en faiſant deux ou trois pas pour ſortir du cabinet.

Un moment, Monſieur, lui dis-je, je ſuis un peu laſſe, aſſoïons-nous. Dites-moi, je vous prie, pourquoi ces difficultez vous chagrinent-elles?

Eh! mais, reprit-il, ne le devinez-vous pas? Eh! ce mariage qu'elles retardent: vous jugez bien que je ſerois charmé qu'on pût le conclurre; j'ai eu même quelque envie de propoſer à ma mere de

le terminer toûjours en attendant la charge; mais j'ai crû qu'il valoit mieux s'en tenir à ce qu'elle a décidé là-dessus, & ne la pas trop presser, n'est-il pas vrai?

Ah! il n'y a rien à craindre de sa part, lui répondis-je, ce ne sera jamais par elle que ce mariage manquera.

Non, certes, dit-il, ni par moi non plus; je crois que vous en êtes bien persuadée: mais cela n'empêche pas que ce retardement ne m'impatiente, & je souhaiterois bien que ma mere eût été d'avis de ne pas remettre; elle n'a pas consulté mon amour.

Je crus devoir alors saisir cet instant pour m'expliquer. Eh! de quel amour parlez-vous donc, Monsieur, repris-je, seulement pour entamer la matiere?

Duquel, me dit-il? Eh! mais du mien, Mademoiselle, de mes sentimens pour vous. Vous est-il nouveau

nouveau que je vous aime ? & vous en prenez-vous à moi des obstacles qui arrêtent une union que je desire encore plus que vous ?

Pour toute réponse, je tirai sur le champ un papier de ma poche, & le lui donnai : c'étoit la lettre qu'il avoit écrite à Mademoiselle Varthon, & qui m'étoit restée, (vous le sçavez.)

Comme je la lui présentai ouverte, il la reconnut d'abord. Jugez dans quelle confusion il tomba : cela n'est point exprimable ; il eût fait pitié à toute autre qu'à moi ? il essaïa cependant de se remettre.

Eh bien ! Mademoiselle, qu'est-ce que c'est que ce papier ? Que voulez-vous que j'en fasse, me dit-il en le tenant d'une main tremblante ? Ah ! oui, ajouta-t'il ensuite en feignant de rire, & sans trop sçavoir ce qu'il disoit ; je

vois bien, oui, c'eſt de moi, c'eſt ma lettre, j'oublois de vous en parler; c'eſt une bagatelle. Vous étiez malade, la converſation rouloit ſur l'amour, & à l'occaſion de cela, j'ai plaiſanté; voilà tout. Je n'y ſongeois plus; c'eſt que nous nous ſommes rencontrés ailleurs Mademoiſelle Varthon & moi, je l'ai vûe chez Madame de Kilnare: hélas! mon Dieu, tout le monde le ſçait, il n'y a pas de myſtere; je ne vous voïois pas, & on s'amuſe. A propos de Madame de Kilnare, j'ai grande envie que vous la connoiſſiez; je crois même lui avoir parlé de vous, c'eſt une femme de mérite.

Je le laiſſai achever tout ce diſcours qui n'avoit ni ſuite ni raiſon, & qui marquoit ſi bien le déſordre de ſon eſprit; je me taiſois les yeux baiſſés.

Quand il eut fini: Monſieur, lui dis-je, ſans lui faire aucun re-

proche, & ſans relever un ſeul mot de ce qu'il avoit dit, je dois rendre juſtice à Mademoiſelle Varthon; ne l'accuſez pas d'avoir ſacrifié votre lettre, elle ne me l'a donnée ni par mépris, ni par dédain pour vous; je ne l'ai eue qu'à la ſuite d'un entretien que nous eûmes hier enſemble, & elle ne ſçavoit ni l'intérêt que je prenois à vous, ni celui que j'avois la vanité de croire que vous preniez à moi, je vous aſſure.

Mais, la vanité, reprit-il, avec une phiſionomie toute renverſée, la vanité? mais il n'y en a point là-dedans, c'eſt un fait, Mademoiſelle.

Monſieur, lui répondis-je d'un ton modeſte, allez, je vous prie, la bonté de m'écouter juſqu'à la fin.

Mademoiſelle Varthon, à qui vous rendites une viſite il y a quelques jours, me dit, quand elle

vous eut quitté, qu'elle ſortoit d'avec le fils de Madame de Miran qui étoit venu de ſa part lui demander de ſes nouvelles & des miennes ; & de la lettre que vous veniez de lui donner en même-tems, elle ne m'en dit pas un mot. Mais hier, en apprenant que notre mariage étoit conclu, elle demeura interdite.

Ha, ha ! interdite, s'écria-t'il ? Eh ! d'où vient ? vous me ſurprenez ; que lui importe ?

Je n'en ſçais rien, répondis-je. Mais quoi qu'il en ſoit, je m'en apperçus ; je lui en demandai la raiſon, je la preſſai, l'aveu de la lettre lui échappa, & elle me la montra alors.

A la bonne heure, reprit-il encore, elle étoit fort la maîtreſſe, & ce n'étoit pas-là vous montrer quelque choſe de bien important : qu'eſt-ce que c'eſt que cette lettre ? elle en ſçait bien la valeur ; & je

ne lui avois pas dit de ne la pas montrer.

Vous m'excuserez, Monsieur, vous ne vous en ressouvenez pas, & vous l'en priïez dans la lettre même, repartis-je doucement: mais achevons; je ne vous ai fait cette petite explication, qu'afin que Mademoiselle Varthon, supposé qu'elle vous aime, comme assurément vous avez lieu de l'espérer, ne dise point que j'ai parlé en jalouse, ce qui ne me conviendroit pas avec une fille comme elle.

Mais qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-ce que c'est que des explications, des jalousies, s'écria-t'il? Que voulez-vous dire? En vérité, Mademoiselle Marianne, y songez-vous? Que je meurs si je vous comprends; non, je n'y entens rien.

Eh! Monsieur, lui dis-je, laissez-moi finir: avec qui vous ab-

baiſſez-vous à feindre ? Avez-vous oublié à qui vous parlez ? Ne ſuis-je pas cette Marianne, cette petite fille qui doit tout à votre famille, qui n'auroit ſçû que devenir ſans ſes bontez ? Et méritai-je que vous vous embarraſſiez dans des explications ? Non, Monſieur, ne m'interrompez plus, le tems nous preſſe ; il faut convenir de quelque choſe, vous ſçavez les diſpoſitions de votre cœur ; mais ſongez donc que Madame de Miran les ignore ; qu'elle vous croit toujours dans vos premiers ſentimens ; que d'ailleurs elle m'honore d'une tendreſſe infinie ; qu'elle ſe figure que je ſerai ſa fille ; qu'il lui tarde que je la ſois, & qu'elle pourra fort bien ſe réſoudre à ne pas attendre que vous aïez votre charge pour nous marier, d'autant plus que vous l'avez vous-même, il n'y a pas long-tems, fort preſſée pour ce mariage ; qu'elle croira

vous combler de joïe en l'avançant. Oh ! je vous demande, irez-vous tout d'un coup lui dire que vous ne voulez plus qu'il en soit question ? Je la connois, Monsieur, Madame votre mere a un cœur plein de droiture & de vertu ; & sans compter le chagrin que vous lui feriez, cela lui causeroit encore une surprise qui vous nuiroit peut-être dans son esprit, & il faut tâcher de lui adoucir un peu cette avanture-ci : une mere comme elle est bien digne d'être bien ménagée : & moi-même, pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas être cause que vous fussiez mal auprès d'elle, j'en serois inconsolable. Eh ! qui suis-je, pour être le sujet d'une querelle entre vous & Madame de Miran, moi qui vous ai l'obligation de la bienveillance qu'elle a pour moi, & de tous les bienfaits que j'en ai reçûs ? Ah ! mon Dieu, ce seroit bien alors

que vous auriez raiſon de déteſter le jour où vous avez connu cette malheureuſe orpheline: mais c'eſt à quoi je ne donnerai pas lieu, ſi je puis. Ainſi, Monſieur, voïez comment vous ſouhaitez que je me conduiſe, & quel arrangement nous prendrons, afin de vous épargner les inconvéniens dont je parle; je ferai tout pour vous, hors de dire que je ne vous aime plus, ce qui n'eſt pas encore vrai; & ce qu'après tout ce qui s'eſt paſſé, je n'aurois pas même la hardiſſe de dire, quand ce ſeroit une vérité. Mais, à l'exception de ce diſcours, vous n'avez qu'à me dicter ceux que vous trouverez à propos que je tienne, vous êtes le maître; & ce n'eſt que dans le deſſein de vous ſervir, que j'ai pris la liberté de vous tirer à quartier: ainſi expliquez-vous, Monſieur.

Juſques-là, Valville s'étoit dé-

fendu du mieux qu'il avoit pû, & avoit eu, je ne ſçais comment, le courage de ne convenir de rien : mais ce que je venois dire, le mit hors d'état de réſiſter davantage : ma généroſité le terraſſa, l'anéantit devant moi ; je ne vis plus qu'un homme rendu, qui ne faiſoit plus myſtére de ſa honte, qui s'y laiſſoit aller ſans réſerve, & qui ſe mettoit à la merci du mépris que j'étois bien en droit d'avoir pour lui. Je ne fis pas ſemblant de voir ſa confuſion : mais comme il reſtoit muet, aïez donc la bonté de me répondre, Monſieur, lui dis-je ; que me preſcrivez-vous ?

Mademoiſelle, comme il vous plaira, j'ai tort, je ne ſçaurois parler : ce fut là toute ſa réponſe.

Il auroit cependant été néceſſaire de voir ce que je dirai, ajoutai-je encore d'un air franc & preſſant ; mais il ſe tut, il n'y eut

plus moïen d'en tirer un mot.

Mademoiſelle Varthon, qui s'étoit détachée de nos deux Dames, approchoit pendant qu'elles ſe promenoient.

Monſieur, lui dis-je, dans l'incertitude où vous me laiſſez du parti que je dois prendre, j'en agirai avec le plus de diſcrétion qu'il me ſera poſſible, & il ne tiendra pas à moi que tout ceci ne réuſſiſſe au gré de vos deſirs.

Comme il reſtoit toujours muet, & que j'allois le quitter après ce peu de mots, Mademoiſelle Varthon, qui étoit déja à l'entrée du cabinet, feignit d'être ſurpriſe de nous trouver-là, & en même-tems de n'oſer nous interrompre.

Je vous demande pardon, nous dit-elle en ſe retirant, je ne ſçavois pas que vous étiez encore ici, & vous croïois deſcendus dans le jardin.

Vous êtes bien la maîtreſſe

d'entrer, Mademoiſelle, lui dis-je; voilà notre entretien fini, & vous auriez pû en être : Monſieur eſt témoin qu'il ne s'y eſt rien paſſé contre vous.

Qu'appellez-vous contre moi, répondit-elle ? Eh ! mais vraiment, Mademoiſelle, je n'en doute pas : quel rapport y a-t'il de vos ſecrets à ce qui me regarde ?

Je ne repliquai rien, & je ſortis du cabinet pour retourner auprès de ces Dames, qui, de leur côté, venoient à nous ; de façon que nos deux Amans que je laiſſois ne purent tout-au-plus demeurer qu'un moment enſemble.

Je ne ſçais ce qu'ils ſe dirent ; mais je les entendis qui me ſuivoient, & en prêtant l'oreille, il me ſembla que Mademoiſelle Varthon parloit aſſez bas à Valville.

Pour moi, je revenois toute émûe de ma petite expédition ; mais je dis, agréablement émûe :

cette dignité de ſentimens que je venois de montrer à mon infidéle, cette honte & cette humiliation que je laiſſois dans ſon cœur, cet étonnement où il devoit être de la nobleſſe de mon procédé, enfin cette ſupériorité que mon ame venoit de prendre ſur la ſienne ; ſupériorité plus attendriſſante que fâcheuſe, plus aimable que ſuperbe : tout cela me remuoit intérieurement d'un ſentiment doux & flateur ; je me trouvois trop reſpectable pour n'être pas regrettée.

Voilà qui étoit fini : il ne lui étoit plus poſſible à mon avis d'aimer Mademoiſelle Varthon d'auſſi bon cœur qu'il auroit fait ; je le défiois de m'oublier, d'avoir la paix avec lui-même, ſans compter que j'avois deſſein de ne le plus voir, ce qui ſeroit encore une punition pour lui ; de ſorte que tout bien examiné, je crois qu'en vérité je me le figurois encore plus

à plaindre que moi, mais qu'au surplus c'étoit sa faute : pourquoi étoit-il infidéle ?

Et c'étoient-là les petites pensées qui m'occupoient en allant au-devant de Madame de Miran, & je ne sçaurois vous dire le charme qu'elles avoient pour moi, ni combien elles tempéroient ma douleur.

C'est que la vengeance est douce à tous les cœurs offensés ; il leur en faut une, il n'y a que cela qui les soulage ; les uns l'aiment cruelle, les autres généreuse ; & comme vous voïez, mon cœur étoit de ces derniers : car ce n'étoit pas vouloir beaucoup de mal à Valville que de ne lui souhaiter que des regrets.

Je vous ai déja dit que Mademoiselle Varthon & lui me suivoient, & ils nous eurent bien-tôt joints.

Il s'étoit élevé un petit vent assez incommode ; rentrons, dit

Madame de Miran, & nous marchâmes du côté de la salle.

Je m'apperçus que Madame Dorsin, qui avoit la bonté de s'intéresser réellement à moi, & qui, dans de certains soupçons qui lui étoient venus, avoit pris garde à toutes nos démarches ; je m'apperçus, dis-je, qu'elle fixoit les yeux sur Valville, qui, de son côté, détournoit la tête ; sa physionomie n'étoit pas encore bien remise de tous les mouvemens qu'il avoit essuïés.

Madame de Miran même qui ne se doutoit de rien, lui trouva apparemment quelque chose de si dérangé dans l'air de son visage, que s'approchant de moi :

Ma fille, me dit-elle en baissant le ton, Valville me paroît triste & rêveur, que s'est-il passé entre vous deux ? Que lui as-tu dit ?

Rien dont il n'ait dû être fort content, ma mere, lui répondis-

je, & j'avois raiſon, il n'avoit en effet qu'à ſe louer de moi. Je vais lui rendre ſa gaïeté, j'y ſuis déterminée, me repartit-elle ſans s'expliquer davantage : & en ce moment nous rentrâmes tous.

Quand nous fûmes aſſis, Mademoiſelle, me dit Madame de Miran, Mademoiſelle Varthon eſt une amie devant qui on peut parler, je penſe, du mariage qui eſt arrêté entre vous & mon fils ; j'eſpere même qu'elle nous fera l'honneur d'y être préſente : ainſi je ne ferai nulle difficulté de m'expliquer devant elle.

A ce début, la jeune perſonne changea de couleur, elle en prévit une ſcéne où elle craignoit d'être impliquée elle-même : elle fit cependant une petite inclination de tête en remerciement de la confiance que lui marquoit Madame de Miran.

Mon fils, continua la derniere, vous rêvez à votre charge, & j'a-

vois résolu de ne vous marier qu'après que vous l'auriez ; mais je ne m'attendois pas à toutes les difficultez qui vous empêchent de l'avoir ; & puisqu'elles ne finissent point, qu'on ne sçait pas quand elles finiront, & qu'elles vous chagrinent, il n'y a qu'à passer par-dessus & terminer le mariage, avec la seule précaution de le tenir secret pendant quelque tems. J'ai déja pris des mesures sans vous les avoir dites, il ne nous faut que trois ou quatre jours. Nous partirons d'ici le soir pour aller coucher à la campagne : Madame, ajouta-t'elle, en montrant Madame Dorsin, a promis d'être des nôtres. Mademoiselle (elle parloit de ma rivale) voudra bien venir aussi, & le lendemain c'en sera fait.

Ici Valville retomba dans toutes les détresses où je l'avois jetté il n'y avoit qu'un instant ; Mademoiselle

ſelle Varthon rougiſſoit, & ne ſçavoit quelle figure faire; de mon côté, je me taiſois d'un air plus triſte que ſatisfait, & il n'y avoit point de malice à mon ſilence: mais c'eſt que ma tendreſſe & mon reſpect pour Madame de Miran, & peut-être auſſi mon amour pour Valville, m'ôtoient la force de parler, me lioient la langue.

Ainſi, il ſe paſſa un petit intervale de tems ſans que nous ouvriſſions la bouche Valville & moi.

A la fin, ce fut lui qui prit le premier ſon parti, bien moins pour répondre que pour prononcer quelques mots qui figuraſſent, qui tinſſent lieu d'une réponſe; car il n'en avoit point de déterminée, & ne ſçavoit ce qu'il alloit dire: mais il falloit bien un peu remplir ce vuide étonnant que faiſoit notre ſilence.

Oui da, ma mere, il eſt vrai,

vous avez raiſon, il n'y a rien de plus aiſé; oui, à la campagne, quand on voudra, il n'y aura qu'à voir.

Comment? que dites-vous? Il n'y aura qu'à voir, reprit Madame de Miran, d'un ton qui ſignifioit: où ſommes nous, Valville? Etes-vous diſtrait? Avez-vous entendu ce que j'ai dit? Que faut-il donc voir? Eſt-ce que tout n'eſt pas vû?

Non, Madame, répondis-je alors à mon tour en ſoupirant, non; la bonté que vous avez de m'aimer vous ferme les yeux ſur les raiſons qui doivent abſolument rompre ce mariage; & je vous conjure par tous les bienfaits dont vous m'avez comblée, par la reconnoiſſance éternelle que j'en aurai, par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de Monſieur votre fils, de ne le plus preſſer là-deſſus, & d'abandonner ce projet.

Eh ! d'où vient donc, petite fille, s'écria-t'elle avec colere ; car il s'en fallut peu alors qu'elle ne me dît des injures, & le tout par tendreſſe irritée ; d'où vient donc ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Non, ma mere, vous ne devez plus y penſer, ajoutai-je, en me jettant ſubitement à ſes genoux. J'y perds des biens & des honneurs ; mais je n'en ai que faire, ils ne me conviennent point, ils ſont au-deſſus de moi : Monſieur de Valville ne pourroit m'en faire part, ſans me rendre l'objet de la riſée de tout le monde, ſans paſſer lui-même pour un homme ſans cœur. Eh ! quel malheur ne ſeroit-ce pas qu'un jeune homme comme lui, qui peut aſpirer à tout, qui eſt l'eſpérance d'une famille illuſtre, fût peut-être obligé de deſerter de ſa patrie pour avoir épouſé une fille que perſonne ne connoît, une fille que vous avez

tirée du néant, & qui n'a pour tout bien que vos charitez ! s'accoutumeroit-on à un pareil mariage ?

Mais que veut-elle dire avec ces réflexions ? De quoi s'avise-t'elle ? Où va-t'elle chercher ce qu'elle dit-là, s'écria encore Madame de Miran en m'interrompant ?

De grace, écoutez-moi, Madame, insistai-je ; dans le fond ce qu'il y a de plus digne en moi de vos attentions & des siennes, assurément c'est ma misere. Eh bien ! ma mere, vous y avez eu tant d'égard, vous y en avez tant encore, vous voulez que Marianne vous appelle sa mere, vous lui faites l'honneur de l'appeller votre fille, vous la traitez comme si elle l'étoit ; cela n'est-il pas admirable ! Y a-t'il jamais eu rien d'égal à ce que vous faites ? Et n'est-ce pas là une misere assez honorée ? Faut-il encore porter la charité jusqu'à me marier à votre fils ? Et cette misere

eſt-elle une dot ? Non, ma chere mere, non. Votre cœur peut, tant qu'il voudra, me donner la qualité de votre fille, c'eſt un préſent que je puis recevoir de lui, ſans que perſonne y trouve à redire; mais je ne dois pas le recevoir par les loix, je ne ſuis point faite pour cela. Il eſt vrai que je m'étois rendue à vos bontez; je croïois tout ſurmonté, tout paiſible; l'excès de mon bonheur m'empêchoit de penſer, m'avoit ôté tous mes ſcrupules; mais il n'y a plus moïen, c'eſt tout le monde qui crie, qui ſe ſouleve, & je vous parle d'après tous les diſcours qu'on tient à Monſieur de Valville, d'après les perſécutions & les railleries qu'il eſſuïe, & qu'il trouve par-tout, de quelque côté qu'il aille : quoiqu'il me le cache & qu'il n'oſe vous le dire, elles l'étonnent, il en eſt effraïé lui-même, il a raiſon de l'être; & quand

il ne s'en ſoucieroit pas, ce ſeroit à moi à m'en ſoucier pour lui, & même pour moi : car enfin vous m'aimez, votre intention eſt que je ſois heureuſe, & ce ſeroit moi cependant qui trahirois les deſſeins de votre tendreſſe, des deſſeins que je dois tant reſpecter, qui méritent ſi bien de réuſſir, je les trahirois en conſentant d'épouſer Monſieur. Comment ſerois-je heureuſe, s'il ne l'étoit pas lui-même, ſi je m'en voïois mépriſée, ſi je m'en voïois haïe, comme on le menace que cela arriveroit ? Ah ! Seigneur, moi haïe !

A cet endroit de mon diſcours, un torrent de larmes m'arrêta.

Valville qui, pendant que j'avois parlé, avoit fait de tems en tems comme quelqu'un qui veut répondre, mais qu'on ne laiſſe pas dire, ſe leva tout d'un coup d'un air extrêmement agité, & ſortit de la ſalle ſans que perſonne le re-

tînt. On lui demanda compte de ſa ſortie.

De ſon côté, Madame de Miran étoit reſtée comme immobile; Madame Dorſin, morne & penſive, regardoit à terre; Mademoiſelle Varthon, plus inquiéte que jamais de ce que je pourrois dire, ne ſongeoit qu'à prendre une contenance qui ne l'accuſât de rien; de ſorte que nous étions toutes, chacune à notre façon, hors d'état de parler.

Quant à moi, affoiblie par l'effort que je venois de faire, je m'étois laiſſée aller ſur les genoux de Madame de Miran, & je pleurois.

Ces deux Dames après la ſortie de Valville, furent quelques inſtans ſans rompre le ſilence. Ma fille, me dit à la fin Madame de Miran d'un air conſterné, eſt-ce qu'il ne t'aime plus?

Je ne lui répondis que par des

pleurs, & puis elle en verſa elle-même ; Madame Dorſin n'en fut pas exempte, elle me parut extrêmement touchée. J'entendis Mademoiſelle Varthon qui ſoupira un peu, on étoit ſur ce ton-là, & elle s'y conforma ; enſuite on continua de ſe taire.

Mais, Madame de Miran fondant en larmes, & me ſerrant entre ſes bras, m'attendrit & me remua tant que mes ſanglots penſérent me ſuffoquer, & qu'il fallut me jetter dans un fauteil. Allons, ma fille, allons, conſole-toi, me dit-elle ; va, ma chere enfant, il te reſte une mere, eſt-ce que tu la comptes pour rien.

Hélas ! c'eſt elle que je regrette, répondis-je je ne ſçais comment, & d'une parole entre-coupée : Eh ! pourquoi la regretter, me dit-elle, elle eſt plus ta mere que jamais ? Et moi, mille fois plus encore ſon amie que je ne l'étois,

tois, reprit Madame Dorſin la larme à l'œil, mais d'un ton ferme; & en vérité, ce n'eſt pas elle que je plains, Madame, c'eſt Monſieur de Valville; il fait une perte infiniment plus grande.

Ah! voilà qui eſt fini, je ne l'eſtimerai de ma vie, reprit Madame de Miran: mais, Marianne, comment ſçais-tu qu'il aime ailleurs, ajouta-t'elle? Par qui en es-tu informée, puiſque ce n'eſt pas lui qui te l'a avoué? La connoît-on cette perſonne pour qui il rompt ſes engagemens? Qui eſt-ce qui eſt digne de t'être préférée? Peut-elle te valoir? Eſpere-t'elle de le retenir? Dis-moi, t'a-t'on dit qui elle eſt?

Vous le ſçaurez ſans doute, ma mere, il faudra bien qu'il vous le diſe lui-même, répondis-je; diſpenſez-moi, je vous prie, de vous en apprendre davantage. Mademoiſelle, reprit encore Madame

de Miran en s'adreſſant à ma rivale, ma fille eſt votre amie ; je ſuis perſuadée que vous êtes inſtruite, elle vous a apparemment tout confié ; ne ſe tromperoit-elle point ? Cette nouvelle inclination eſt-elle bien prouvée ? J'ai quelquefois envoïé Valville à votre couvent ; ſeroit-ce-là qu'il auroit vû celle dont il s'agit ?

Dans le cas où ſe trouvoit Mademoiſelle Varthon, il auroit fallu plus d'âge, & plus d'uſage du monde qu'elle n'en avoit, pour être à l'épreuve d'une pareille queſtion. Auſſi ne put-elle la ſoutenir, & rougit-elle d'une maniere ſi ſenſible, que ces Dames furent tout d'un coup au fait.

Je vous entens, Mademoiſelle, lui dit Madame de Miran, vous êtes aſſurément fort aimable ; mais après ce qui arrive à ma fille, je ne vous conſeille pas de compter ſur le cœur de mon fils.

Je ne me ſerois attendue ni à votre comparaiſon ni à votre conſeil, Madame, répondit Mademoiſelle Varthon avec une fierté qui fit ceſſer ſon embarras. A l'égard de Monſieur votre fils, tout ce que je penſe de ſon amour en cette occaſion-ci, c'eſt qu'il m'offenſe, & j'aurois crû que c'étoit-là tout ce que vous en auriez penſé auſſi. Mais, Madame, il ſe fait tard, voici l'heure de rentrer dans le couvent; voulez-vous bien avoir la bonté de m'y renvoïer?

Vous jugez bien, Mademoiſelle, que je vous y reconduirai moi-même, repartit Madame de Miran. Et puis s'adreſſant à Madame Dorſin: vous ne nous quitterez pas ſi-tôt, lui dit-elle, je vais faire mettre les chevaux au caroſſe, je ſerai de retour dans un quart-d'heure, & je compte vous retrouver ici avec Marianne.

Volontiers, dit Madame Dor-

ſin ; mais je ne fus pas de leur avis.

Ma mere, lui dis-je d'une voix encore fort foible, je ne connoîtrai jamais de plus grand plaiſir que celui d'être avec vous, j'en ferai toujours mon bonheur, je n'en veux point d'autre, je n'ai beſoin que de celui-là : mais Monſieur de Valville reviendra ce ſoir ; & ſi vous ne voulez pas que je meure, ne m'expoſez pas à le revoir, du moins ſi-tôt : vous ſeriez vous-même fâchée de m'avoir gardée, vous n'en auriez que du chagrin. Je ſçais combien vous m'aimez, ma mere, & c'eſt votre tendreſſe que je ménage, c'eſt votre cœur que j'épargne ; & il faut que ce que je dis-là ſoit bien vrai, puiſque je vous en avertis aux dépens de la conſolation que j'y perdrai ; mais auſſi, quand Monſieur de Valville aura pris un parti, quand il ſera marié, je ne prens plus d'in-

tèrêt à la vie, que pour être avec ma mere.

Elle a raiſon; cette avanture-ci eſt encore trop fraîche, & je penſe comme elle. Remettons-la dans ſon couvent, dit Madame Dorſin, pendant que Madame de Miran s'eſſuïoit les yeux.

Et en effet, cette derniere alla donner ſes ordres, & un inſtant après nous partîmes.

Jamais, peut-être, quatre perſonnes enſemble n'ont été plus ſérieuſes & plus taciturnes que nous le fûmes; & quoique le trajet de chez ma mere au couvent fût aſſez long, à peine fut-il prononcé quatre mots pendant qu'il dura; & il eſt vrai que les circonſtances où nous étions Mademoiſelle Varthon & moi, ne donnoient pas matiere à une converſation bien animée; il n'y eut de vif que les regards de Madame de Miran ſur moi, & que les miens ſur elle.

Enfin nous arrivâmes ; ma rivale descendit la premiere ; nous la suivîmes Madame de Miran & moi ; & Madame Dorsin qui m'embrassa la larme à l'œil, qui m'accabla de caresses & d'assurances d'amitié, resta dans le carosse.

Mademoiselle Varthon, à qui il tardoit d'être débarrassée de nous, sonna, fit un remerciement aussi froid que poli à ma mere ; la porte s'ouvrit, & elle nous quitta.

Je me jettai alors entre les bras de Madame de Miran, où je restai quelques instans sans force & sans parole.

Cache tes pleurs, me dit-elle tout bas, j'ai de la peine à retenir les miennes. Adieu : songe que tu es pour jamais ma fille, & que je te porte dans mon cœur ; je te viendrai voir demain : discours qu'elle me tint de l'air du monde le plus abbatu ; après quoi je ren-

trai moi-même : & pour vous rendre un compte bien exact de la disposition d'esprit où j'étois, je vous dirai que je rentrai plus attendrie qu'affligée.

Et dans le fond, c'étoit assez-là comme je devois être. Je laissois Madame de Miran dans la douleur ; Madame Dorsin venoit de m'embrasser les larmes aux yeux ; mon infidéle lui-même étoit troublé, il en avoit donné des marques sensibles en nous quittant. Mon avanture remuoit donc les trois cœurs qui m'étoient les plus chers, auxquels le mien tenoit le plus, & qu'il m'étoit le plus consolant d'inquiéter. Vous voïez que mon affaire devenoit la leur, & ce n'étoit point là être si à plaindre ; je n'étois donc pas sans secours sur la terre, on ne m'y faisoit point verser de larmes sans conséquence ; j'y voyois du moins des ames qui honoroient assez la mienne

pour s'occuper d'elle, pour se reprocher de l'avoir attriſtée, ou pour s'affliger de ce qui l'affligeoit. Et toutes ces idées-là ont bien de la douceur ; elles en avoient tant pour moi, que je pleurois moins par chagrin, je penſe, que par mignardiſe.

Avançons : J'achevai la ſoirée avec mon amie la Religieuſe, dont enfin je vais dans un moment vous conter l'hiſtoire.

Vous concevez bien que nous ne nous vîmes pas Mademoiſelle Varthon & moi, & qu'il ne fut plus queſtion de ce commerce étroit que nous avions eu enſemble. Elle ſentit cependant la diſcrétion avec laquelle j'en avois uſé à ſon égard chez Madame de Miran, & m'en marqua ſa reconnoiſſance.

A neuf heures du matin le lendemain, une Sœur converſe m'apporta un petit billet d'elle. Je l'ou-

vris avec un peu d'inquiétude de ce qu'il contenoit ; mais ce n'étoit qu'un ſimple compliment ſur mon procédé de la veille ; & le voici à à peu près.

» Ce que vous fîtes hier pour » moi eſt ſi obligeant, que je me » reprocherois de ne vous en pas » remercier. Il ne tint pas à vous » qu'on ignorât la part que j'ai à » vos chagrins, & malgré les mou- » vemens où vous étiez, il ne vous » échappa rien qui pût me com- » promettre. Cela eſt bien géné- » reux, & les ſuites de cette avan- » ture vous prouveront combien » cette attention m'a touchée. » Adieu, Mademoiſelle. « Vous allez voir dans un inſtant ce que c'étoit que cette preuve qu'elle s'engageoit à me donner.

Je répondis ſur le champ à ſon billet, & ce fut la même Converſe qui lui remit ma réponſe ; elle étoit fort courte, je m'en reſſouviens auſſi.

» Je vous ſuis obligée de votre » compliment, Mademoiſelle ; » mais vous ne m'en deviez point ; » je ne m'en crois pas plus louable pour n'avoir pas été méchante. J'ai ſuivi mon caractére dans » ce que j'ai fait, voilà tout, & » je n'en demande point de récompenſe.

Madame de Miran m'avoit promis la veille de me venir voir, & elle me tint parole. Je ne vous ferai point le détail de la converſation que nous eûmes enſemble ; nous nous entretînmes de Mademoiſelle Varthon : & comme tous mes ménagemens pour Valville n'avoient ſervi à rien, je ne fis plus de difficulté de lui dire par quel hazard j'avois ſçû ſon infidélité, & le tout à l'avantage de ma rivale, dont je ne lui confiai point mes diſpoſitions. Je pleurai dans mon récit, elle pleura à ſon tour : ce qu'elle me témoigna de ten-

dreſſe eſt au-deſſus de toute expreſſion, & ce que j'en ſentis pour elle, fut de même.

De nouvelles de Valville, elle n'avoit point à m'en dire : il ne s'étoit point montré depuis l'inſtant qu'il nous avoit quittées. Il étoit cependant revenu au logis, mais très-tard ; & ce matin même, il en étoit parti ou pour la campagne, ou pour Verſailles.

C'eſt moi qu'il fuit ſans doute, ajouta-t'elle ; je ſuis perſuadée qu'il a honte de paroître devant moi.

Et là-deſſus, elle ſe levoit pour s'en aller, lorſque Mademoiſelle Varthon, que nous n'attendions ni l'une ni l'autre, entra ſubitement.

J'avois deſſein de vous écrire, Madame, dit-elle à ma mere, après l'avoir ſaluée ; mais puiſque vous êtes ici, & que je puis avoir l'honneur de vous parler, il vaut

mieux vous épargner ma lettre, & vous dire moi-même ce dont il s'agit. Il n'eſt queſtion que de deux mots : Monſieur de Valville a changé ; vous croïez que j'en ſuis cauſe, j'ai lieu de le croire auſſi ; mais comment le ſuis-je ? c'eſt ce qu'il eſt eſſentiel que vous ſçachiez, & que tout le monde ſçache. Madame, il ne me conviendroit pas qu'on s'y trompât, & je vais vous rapporter tout dans la plus exacte vérité. Monſieur de Valville, pour la premiere fois de ſa vie, me vit ici le jour où je m'évanouis en faiſant mes adieux à ma mere ; vous eûtes la bonté de me ſecourir, il vous y aida lui-même, & j'entrai dans le couvent avec Mademoiſelle, que je venois de connoître, qui devint mon amie, mais qui ne me parla ni de vous, ni de Monſieur de Valville, ni ne m'apprit en quels termes elle en étoit avec lui.

Je le ſçais, Mademoiſelle, dit alors Madame de Miran en l'interrompant; Marianne vient de m'inſtruire, & vous a rendu toute la juſtice que vous pouvez exiger là-deſſus. Mon fils vint vous voir, vous fit des complimens de ma part, vous laiſſa une lettre en vous quittant, & vous fit accroire que je l'avois chargé de vous la remettre; vous ne pouviez pas deviner; toute autre que vous l'auroit priſe: & puis vous n'en avez pas fait un myſtére, vous l'avez montrée à Mademoiſelle dès que vous avez ſçû qu'elle y étoit intéreſſée: ainſi je ne vois rien qui doive vous inquiéter. Si mon fils vous a trouvée aimable, & s'il a oſé vous le dire, ce n'eſt pas votre faute; vous n'y avez contribué que par les graces d'une figure que vous ne pouviez pas vous empêcher d'avoir, & vous n'êtes pour rien dans tout cela, ſuivant le rapport même de Marianne.

Ce rapport-là lui fait bien de l'honneur, toute autre à la place ne m'auroit peut-être pas traitée si doucement, repartit alors Mademoiselle Varthon avec des yeux prêts à pleurer, malgré qu'elle en eût: & ce qui me reste à vous dire, c'est que vous aïez la bonté d'engager Monsieur de Valville à ne plus essaïer de me revoir, il le tenteroit inutilement, & ce seroit me manquer d'égard.

Vous avez raison, Mademoiselle, reprit ma mere, il ne seroit pas excusable, & je l'avertirai. Ce n'est pas que dans la conjoncture présente je ne fusse la premiere à souhaiter une alliance comme la vôtre, elle nous honoreroit beaucoup assurément; mais mon fils ne la mérite pas, son caractére inconstant m'épouvanteroit; & quand il seroit assez heureux pour vous plaire, en vérité, j'aurois peur, en vous le donnant,

de vous faire un très-mauvais préſent. Raſſurez-vous ſur ſes viſites ; au reſte, il ſçaura combien elles vous offenſeroient, & j'eſpere que vous n'aurez point à vous plaindre.

Pour toute réponſe, Mademoiſelle Varthon fit une révérence, & ſe retira.

Elle s'imagina peut-être que j'eſtimerois beaucoup cette réſolution qu'elle paroiſſoit prendre de ne plus voir Valville, & que je la regarderois comme une preuve de la reconnoiſſance qu'elle m'avoit promiſe : mais point du tout, je ne m'y trompai point ; ce n'étoit-là que feindre de la reconnoiſſance, & non pas en prouver.

Que riſquoit-elle à refuſer de voir Valville au couvent ? N'avoit-elle pas la maiſon de Madame de Kilnare pour reſſource ? Valville n'étoit-il pas des amis de cette Dame ? N'alloit-il pas très ſou-

vent chez elle ? Et Mademoiſelle Varthon renonçoit-elle à y aller auſſi ? Tout cet étalage de fierté & de nobleſſe dans le procédé, n'étoit donc qu'une vaine démonſtration qui ne ſignifioit rien : & vous verrez dans la ſuite que je raiſonnois fort juſte ; mais il n'eſt pas tems d'en dire davantage là-deſſus. Revenons à moi.

Je ſuis née pour avoir des avantures, & mon étoile ne m'en laiſſera pas manquer : me voici un peu oiſive, mais cela ne durera pas.

Madame de Miran continuoit de me voir ; Valville, toujours abſent, ne paroiſſoit point : nous nous rencontrions Mademoiſelle Varthon & moi dans le couvent ; mais nous ne faiſions que nous ſaluer, & ne nous parlions point.

Il ne s'étoit encore paſſé que quatre ou cinq jours depuis notre dîné chez Madame de Miran, quand

il me vint le matin une visite assez singuliere, & il faut commencer par vous dire ce qui me la procura.

Madame Dorsin, ce matin même, avoit été voir Madame de Miran; elle y avoit trouvé un ancien ami de la maison, un Officier, homme de qualité d'un certain âge, & qui dans un moment va se faire connoître lui-même.

Il avoit fort entendu parler de moi à l'occasion de mon avanture chez le Ministre, & ne voïoit jamais ma mere qu'il ne lui demandât des nouvelles de Marianne, dont il faisoit des éloges éternels, fondés sur tout ce qu'on lui avoit rapporté d'elle.

Le bruit de me disgrace s'étoit déja répandu; on sçavoit déja l'infidélité de Valville; peut-être lui-même, depuis que sa mere ne l'avoit vû, en avoit-il dit quelque chose à ses meilleurs amis, qui,

de leur côté, l'avoient confié à d'autres : & cet homme de qualité qui l'avoit appriſe, n'étoit venu chez Madame de Miran, que pour être ſûrement informé de ce qui en étoit.

Madame, lui-dit-il, ce qu'on a publié de Monſieur de Valville eſt-il vrai ? On dit qu'il n'aime plus cette fille ſi eſtimable, qu'il l'a quittée, qu'il ne veut plus l'épouſer. Quoi ! Madame, cette Marianne ſi chérie, ſi digne de l'être, il ne l'aimeroit plus ! Je n'ai pas voulu le croire ; ce n'eſt apparemment qu'une calomnie.

Hélas ! Monſieur, c'eſt une vérité, répondit Madame de Miran avec douleur, & je ne ſçaurois m'en conſoler.

Ma foi, reprit-il, (car Madame de Miran me l'a conté elle-même) ma foi vous avez raiſon, il y auroit eu grand plaiſir à être la belle-mere de cet enfant-là ; c'é-

toit une bonne acquisition pour le repos de votre vie. A quoi pense donc Monsieur de Valville? a-t'il peur d'être trop heureux? Je laisse le reste de leur entretien là-dessus. Madame de Miran alloit dîner chez Madame Dorsin; cette derniere engagea l'Officier à être de la partie; & tout de suite, à cause de l'extrême envie qu'il avoit de me connoître, ajouta qu'il falloit que j'en fusse.

Mais comme il étoit de fort bonne heure, que ces Dames ne vouloient pas partir si-tôt, & que cependant il étoit bon que je fusse prévenue, je vais donc envoïer à son couvent, pour l'avertir que nous la prendrons en passant, dit ma mere.

Il est inutile d'envoïer, reprit cet Officier, j'ai affaire de ce côté là, & si vous voulez, je ferai votre commission moi-même; donnez-moi seulement un petit

billet pour elle, il n'y a rien de plus ſimple; on ne me renverra peut-être pas. Non certes, dit ma mere, qui ſur le champ m'écrivit :

„ Ma fille, je t'irai prendre à „ une heure; nous dînons chez „ Madame Dorſin.

Ce fut donc avec ce petit paſſeport que cet Officier arriva à mon couvent. Il me demande, on vient me le dire, c'eſt de la part de Madame de Miran, & je deſcens.

Quelques Penſionnaires, ce jour-là même, m'avoient dit par hazard qu'elles viendroient l'après-dîné me tenir compagnie dans ma chambre; de façon que, malgré mes chagrins, je m'étois un peu moins négligée qu'à l'ordinaire.

Ce ſont là de petites attentions chez nous qui ne coutent pas le moindre réflexion, elles vont toutes ſeules; nous les avons ſans le ſçavoir. Il eſt vrai que j'étois affli-

gée; mais qu'importe, notre vanité n'entre point là-dedans, & n'en continue pas moins les fonctions: elle eſt faite pour réparer d'un côté ce que nos afflictions détruiſent de l'autre; & enfin on ne veut pas tout perdre.

Me voici donc entrée dans le parloir, je vis un homme d'environ cinquante ans tout au plus, de bonne mine, d'un air diſtingué, très-bien mis, quoique ſimplement, & de la phiſionomie du monde la plus franche, & la plus ouverte.

Quelque politeſſe naturelle qu'on ait, dès que nous voïons des gens dont la figure nous prévient, notre accueil a toujours quelque choſe de plus obligeant pour eux que pour d'autres. Avec ces autres, nous ne ſommes qu'honnêtes; avec ceux-ci, nous le ſommes juſqu'à être affables; cela va ſi vîte, qu'on ne s'en apperçoit

pas : & c'eſt ce qui m'arriva en ſaluant cet Officier. Je n'eus pas affaire à un ingrat : il n'auroit pû, à moins que de s'écrier, ſe montrer plus ſatisfait qu'il le parut de ma petite perſonne.

J'attendis qu'il me parlât. Mademoiſelle, me dit-il après quelques révérences, & en me préſentant le billet de ma mere : voici ce que Madame de Miran m'a chargé de vous remettre : il étoit queſtion de vous envoïer quelqu'un, & j'ai demandé la préférence.

Vous m'avez fait bien de l'honneur, Monſieur, lui répondis-je en ouvrant le billet que j'eus bientôt lû. Oui, Monſieur, ajoutai-je enſuite, Madame de Miran me trouvera prête, & je vous rends mille graces de la peine que vous avez bien voulu prendre.

C'eſt à moi à remercier Madame de Miran de m'avoir permis de venir, me repartit-il ; mais,

Mademoiſelle, il n'eſt point tard, ces Dames n'arriveront pas ſi-tôt; pourrois-je, à la faveur de la commiſſion que j'ai obtenue, eſpérer de vous un petit quart-d'heure d'entretien? Il y a long-tems que je ſuis des amis de Madame de Miran, & de toute la famille, je dois dîner aujourd'hui avec vous: ainſi, vous pouvez d'avance me regarder déja comme un homme de votre connoiſſance; dans deux heures, je ne ſerai plus un étranger pour vous.

Vous êtes le maître, Monſieur, lui répondis-je, aſſez ſupriſe de ce diſcours; parlez, je vous écoute.

Je ne vous laiſſerai pas long-tems inquiéte de ce que j'ai à vous dire, reprit-il. En deux mots, voici de quoi il s'agit, Mademoiſelle.

Je ſuis connu pour un homme d'honneur, pour un homme franc,

uni, de bon commerce; depuis que j'entens parler de vous, votre caractére eſt l'objet de mon eſtime, de mon reſpect, & de mon admiration, & je vous dis vrai. Je ſuis au fait de vos affaires; Monſieur de Valville, malheureuſement pour lui, eſt un inconſtant. Je ne dépens de perſonne, j'ai vingt-cinq mille livres de rente, & je vous les offre, Mademoiſelle; ils ſont à vous quand vous voudrez, ſauf l'avis de Madame de Miran, que vous pouvez conſulter là-deſſus.

Ce qui me ſurprit le plus dans ſa propoſition, ce fut cette rapidité avec laquelle il la fit, & cette franchiſe obligeante dont il l'accompagna.

Je n'ai vû perſonne ſi digne qu'on l'écoutât que ce galant homme; c'étoit ſon ame qui me parloit; je la voïois, elle s'adreſſoit à la mienne, & lui demandoit une réponſe

réponse qui fût simple & naturelle, comme l'étoit la question qu'il venoit de me faire. Aussi laissant là toutes les façons, conformai-je mon procédé au sien, & sans m'amuser à le remercier :

Monsieur, lui dis-je, sçavez-vous mon histoire ?

Oui, Mademoiselle, reprit-il, je la sçais : voilà pourquoi vous me voïez ici ; c'est elle qui m'a appris que vous valez mieux que tout ce que je connois dans le monde ; c'est elle qui m'attache à vous.

Vous m'étonnez, Monsieur, lui répondis-je ; votre façon de penser est bien rare, je ne sçaurois la louer à cause qu'elle est trop à mon avantage ; mais vous êtes un homme de condition, apparemment ?

Oui, me repartit-il, j'oubliois de vous le dire, d'autant plus qu'à mon avis ce n'est pas-là l'essentiel.

C'eſt ſur-tout l'honnête homme, ce me ſemble, & non pas l'homme de condition qui peut mériter d'être à vous, Mademoiſelle; & comme je ſuis honnête homme, je penſe, autant qu'on peut l'être, j'ai crû que cette qualité, jointe à la fortune que j'ai & qui nous ſuffiroit, pourroit vous déterminer à accepter mes offres.

Il n'y a pas à héſiter ſur l'eſtime que j'en dois faire. Elles ſont d'une généroſité infinie, lui répondis-je; mais ſouffrez que je vous le diſe encore: Y avez-vous bien réfléchi? Je n'ai rien, j'ignore à qui je dois le jour, je ne ſubſiſte depuis le berceau que par des ſecours étrangers; j'ai vû pluſieurs fois l'inſtant où j'allois devenir l'objet de la charité publique; & tout cela a rebuté Monſieur de Valville, malgré l'inclination qu'il avoit pour moi. Monſieur, prenez-y garde.

Ma foi, Mademoiſelle, tant pis pour lui, me répondit-il; ce ne ſera jamais-là le plus bel endroit de ſa vie. Au ſurplus, vous ne riſquez rien avec moi de pareil à ce qui vous eſt arrivé avec lui; Monſieur de Valville vous aimoit, & moi, Mademoiſelle, ce n'eſt point l'amour qui m'a amené ici. J'avois bien entendu dire que vous étiez belle; mais on n'eſt pas ſenſible à des charmes qu'on n'a jamais vûs, & qu'on ne ſçait que par relation. Ainſi, ce n'eſt pas un Amant qui eſt venu vous trouver, c'eſt quelque choſe de mieux; car qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Amant? C'eſt bien à l'amour à qui il appartient de vous offrir un cœur. Eſt-ce qu'une perſonne comme vous eſt faite pour être le jouet d'une paſſion auſſi folle, auſſi inconſtante? Non Mademoiſelle, non; qu'on prenne de l'amour pour vous quand on vous

voit ; qu'on vous aime de tout ſon cœur, à la bonne heure, on ne ſçauroit s'en diſpenſer : moi, qui vous parle, je fais comme les autres ; je ſens qu'actuellement je vous aime auſſi, je vous l'avoue ; mais je n'ai pas eu beſoin d'amour pour être charmé de vous, je n'ai eu beſoin que de ſçavoir les qualitez de votre ame ; de ſorte que votre beauté eſt de trop, non pas qu'elle me fâche, je ſuis bien-aiſe qu'elle y ſoit, aſſurément ; un excès de bonheur ne m'empêchera pas d'être heureux ; mais enfin, ce n'eſt pas à cauſe de cette beauté que je vous ai aimée d'abord, c'eſt à cauſe que je ſuis homme de bon ſens, c'eſt ma raiſon qui vous a donné mon cœur, je n'ai pas apporté ici d'autre paſſion. Ainſi mon attachement ne dépendra pas d'un tranſport de plus ou de moins ; & ma raiſon ne s'embarraſſe pas que vous aïez du bien,

pourvû que j'en aïe assez pour nous deux, ni que vous aïez des parens dont je n'ai que faire. Que m'importe à moi votre famille, quand on la connoîtroit, fût-elle Roïale, ajouteroit-elle quelque chose au mérite personnel que vous avez? Et puis les ames ont-elles des parens? ne sont-elles pas toutes d'une condition égale? Eh bien! ce n'est qu'à votre ame à qui j'en veux, ce n'est qu'au mérite qu'elle a, en vertu duquel je vous devrois bien du retour. C'est à moi, Mademoiselle, si vous m'épousez, à qui je compte que vous ferez beaucoup de grace: voilà tout ce que j'y sçais. Au reste, quelque amour que je vienne de prendre pour vous, je ne vous proposerai pas d'en avoir pour moi; vous n'avez pas vingt ans, j'en ai près de cinquante, & ce seroit radoter que de vous dire: aimez-moi. Quant à votre

amitié, & même à votre estime, je n'y renonce pas, j'espére que j'obtiendrai l'une & l'autre, c'est mon affaire : vous êtes raisonnable & généreuse, & il est impossible que je ne réussisse pas. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'avois à vous dire ; il ne me reste plus qu'à sçavoir ce que vous décidez.

Monsieur, lui dis-je, si je ne consultois que l'honneur que vous me faites dans la situation où je suis, & que la bonne opinion que vous me donnez de vous, j'accepterois tout-à-l'heure vos offres : mais je vous demande huit jours pour y penser, autant pour vous que pour moi. J'y penserai pour vous à cause que vous épousez une personne qui n'est rien, & qui n'a rien ; j'y penserai pour moi à cause des mêmes raisons ; elles nous regardent également tous deux, & je vous conjure d'emploïer ces huit jours à examiner de votre cô-

té la chose encore plus que vous n'avez fait, & avec toute l'attention dont vous êtes capable. Vous m'estimez beaucoup, dites-vous, & aujourd'hui cela vous tient lieu de tout, par le bon esprit que vous avez : mais il faut regarder que je ne suis pas encore à vous, Monsieur ; & nous ne serons pas plutôt mariés, qu'il y aura des gens qui le trouveront mauvais, qui feront des railleries sur ma naissance inconnue, & sur mon peu de fortune. Serez-vous insensible à ce qu'ils diront ? Ne serez-vous pas fâché de ne vous être allié à aucune famille, & de n'avoir pas augmenté votre bien par celui de votre épouse ; c'est à quoi il est nécessaire que vous songiez mûrement, de même que je songerai à ce qui m'en arriveroit à moi, si vous alliez vous repentir de votre précipitation. Et puis, Monsieur, quand tous ces motifs de réflexion

ne m'arrêteroient pas, je n'aurois encore actuellement que la liberté de vous marquer ma reconnoissance, & ne pourrois prendre mon parti sans sçavoir la volonté de Madame de Miran. Je suis sa fille, & même encore plus que sa fille: car c'est à son bon cœur à qui j'ai l'obligation de l'avoir pour mere, & non pas à la nature: c'est ce bon cœur qui a tout fait; de sorte que le mien doit lui donner tout pouvoir sur moi; & je suis persuadée que vous êtes de mon avis. Ainsi, Monsieur, je l'informerai de la générosité de vos offres, sans pourtant lui dire votre nom, à moins que vous ne me permettiez de vous faire connoître.

Oh! vous en êtes la maîtresse, Mademoiselle, répondit-il: je me soucie si peu que vous me gardiez le secret, que je serai le premier à me vanter du dessein que j'ai de vous

vous épouser ; & je prétens bien que les gens raisonnables ne feront que m'en estimer davantage, quand même vous me refuseriez ; ce qui ne me feroit aucun tort, & ne signifieroit rien, sinon que vous valez mieux que moi : mais il est tems de vous quitter ; dans une heure au plus tard, ces Dames vont venir vous prendre ; vous n'êtes point habillée, & je vous laisse, en attendant de vous revoir chez Madame Dorsin. Adieu, Mademoiselle, je ferai des réflexions, puisque vous le voulez, & seulement pour vous contenter : mais je ne suis pas en peine de celles qui me viendront, je ne m'inquiéte que des vôtres ; & d'aujourd'hui en huit, je suis ici à pareille heure dans votre parloir, pour vous en demander le résultat, & de celles de Madame de Miran, qui me feront peut-être favorables.

Et là-dessus il se retira, sans que

répondre, de vous faire un petit récit des accidens de ma vie, vous en ſerez plus éclairée ſur votre ſituation ; & ſi vous perſiſtez à vouloir être Religieuſe, du moins ſçaurez-vous mieux la valeur de l'engagement que vous prendrez. Après ces mots, voici comme elle commença, ou plutôt, voici ce qu'elle nous dira dans l'autre Partie.

Fin de la VIII. Partie.

LA VIE
DE MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

NEUVIÉME PARTIE.

IL y a si long-tems, Madame, que vous attendez cette suite de ma Vie, que j'entrerai d'abord en matiere; point de

préambule, je vous l'épargne. Pas tout-à-fait, me direz-vous, puiſque vous en faites un, même en diſant que vous n'en ferez point. Eh bien, je ne dis plus mot.

Vous vous ſouvenez, quoique ce ſoit du plus loin qu'il vous ſouvienne, que c'eſt la Religieuſe qui parle.

Vous croyez, ma chere Marianne, être née la perſonne du monde la plus malheureuſe, & je voudrois bien vous ôter cette penſée, qui eſt encore un autre malheur qu'on ſe fait à ſoi-même; non pas que vos infortunes n'ayent été très-grandes, aſſurément; mais il y en a de tant de ſortes, que vous ne connoiſſez pas, ma fille! Du moins une partie de ce qui vous eſt arrivé s'eſt-il paſſé dans votre enfance; quand vous étiez le plus à plain-

dre, vous ne le ſçaviez pas ; vous n'avez jamais joui de ce que vous avez perdu, & l'on peut dire que vous avez plus appris vos pertes que vous ne les avez ſenties. J'ignore à qui je dois le jour, dites-vous ; je n'ai point de parens, & les autres en ont : j'en conviens, mais comme vous n'avez jamais goûté la douceur qu'il y a à en avoir, tâchez de vous dire, les autres ont un avantage qui me manque, & ne vous dites point, j'ai une affliction de plus qu'eux : ſongez d'ailleurs aux motifs de conſolation que vous avez ; un caractere excellent, un eſprit raiſonnable & une ame vertueuſe valent bien des parens, Marianne, & voilà ce que n'ont pas une infinité de perſonnes de votre ſexe dont vous enviez le ſort, & qui ſeroient bien mieux fondées à envier le

vôtre. Voilà votre partage avec une figure aimable qui vous gagne tous les cœurs, & qui vous a déja trouvé une mere pour le moins auſſi tendre que l'eût été celle que vous aviez perdue ; & puis quand vous auriez vos parens, que ſçavez-vous ſi vous en ſeriez plus heureuſe ? Hélas ! ma chere enfant, il n'y a point de condition qui mette à l'abri du malheur, ou qui ne puiſſe lui ſervir de matiere ! Pour être le jouet des évenemens les plus terribles, il n'eſt ſeulement queſtion que d'être au monde ; je n'ai point été orpheline comme vous, en ai-je été mieux que vous ? Vous verrez que non dans le récit que je vous ferai de ma vie, ſi vous voulez, & que j'abregerai le plus qu'il me ſera poſſible.

Non pas, lui dis-je, n'abre-

gez rien, je vous en conjure; je vous demande jusqu'au moindre détail; plus je passerai de momens à vous écouter, plus vous m'épargnerez de réflexions sur tout ce qui m'afflige; & s'il est vrai que vous n'ayiez pas été plus heureuse que moi, vous qui méritiez de l'être plus qu'une autre, j'aurai assez de raison pour ne plus me plaindre.

Dès que mon récit peut servir à vous distraire de vos chagrins, me répondit-elle, je n'hésiterai point à lui donner toute son étendue, & je vous promets d'avance qu'il sera long.

Avant que j'en vienne à ce qui me regarde, il faut que je vous dise un mot du mariage de mon pere & de ma mere, puisque c'est la maniere dont il se fit qui vraisemblablement a décidé de mon sort.

Je ſuis la fille d'un Gentilhomme d'ancienne Race, très-diſtinguée dans le Pays, mais peu connue dans le monde, ſon pere, quoiqu'aſſez riche, étoit un de ces Gentilshommes de Province qui vivent à la Campagne, & n'ont jamais quitté leur Château.

Monſieur de Tervire, c'étoit ſon nom, avoit deux fils, c'eſt à l'aîné à qui je dois le jour.

Mademoiſelle de Treſle, c'eſt ainſi que s'appelloit ma mere, d'auſſi bonne Maiſon que lui, & qui étoit penſionnaire d'un Couvent où elle avoit été élevée, en ſortit à l'âge de dix-neuf à vingt ans pour aſſiſter au mariage d'un de ſes parens, & ce fut en cette occaſion que mon pere, jeune homme de vingt-ſix à vingt-ſept ans, la vit, & ſe donna pour jamais à elle.

Il n'en fut pas rebuté, elle se sentit à son tour beaucoup de penchant pour lui, mais Madame de Tresle qui étoit veuve, crut devoir s'opposer à cette inclination réciproque ; il y avoit peu de bien dans sa Maison, ma mere étoit la derniere de cinq enfans, c'est-à-dire, de deux garçons & de trois filles ; les deux premiers étoient au Service, ses revenus suffisoient à peine pour les y soutenir, & il n'y avoit pas d'apparence qu'on permît à Tervire, qui étoit un assez riche héritier, d'épouser une cadette sans fortune, & qui pour toute dote, n'avoit presque qu'une égalité de condition à lui apporter en mariage.

M. de Tervire le pere ne consentiroit point à une pareille alliance, il n'étoit pas raisonnable de l'esperer, ni de laisser

continuer un amour inutile, & par conséquent indécent.

Voilà ce que Madame de Treſle diſoit à Tervire le fils, mais il combattit avec tant de forces les difficultés qu'elle alleguoit, lui dit que ſon pere l'aimoit tant, qu'il étoit ſi ſûr de le gagner, il paſſoit d'ailleurs pour un jeune homme ſi plein d'honneur, qu'à la fin elle ſe rendit, & ſouffrit que ces Amans qui ne demeuroient qu'à une lieue l'un de l'autre, ſe viſſent.

Six ſemaines après, Tervire parla à ſon pere, le ſupplia d'agréer un mariage dont dépendoit tout le bonheur de ſa vie.

Son pere qui avoit d'autres vûes, qui aimoit tendrement ce fils, & qui, ſans lui en rien dire, lui avoit trouvé depuis quelques jours un très-bon parti, ſe moqua de ſa priere, traita ſa paſſion

d'amourette frivole, de fantaisie de jeunesse, & voulut sur le champ l'emmener chez celle qu'il lui avoit destinée.

Son fils qui croyoit que cette démarche auroit été une espece d'engagement, n'eut garde de s'y prêter. Son pere ne parut point offensé de son refus, c'étoit un de ces hommes froids & tranquilles, mais qui ont l'esprit entier.

Je ne vous forcerai jamais à aucun mariage, mais je ne vous permettrai point celui dont vous me parlez, lui dit-il, vous n'avez point assez de bien pour vous charger d'une femme qui n'en a point; & si malgré ce que je vous dis-là, Mademoiselle de Tresle devient la vôtre, je vous avertis que vous vous en repentirez.

Ce fut là tout ce qu'il put ti-

ser de son pere, qui dans la suite ne lui en dit pas davantage, & qui continua de vivre avec lui comme à l'ordinaire.

Madame de Tresle à qui il ne rendit cette réponse que le plus tard qu'il put, défendit à sa fille de revoir Tervire, & se préparoit à la renvoyer dans son Couvent, quand cet Amant desesperé de songer qu'il ne la verroit plus, proposa de l'épouser en secret, & de ne déclarer son mariage qu'après la mort de son pere, ou qu'après l'avoir disposé lui-même à ne s'y opposer plus; Madame de Tresle s'offensa de la proposition, & n'y vit qu'une raison de plus d'éloigner sa fille.

Dans cette occurrence, ses deux fils revinrent de l'Armée, ils apprirent ce qui se passoit, ils connoissoient Tervire, ils l'estimoient, ils aimoient leur sœur,

ils la voyoient affligée. A leur avis, il n'étoit queſtion que de ſe taire quand elle ſeroit mariée; M. de Tervire le pere pouvoit être gagné; il étoit d'ailleurs infirme & très âgé; au pis aller, le caractere du fils ne laiſſoit rien à craindre pour leur ſœur, & ſur tout cela, ils appuyerent les inſtances de leur ami d'une maniere ſi preſſante, ils importunerent tant Madame de Treſle, qu'elle leur abandonna le ſort de ſa fille, & ſon Amant l'épouſa.

Seize ou dix-ſept mois après, M. de Tervire le pere ſoupçonna ce mariage ſur bien des choſes qu'il eſt inutile de vous dire, & pour ſçavoir à quoi s'en tenir, il n'y ſçut que s'adreſſer à ſon fils, qui n'oſa lui avouer la vérité, mais qui ne la nia pas non plus avec cette aſſurance qu'on a quand on dit vrai.

Voilà qui eſt bien, lui répondit le pere, je ſouhaite qu'il n'en ſoit rien; mais ſi vous me trompez, vous ſçavez ce que je vous ai dit là-deſſus, & je vous tiendrai parole.

Le bruit court que Tervire eſt marié avec votre cadette, dit-il à Madame de Treſle, qu'il rencontra le lendemain, & ſuppoſons que cela ſoit, je n'en ſerois pas fâché ſi j'étois plus riche, mais ce que je puis lui laiſſer ne ſuffiroit plus pour ſoutenir ſon nom, & il faudroit prendre d'autres meſures.

L'air déconcerté qu'elle avoit en l'écoutant, acheva ſans doute de lui confirmer ce mariage, & il la quitta ſans attendre de réponſe.

Dans le tems qu'il tenoit ces diſcours, & qu'avec la froideur dont je vous parle, il menaçoit

mon pere d'un reſſentiment qui n'eut que trop de ſuites, ma mere n'attendoit que l'inſtant de me mettre au monde, & vous voyez à préſent, Marianne, pourquoi j'ai fait remonter mon Hiſtoire juſqu'à la leur, c'étoit pour vous montrer que mes malheurs ſe préparoient avant que je viſſe le jour, & qu'ils ont pour ainſi dire devancé ma naiſſance.

Il n'y avoit que quatre mois que ceci s'étoit paſſé, & je n'en avois encore que trois & demi, quand M. de Tervire le pere, dont la ſanté depuis quelque tems étoit conſidérablement altérée, & qui ſortoit rarement de chez lui, voulut, pour diſſiper une langueur qu'il ſentoit, aller dîner chez un Gentilhomme de ſes amis qui l'avoit invité, & qui ne demeuroit qu'à deux lieues de ſon Château.

Il étoit à cheval, ſuivi de deux Valets ; à peine avoit-il fait une lieue, qu'un étourdiſſement qui lui prit, & auquel il étoit ſujet, l'obligea de mettre pied à terre, & de s'arrêter un inſtant près de la maiſon d'un Payſan dont la femme étoit ma Nourrice.

M. de Tervire qui connoiſſoit cet homme, & qui entra chez lui pour s'aſſeoir, vit qu'il tâchoit de faire avaller un peu de lait à un enfant qui paroiſſoit fort foible, qui avoit l'air pâle & comme mourant. Cet enfant, c'étoit moi.

Ce que vous lui donnez-là ne lui vaut rien, dit Monſieur de Tervire, ſurpris de ſon action ; dans l'état de foibleſſe où il eſt, c'eſt de ſa Nourrice dont il a beſoin ; eſt-ce qu'elle n'y eſt pas ? Vous m'excuſerez, lui dit le Payſan, la voilà, c'eſt ma femme,

mais elle eſt, comme vous voyez, au lit avec une groſſe fiévre, qui l'a empêché de nourrir l'enfant depuis hier au ſoir que nous lui avons cherché une Nourrice, & voici même mon fils qui a été de grand matin avertir le pere & la mere d'en amener une; cependant perſonne ne vient, la petite fille eſt fort mal, & je tâche, en attendant, de la ſoutenir le mieux que je puis; mais il n'y aura pas moyen de la ſauver, ſi on la laiſſe languir plus long-tems.

Vous avez raiſon, le danger eſt preſſant, dit Monſieur de Tervire; eſt-ce qu'il n'y auroit point de femme aux environs qu'on puiſſe faire venir? elle me fait une vraie pitié; elle vous en feroit encore bien davantage ſi vous ſçaviez qui elle eſt, Monſieur, lui dit de ſon lit ma Nour-

rice. Eh, à qui appartient-elle donc, lui répondit-il avec quelque surprise ? Hélas ! Monsieur, reprit le Payſan, je n'ai pas osé vous l'apprendre d'abord, de peur de vous fâcher, car je sai bien que ce n'est pas de votre gré que votre fils s'est marié ; mais puisque ma femme s'est tant avancée, il vaut autant vous dire que c'est la fille de Monsieur de Tervire.

Le pere à ce discours fut un instant sans répondre, & puis me regardant d'un air pensif & attendri : La pauvre enfant, dit-il, ce n'est pas elle qui a tort avec moi. Et aussi-tôt il appella un de ses gens ; Hâtez-vous, lui dit-il, de retourner au Château ; je me ressouviens que la femme de mon Jardinier perdit avant hier son fils qui n'avoit que cinq mois, & qu'elle le nourrissoit ; dites-lui de ma part qu'elle vienne sur le champ,

champ prendre cet enfant-ci, & que c'eſt moi qui la payerai. Courez vîte, & recommandez-lui qu'elle ſe hâte.

L'étourdiſſement qui l'avoit pris s'étoit alors entiérement paſſé, il me fit, dit-on, quelques careſſes, remonta à cheval, & pourſuivit ſon chemin.

Il n'étoit pas encore à cent pas de la maiſon, que ſon fils arriva avec une Nourrice qu'il n'avoit pû trouver plutôt. Le Payſan lui conta ce qui venoit de ſe paſſer, & le fils pénetré de la bonté d'un pere ſi tendre quoiqu'offenſé, remonta à ſon tour à cheval, & courut à toute bride pour aller lui en marquer ſa reconnoiſſance.

Monſieur de Tervire qui le vit venir, & qui ſe doutoit bien de quoi il étoit queſtion, s'arrêta; & ſon fils après avoir mis pied à

terre à quelques pas de lui, vint se jetter à ses genoux les larmes aux yeux, & sans pouvoir prononcer un mot.

Je sais ce qui vous amène, lui dit Monsieur de Tervire, ému lui-même de l'action de son fils. Votre fille a besoin de secours, je viens de lui en envoyer chercher; s'il arrive assez-tôt pour elle, je ne laisserai point imparfait le service que j'ai voulu lui rendre, & je ne lui aurai point sauvé la vie pour l'exposer à ne pas vivre heureuse; allez, Tervire, votre fille vient tout-à-l'heure de devenir la mienne; qu'on la porte chez moi; menez-y votre femme, faites-vous dès aujourd'hui donner au Château l'appartement qu'occupoit votre mere, & que je vous y trouve logés tous deux quand je reviendrai ce soir; si Madame de Tresle

veut bien venir souper avec moi, elle me fera plaisir, il me tarde d'être déja de retour pour changer des dispositions qui ne vous étoient pas favorables : adieu, je reviendrai de bonne heure, rejoignez votre fille, & prenez-en soin.

Mon pere qui étoit toujours resté à ses genoux, & à qui son attendrissement & sa joye ôtoient la force de parler, ne put encore le remercier ici qu'en baignant de ses larmes une main qu'il lui avoit tendue, & qu'en élevant les siennes quand il le vit s'éloigner.

Il revint à moi, qu'on avoit mise entre les mains de la nourrice qu'il avoit amenée, nous conduisit tous deux au Château où la Jardiniere, qui alloit partir, me prit; nous quitta ensuite pour informer sa femme & sa belle-mere d'un évenement si consolant, les amena toutes deux

chez ſon pere, au-devant de qui ſon impatience le fit aller ſur la fin du jour, & à la place duquel il ne trouva qu'un valet qu'on lui dépêchoit pour le faire venir, & pour l'avertir que Monſieur de Tervire étoit ſubitement tombé dans une ſi grande défaillance qu'il ne parloit plus, & où enfin il expira avant que ſon fils fût arrivé. Quel coup de foudre pour mon pere & pour ma mere, & quelle différence de ſort pour moi !

Il avoit fait un Teſtament qu'on trouva parmi ſes papiers, & dans lequel il laiſſoit tout le bien à ſon ſecond fils, & réduiſoit mon pere à une ſimple légitime ; voilà ce que c'étoit que ces diſpoſitions qu'il avoit eu deſſein de changer, & au moyen deſquelles mon pere ſe vit à peine de quoi vivre.

Il n'avoit rien à eſpérer de ce cadet qu'on mettoit à ſa place ; c'étoit un de ces hommes ordinaires qui ſont incapables de s'élever à rien de généreux, qui ne ſont ni bons ni méchans, de ces petites ames qui ne vous font jamais d'autre juſtice que celle que les Loix vous accordent, qui ſe font un devoir de ne vous rien laiſſer quand elles ont droit de vous dépouiller de tout, & qui, ſi elles vous voyent faire une action généreuſe, la regardent comme une étourderie dont elles s'applaudiſſent de n'être pas capables, & vous diroient volontiers : J'aime mieux que vous la faſſiez que moi.

Voilà à quel homme mon pere avoit affaire ; de ſorte qu'il fallut s'en tenir à ſa légitime qui étoit très-peu de choſe, à ce que lui avoit apporté ma mere, qui n'é-

toit presque rien, & le tout sans ressource du côté de sa belle-mere, qui n'avoit qu'un bien médiocre, qui depuis un an s'étoit épuisée pour marier son fils aîné, & qui étoit encore chargée de trois enfans avec qui elle ne subsistoit que par une extrême économie.

Ainsi, vous voyez bien Marianne que jusqu'ici je n'en étois guères plus avancée, d'avoir un pere & une mere. Le premier ne vécut pas longtems. Un jeune Gentilhomme de son âge qui alloit à Paris, d'où il devoit joindre son Régiment, l'emmena avec lui & en fit un Officier de sa Compagnie.

C'est ici où finit son histoire, aussi bien que sa vie, qu'il perdit dès sa premiére Campagne.

Il me reste encore une mere, j'ai encore une Famille & des

parens, & vous allez ſavoir à quoi ils me ſerviront.

Ma mere eſt donc veuve. Je ne ſais ſi je vous ai dit qu'elle étoit belle, & ce qui vaut encore mieux, que c'étoit une des plus aimables femmes de la Province; ſi aimable, que malgré ſon peu de fortune, & l'enfant dont elle étoit chargée (je parle de moi) il n'avoit tenu qu'à elle de ſe remarier, & même aſſez avantageuſement. Mais mon pere alors lui étoit encore trop cher, elle en gardoit un reſſouvenir trop tendre, & elle n'avoit pû ſe reſoudre à vivre pour un autre.

Cependant un grand Seigneur de la Cour, qui avoit une Terre conſidérable dans notre voiſinage, vint y paſſer quelque tems; il vit ma mere, il l'aima; c'étoit un homme de quarante ans, de très-bonne mine; & cet amant

bien plus distingué que tous ceux qui s'étoient présentés, & dont l'amour avoit quelque chose de bien plus flatteur, commença d'abord par amuser sa vanité, la fit ressouvenir qu'elle étoit belle, & finit insensiblement par lui faire oublier son premier mari, & par obtenir son cœur.

Il lui offrit sa main, & elle l'épousa, je n'avois encore qu'un an & demi tout au plus.

Voilà donc la situation de ma mere bien changée; la voilà devenue une des plus grandes Dames du Royaume; mais aussi la voilà perdue pour moi; trois semaines après son mariage je n'eus plus de mere; les honneurs & le faste qui l'environnoient me déroberent sa tendresse, ne laisserent plus de place pour moi dans son cœur; & cette petite fille auparavant si chérie, qui lui re-

préſentoit mon pere à qui je reſſemblois ; cet enfant qui lui adouciſſoit l'idée de ſa mort, qui quelquefois diſoit-t'elle, le rendoit comme préſent à ſes yeux ; & lui aidoit à ſe faire accroire qu'il vivoit encore (car c'étoit là ce qu'elle avoit dit cent fois.) Cet enfant ne fut preſque pas moins oubliée qu'il l'étoit lui-même, & devint à peu près comme une orpheline.

Une groſſeſſe vint encore me nuire, & acheva de diſtraire ma mere de l'attention qu'elle me devoit.

Elle m'abandonna aux ſoins de la Concierge du Château ; il ſe paſſoit des quinze jours entiers ſans qu'elle me vît, ſans qu'elle demandât de mes nouvelles, & vous penſez bien que mon beau-pere ne ſongeoit pas à la tirer de ſon indifference à cet égard.

Je vous parle de mon enfance, parce que vous m'avez conté la vôtre.

Cette Concierge avoit de petites filles à peu près de mon âge à qui elle partageoit, ou plutôt à qui elle donnoit ce qu'elle demandoit pour moi au Château; & comme elle ſe voyoit là-deſſus à ſa diſcrétion, qu'on ne veilloit point ſur ſa conduite, il lui auroit fallu des ſentimens bien nobles & bien au-deſſus de ſon état pour me traiter auſſi bien que ſes enfans, & pour ne pas abuſer en leur faveur du peu de ſouci qu'on avoit de moi.

Madame de Treſle (je parle de ma grande-mere) qui ne demeuroit qu'à trois lieues de nous, & qui ne ſe doutoit pas que cette chere enfant, que cette petite de Tervire fût ſi délaiſſée, qui quelque tems aupara-

vant m'avoit vue les délices de sa fille, & qui m'aimoit en véritable grande-mere, vint un jour pour dîner avec Monsieur le Marquis de..... son gendre, & il y avoit deux mois qu'elle n'étoit venue.

Quand elle arriva, j'étois à l'entrée de la Cour du Château assise à terre où l'on m'avoit mise en fort mauvais ordre.

Au linge que je portois, à ma chaussure, au reste de mes vêtemens délabrés & peut-être changés, il étoit difficile de me reconnoître pour la fille de la Marquise.

Aussi Madame de Tresle ne jetta-t-elle qu'un regard indifferent sur moi, & voyant à quelques pas delà une autre petite fille mieux habillée & plus soignée, qu'on avoit assise dans une de ces chaises basses qui servent aux enfans. C'est donc-là

Mademoiſelle de Tervire ? dit-elle à une ſervante de la Concierge, qui étoit près de nous. Non, Madame, lui répondit cette fille, la voilà qui ſe porte bien, ajouta-t'elle en me montrant.

Et en effet, toute mal arrangée que j'étois, avec un bonnet déchiré, & des cheveux épars; j'avois l'air du monde le plus frais & le plus ſain, mais auſſi je n'étois parée que de ma ſanté, elle faiſoit toutes mes graces.

Quoi ! c'eſt-là ma fille ! c'eſt dans cet état-là qu'on la laiſſe, s'écria, Madame de Treſle, avec une tendreſſe indignée de l'abandon où elle me voyoit : Allons, venez, qu'on me ſuive tout-à-l'heure, prenez cette enfant dans vos bras, & montez avec moi au Château?

Il fallut que la Servante obéît, & me portât juſqu'à l'appartement

de ma mere, que ſes femmes alloient coëffer quand nous entrâmes.

Ma fille, lui dit en entrant Madame de Treſle, on veut me perſuader que cette enfant-ci eſt Mademoiſelle de Tervire? Et cela ne ſauroit être! On ne ramaſſeroit pas les hardes qu'elle a! & ce n'eſt, ſans doute, que quelque miſérable orpheline que la femme de votre Concierge a retirée par charité, n'eſt-ce pas?

Ma mere rougit; cette façon de lui reprocher ſa conduite à mon égard, avoit quelque choſe de ſi vif; c'étoit lui reprocher avec tant de force qu'elle me traitoit en marâtre, & qu'elle manquoit d'entrailles, que l'apoſtrophe la déconcerta d'abord, & puis la facha.

Il y a trois jours, dit-elle, que je ſuis indiſpoſée, & que je ne

vois rien de ce qui se passe ; retirez-vous, & que cette impertinente de Concierge vienne me parler tantôt, ajouta-t-elle à cette Servante, d'un ton qui marquoit plus de colére contre moi que contre celle qu'elle appelloit impertinente.

Madame de Tresle, à qui mon attirail tenoit au cœur, ne fut pas plutôt tête-à-tête avec elle, qu'elle lui témoigna, sans ménagement, toute la pitié que je lui faisois, elle ne lui parla plus qu'avec larmes de l'état où elle me trouvoit, & qu'avec effroi de celui où elle prévoyoit que je tomberois infailliblement dans les suites.

Ma grande-mere étoit naturellement vive ; il n'y avoit point de femme qui fût plus au fait de la matiére dont il étoit question, ni qui pût la traiter de meilleure foi, ni avec plus d'abondance de sentiment qu'elle.

Cétoit de ces meres de famille qui n'ont de plaiſir & d'occupation que leurs devoirs, qui les reſpectent, qui mettent leur propre dignité à les remplir, qui en aiment la fatigue & l'auſtérité, & qui dans leur maiſon ne ſe délaſſent d'un ſoin que par un autre; jugez ſi avec ce caractére-là elle devoit être contente de ma mere.

Je ne ſais comment elle s'expliqua; mais rarement on ſert bien ceux qu'on aime trop; elle s'emporta peut-être, & les reproches durs ne réuſſiſſent point, ce ſont des affronts qui ne corrigent perſonne, & nos torts diſparoiſſent dès qu'on nous offenſe; auſſi ma mere trouva-t-elle Madame de Treſle fort injuſte; il eſt vrai que je n'aurois pas dû être ſi mal habillée, mais c'eſt que la Concierge, qui étoit ma gouvernante, avoit differé ce matin-là de m'a-

juſter comme à l'ordinaire, & il n'y avoit pas là de quoi faire tant de bruit.

Quoiqu'il en ſoit, Madame de Treſle, qui depuis raconta ce fait-là à pluſieurs perſonnes de qui je le tiens, s'apperçut bien qu'elle m'avoit nui, & que ma mere nous en vouloit à elle & à moi de ce qui s'étoit paſſé.

Trois ſemaines après, le Marquis qui avoit deſſein d'emmener ſa femme à Paris, avant que ſa groſſeſſe fût plus avancée, reçut des nouvelles qui hâterent ſon voyage. Et comme dans un départ ſi bruſque, ma mere n'avoit pas eu le tems de s'arranger, qu'elle n'emmenoit qu'une de ſes Femmes avec elle, il avoit été conclu que trois jours après, je viendrois plus à l'aiſe, & dans un bon équipage avec ſes autres Femmes, & il n'y avoit rien à

redire à cela. Madame de Treſle à qui on avoit promis de me porter chez elle, la veille de notre départ, & qui vit qu'on n'en avoit rien fait, alloit envoyer au Château pour ſavoir ce qui avoit empêché qu'on ne lui eût tenu parole. Quand on lui annonça la Concierge, qui lui dit, que j'étois reſtée, que les Femmes de ma mere m'avoient trouvée ſi malade qu'elles n'avoient pas oſé me mettre en voyage, & m'avoient laiſſée chez elle, conformément aux ordres de Madame la Marquiſe, qui avoit expreſſément défendu qu'on riſquât de me faire partir au cas de quelqu'indiſpoſition, & que j'étois actuellement au lit avec un grand rhume, & une toux très-violente.

Hé! c'eſt à vous à qui on l'a confiée? répondit Madame de Treſle qui lui tourna le dos, &

qui dès le soir même me fit transporter chez elle, où j'arrivai parfaitement guérie de ce rhume & de cette toux qu'on avoit allegués, & que ma mere avoit dit-on, imaginé, pour n'avoir pas l'embarras de me mener avec elle, bien persuadée d'ailleurs que Madame de Tresle ne souffriroit pas que je fisse un long séjour chez la Concierge, & ne manqueroit pas de m'en retirer. Aussi cette Dame lui en écrivit-elle dans ce sens-là de la maniere du monde la plus vive.

Vous avez tant aimé, Monsieur de Tervire, vous l'avez tant pleuré, lui disoit-t-elle, & vous l'outragez aujourd'hui dans le seul gage qui vous reste de son amour. Il ne vous a laissé qu'une fille, & vous refusez d'être sa mere. C'est à present, par ma tendresse, que vous vous délivrez d'elle;

quand je n'y ſerai plus, vous voudrez vous en délivrer par la pitié des autres.

Ma mere qui étoit parvenue à ſes fins, ſouffrit patiemment l'injure qu'on faiſoit à ſon cœur; ſe contenta de nier qu'elle eût eu le moindre deſſein de me tenir loin d'elle; envoya du linge pour moi avec des étoffes pour m'habiller, & aſſura Madame de Treſle qu'elle me feroit venir à Paris dès qu'elle ſeroit accouchée.

Mais elle ne s'y engageoit apparemment que pour gagner du tems; du moins après ſes couches ne fut-il plus mention de ſa promeſſe, qu'elle éluda dans ſes lettres, par ſe plaindre d'une ſanté toujours infirme qui lui étoit reſtée, qui la retenoit le plus ſouvent au lit, & qui la rendoit incapable de la plus légere attention à tous égards.

Je n'ai pas la force de penſer; diſoit-elle; & vous jugez bien que dans cet état-là, avec une tête auſſi foible qu'elle diſoit l'avoir, il n'y avoit pas moyen de lui propoſer la fatigue de me voir auprès d'elle; mais heureuſement le cœur de Madame de Treſle s'échauffoit pour moi, à meſure que celui de ma mere m'abandonnoit.

Elle acheva ſi bien de m'oublier, qu'elle n'écrivit plus que rarement, qu'elle ceſſa même de parler de moi dans ſes Lettres, qu'à la fin elle ne donna plus de ſes nouvelles, qu'elle ne m'envoya plus rien, & qu'au bout de deux ans & demi, il ne fut pas plus queſtion de moi dans ſa mémoire, que ſi je n'avois jamais été au monde.

De ſorte que je n'y étois plus que pour Madame de Treſle; ſon cœur étoit la ſeule fortune

qui me restât. Indifferente aux parens que j'avois dans le pays, inconnue à ceux que j'avois dans d'autres Provinces, incommode à mes deux tantes, avec qui je demeurois ; (j'entens les deux filles de Madame de Treſle) & même haïe d'elles, en conſequence des attentions que leur mere avoit pour moi; vous ſentez qu'en de pareilles circonſtances, & dans ce petit coin de campagne où j'étois comme enterrée, ma vie ne devoit intereſſer perſonne.

Ce fut ainſi que je paſſai mon enfance, dont je ne vous dirai plus rien, & que j'arrivai juſqu'à l'âge de douze ans & quelques mois.

Dans l'intervalle, ces tantes dont je viens de parler, quoiqu'aſſez laides, & toutes deux les ſujets du monde les plus minces du côté de l'eſprit & du caractére,

trouverent cependant deux Gentilshommes des environs, qui étoient en hommes ce qu'elles étoient en femmes; qui avoient dequoi vivre tantôt bien, tantôt mal, & qui les épouſerent avec ce qu'on appelloit leur légitime, qui conſiſtoit en quelques parts de vignes, de prez, & d'autres terres; de ſorte que je reſtai ſeule dans la maiſon avec Madame de Treſle, dont le fils aîné demeuroit à plus de quinze lieuës de nous depuis qu'il étoit marié, & dont le cadet attaché au jeune Duc de..... ſon Colonel, ne le quittoit point, & ne revenoit preſque jamais au Pays.

Et pendant tous ce tems-là, que diſoit ma mere? Rien: nous n'entendions plus parler d'elle, ni elle de nous. Ce n'eſt pas que je ne demandaſſe quelquefois ce qu'elle faiſoit, & ſi elle ne vien-

droit pas nous voir ; mais comme ces queſtions-là méchappoient en paſſant, que je les faiſois étourdiment & à la légere, Madame de Treſle n'y répondoit qu'un mot dont je me contentois, & qui ne me mettoit point au fait de ſes diſpoſitions pour moi.

Enfin, arriva le tems qui me dévoila ce que l'on me cachoit. Madame de Treſle qui étoit fort âgée tomba malade, ſe rétablit un peu, & n'étoit plus que languiſſante, mais ſix ſemaines après elle eut un rechute qui l'emporta.

L'état où je la vis dans ce dernier accident me rendit ſérieuſe ; j'en perdis mon étourderie, ma diſſipation ordinaire, & cet eſprit de petite fille que j'avois encore. En un mot, je m'inquiétai, je penſai, & ma premiére penſée fut de la triſteſſe, ou du chagrin.

Je pleurois quelquefois par des motifs confus d'inquiétude; je voyois Madame de Treſle mal ſervie par les domeſtiques qui la regardoient comme une femme morte; j'avois beau les preſſer d'agir, d'être attentifs, ils ne m'écoutoient point; ils ne ſe ſoucioient plus de moi, & je n'oſois moi-même me revolter, ni faire valoir ma petite autorité comme auparavant; ma confiance baiſſoit, je ne ſai pourquoi.

Mes deux tantes venoient de tems en tems à la maiſon, & elles y dînoient ſans me faire aucune amitié, ſans prendre garde à mes pleurs, ſans me conſoler; & ſi elles me parloient c'étoit d'un ton diſtrait & ſec.

Madame de Treſle même s'en appercevoit, elle en étoit touchée, & les en reprenoit avec une douceur que je remarquois auſſi

auſſi, qui me contriſtoit, & qu'elle n'auroit pas eu autrefois. Il ſembloit qu'elle voulût les gagner, qu'elle leur demandoit grace pour moi, & tout cela me frappoit comme une choſe de mauvais augure, comme une nouveauté qui me menaçoit de quelque diſgrace à venir, de quelque ſituation facheuſe; & ſi je ne raiſonnois pas là-deſſus auſſi diſtinctement que je vous le dis; du moins en prenois-je une certaine épouvante qui me rendoit muette, humble & timide. Vous ſavez bien qu'on a du ſentiment avant que d'avoir de l'eſprit, ſans compter que Madame de Treſle, quand ſes filles étoient parties, m'éclairoit encore par ſes maniéres.

Elle m'appelloit, me faiſoit avancer, me prenoit les mains, me parloit avec une tendreſſe plus

marquée que de coutume ; on eût dit qu'elle vouloit me rassurer, m'ôter mes allarmes, & me tirer de cette humiliation d'esprit dans laquelle elle sentoit bien que j'étois tombée.

Quelques jours auparavant, il étoit venu une Dame de ses voisines, son intime amie, à qui elle voulut parler en particulier. Il y avoit dans sa chambre un petit cabinet où je passai, & je ne sai par quelle curiosité tendre & inquiette je m'avisai d'écouter leur conversation.

Cette enfant m'afflige, lui disoit Madame de Tresle ; ce ne seroit que pour elle que je souhaiterois de vivre encore quelque tems, mais Dieu est le maître, il est le pere des orphelins. Avez-vous eû la bonté, ajouta-t-elle, de parler à Monsieur Villot ? (c'étoit un riche habitant du

Bourg voiſin, qui avoit été plus de trente ans Fermier de feu Monſieur de Tervire, mon grand-Pere, que ſon maître avoit toujours eſtimé, & qui avoit gagné la meilleure partie de ſon bien à ſon ſervice.)

Oui, lui dit ſon amie, j'ai été chez lui ce matin, il s'en alloit à la Ville où il a affaire pour un jour ou deux; il ſe conformera à ce que vous lui demandez, & viendra vous en aſſurer à ſon retour : tranquilliſez-vous. Mademoiſelle de Tervire n'eſt point orpheline comme vous le penſez; eſperez mieux de ſa mere. Il eſt vrai qu'elle l'a négligée; mais elle ne la connoît point, & elle l'aimera dès qu'elle l'aura vûe.

Quelque bas qu'elles parlaſſent, je les entendis, & le terme d'orpheline m'avoit d'abord extrêmement ſurpriſe; que pouvoit-il

ſignifier, puiſque j'avois une mere, & que même on parloit d'elle. Mais ce qu'avoit répondu l'amie de Madame de Treſle, me mit au fait, & mapprit qu'apparemment cette mere que je ne connoiſſois pas, ne ſe ſoucioit point de ſa fille, ce fut-là les premieres nouvelles que j'eus de ſon indifférence pour moi, & j'en pleurai amérement, j'en demeurai conſternée toute petite fille que j'étois encore.

Six jours après, ce que je vous dis-là, Madame de Treſle baiſſa tant qu'on fit partir un Domeſtique pour avertir ſes filles, qui la trouvérent morte, quand elles arrivérent.

Le fils aîné, celui que j'ai dit qui demeuroit à quinze lieues delà, dans la Terre de ſa femme; étoit alors avec elle à Paris, où une affaire l'avoit obligé d'aller,

& le cadet étoit dans je ne ſçai quelle Province avec ſon Régiment ; ainſi dans cette occurrence, il n'y eut que leurs ſœurs de préſentes, & je dépendis d'elles.

Elles reſterent quatre ou cinq jours à la maiſon, tant pour rendre les derniers devoirs à leur mere, que pour mettre tout en ordre dans l'abſence de leurs freres ; je crois qu'il y eut un inventaire, du moins des gens de Juſtice y furent-ils appellés ; Madame de Treſle avoit fait un Teſtament, il y avoit quelques petits legs à acquitter, & mes tantes prétendoient d'ailleurs avoir des repriſes ſur le bien.

Figurez-vous des diſcuſſions ; des débats entre les ſœurs, qui tantôt ſe querellent, & tantôt ſe réuniſſent contre un homme à qui leur frere aîné, informé de

la maladie de sa mere, avoit envoyé sa procuration de Paris.

Imaginez-vous enfin tout ce que l'avarice & l'amour du butin peuvent exciter de criailleries & d'agitations indécentes entre des enfans qui n'ont point de sentiment, & à qui la mort de leur mere ne laisse, au lieu d'affliction, que de l'avidité pour sa dépouille. Voilà l'image de ce qui arriva alors.

Où étois-je pendant tout ce fracas? Dans une petite chambre où l'on m'avoit reléguée à cause de mes pleurs & de mes gémissemens qui étourdissoient les deux filles, & que je n'osai en effet continuer long-tems; l'excès de ma douleur la rendit bientôt solitaire & muette, sur-tout depuis qu'elles sçurent que Madame de Tresle m'avoit laissé un Diamant d'environ deux

mille francs, qu'une de ſes amies lui avoit autrefois donné en mourant, & qu'elles furent obligées de délivrer au Confeſſeur de leur mere, qui devoit me le remettre ; ce Diamant les avoit outrées contre moi, elles ne pouvoient pas me voir.

Comment ! eſt-il poſſible, diſoient-elles, que notre mere nous ait moins aimées que cette petite fille ? N'eſt-il pas bien étonnant que ceux qui l'ont dirigée n'ayent pas redreſſé ſes ſentimens, ni travaillé à lui en inſpirer de plus naturels & de plus légitimes ? Jugez ſi cette petite fille auroit bien fait de ſe montrer ; auſſi ne les ai-je jamais oubliés, ces quatre jours que je paſſai avec elles, & que j'y paſſai dans les larmes.

Oui, Marianne, croiriez-vous que je n'y ſonge encore qu'en

frémiſſant, à cette Maiſon ſi déſolée, où je n'étois plus rien pour qui que ce ſoit, où je me trouvois ſeule au milieu de tant de perſonnes, où je ne voyois plus que des viſages la plûpart ennemis, quelques-uns indifférens, & tous alors plus étrangers pour moi que ſi je ne les euſſe jamais vûs; car voilà l'impreſſion qu'ils me faiſoient. Conſidérez-moi, dans cette chambre où l'on m'avoit miſe à l'écart, où je me ſauvois de la rudeſſe & de l'averſion de mes tantes, où me retenoit l'effroi de paroître à leurs yeux, & où je tremblois ſeulement en entendant leur voix.

Je croyois dépendre du caprice ou de l'humeur de tout le monde, il n'y avoit perſonne dans la maiſon, pas un domeſtique à qui je ne m'imaginaſſe avoir

avoir obligation de ce qu'il ne me mépriſoit ou ne me rebutoit pas ; & vous devez, ma chere Marianne, juger mieux qu'une autre, combien je ſouffris, moi que rien n'avoit préparée à cette étrange ſorte de miſere, moi qui n'avois pas la moindre idée de ce qu'on appelle peine d'eſprit, & qui ſortois d'entre les mains d'une grand'mere qui m'avoit amolli le cœur par ſes tendreſſes.

Ce ne ſont pas-là de ces chagrins violens où l'on s'agite, où l'on s'emporte, où l'on a la force de ſe deſeſperer ; c'eſt encore pis que cela, ce ſont de ces triſteſſes retirées dans le fond de l'ame, qui la flétriſſent, & qui la laiſſent comme morte ; on n'eſt qu'épouvantée de n'appartenir à perſonne, mais on ſe ſent comme anéantie en préſence de tels parens.

Enfin, ma situation changea ; il n'y avoit plus rien à discuter, & le quatriéme jour de la mort de Madame de Tresle, mes tantes songerent à s'en retourner chez elles avec leurs maris qui les étoient venus prendre.

Un vieux & ancien domestique qui s'étoit marié chez Madame de Tresle, & qui logeoit dans la Basse-Cour avec toute sa famille, de Vigneron qu'il étoit, fut établi Concierge de la Maison, en attendant qu'on eût levé les Scellés.

Cet homme se ressouvint que j'étois enfermée dans cette petite chambre ; vous ne pouvez pas demeurer ici, puisqu'il n'y demeurera plus personne, me dit-il ; allons, venez dans la Salle où l'on déjeûne.

Il fallut bien l'y suivre malgré moi, & sans sçavoir ce que j'al-

lois devenir. Je n'y entrai qu'en tremblant, la tête baissée avec un visage pâle & déja maigri, avec du linge & des habits froissés, pour avoir passé deux nuits sur mon lit sans m'être deshabillée, & cela par pur découragement, & parce qu'aussi qui que ce soit ne s'avisoit le soir de venir voir ce que je faisois.

Je n'osois lever les yeux sur ces deux redoutables sœurs, j'étois à leur merci, je n'avois la protection de personne, & depuis que j'avois perdu Madame de Tresle, je ne m'étois pas encore sentie si privée d'elle, que dans cet instant où je parus devant ses filles.

Et à propos, nous n'avons point encore songé à cette petite fille, dit alors la cadette, du plus loin qu'elle m'apperçut; qu'en ferons-nous donc, ma

ſœur? car pour moi, je vous dirai naturellement que je ne ſçaurois me charger d'elle; ma belle-ſœur & ſes deux enfans ſont actuellement chez moi, & j'ai aſſez de mes autres embarras ſans celui-là.

Moi, aſſez des miens, répartit l'aînée, on rebâtit ma maiſon, il y en a une partie d'abattue, où la mettrois-je? Eh bien, répondit l'autre, où eſt la difficulté? il n'y a qu'à la laiſſer chez ce bonhomme (c'étoit le Vigneron qu'elle vouloit dire) dont la femme en aura ſoin, & qui la gardera en attendant qu'on ait réponſe de ſa mere à qui nous écrirons, qui enverra apparemment de l'argent, quoiqu'il n'en ſoit jamais venu de chez elle, & qui diſpoſera de ſa fille comme il lui plaira; je ne vois point d'autre arrangement, dès que

nous ne pouvons pas l'emmener, & qu'il n'y a point d'autres parens ici ; je ne suis pas d'avis qu'il m'en arrive autant qu'à ma mere, à qui la Marquise, toute grande Dame & toute riche qu'elle est, n'a pas eu honte de la laisser pendant dix ans entiers, qui pour surcroît de ridicule, ont fini par un legs de mille Ecus (elle parloit du Diamant). Jugez-en, Marianne. Voyez si l'on pouvoit, moi présente, me rejetter avec plus d'insulte, ni traiter de ma situation avec moins d'humanité, ni me la montrer avec moins d'égard pour la foiblesse de mon âge.

Aussi en eûs-je l'esprit troublé ; cet azyle qu'on me refusoit, celui qu'on me reprochoit d'avoir trouvé chez Madame de Tresle ; ce miserable gîte qu'on me destinoit dans le lieu même

où j'avois été si heureuse, où Madame de Tresle m'avoit tant aimée, où je me dirois sans cesse, où est-elle ? où je croirois toujours la voir, & toujours avec la douleur de ne la voir jamais; enfin, ce récit qu'on me faisoit en passant du peu d'intérêt que ma mere prenoit à moi, tout cela me pénétra si fort, qu'en m'écriant: Ah ! mon Dieu ! Mon visage à l'instant fut couvert de larmes.

Pendant qu'on délibéroit ainsi sur ce qu'on feroit de moi, Monsieur Villot, cet ancien Fermier de mon grand-pere, & à qui Madame de Tresle avoit écrit, entra dans la Salle; je le connoissois, je l'avois vû venir souvent à la maison pour des achats de Bled, & l'air plein de zele & de bonne volonté avec lequel il jetta d'abord les yeux sur moi,

m'engagea subitement & sans réflexion à avoir recours à lui.

Hélas ! lui dis-je, Monsieur Villot, vous qui étiez notre ami, menez-moi chez vous pour quelques jours ; souvenez-vous de Madame de Treſle, & ne me laiſſez pas ici, je vous en conjure.

Eh vraiment, Mademoiſelle, je n'arrive ici que pour vous emmener ; c'eſt Madame de Treſle qui m'en a chargé en mourant par la Lettre que voici, & que je n'ai reçû que ce matin en revenant de la Ville ; ainſi, je vous conduirai tout-à-l'heure à notre Bourg, ſi ces Dames y conſentent, & ce ſera bien de l'honneur à moi de vous rendre ce petit ſervice, après les obligations que j'ai à feu Monſieur de Tervire, mon bon Maître, & votre grand-pere, que nous avons

bien pleuré ma femme & moi, & pour qui nous prions Dieu encore tous les jours : il n'y a qu'à venir, Mademoiſelle, nous nous eſtimerons bien heureux de vous avoir à la maiſon, & nous vous y porterons autant de reſpect que ſi vous étiez chez vous, ainſi qu'il eſt juſte.

Volontiers, dit alors une de mes tantes, n'eſt-ce pas ma ſœur ? elle ſera là chez de fort honnêtes gens, & nous pouvons la leur confier en toute ſûreté ; oui, Monſieur Villot, on vous la laiſſe avec plaiſir, emmenez-la ; j'écrirai dès aujourd'hui à ſa mere la bonne volonté que vous avez marquée, afin que vous n'y perdiez pas, & qu'elle ſe hâte de vous débarraſſer de ſa fille.

Ah ! Madame, lui répondit ce galant homme, ce n'eſt pas le gain que j'y prétends faire qui

me mene, je n'y ſonge pas. Pour ce qui eſt de l'embarras, il n'y en aura point, ma femme ne quitte jamais ſon ménage, & nous avons une chambre fort propre, qui eſt toujours vuide, excepté quand mon gendre vient au Bourg, mais il couchera ailleurs; il n'eſt que mon gendre, & la jeune Demoiſelle ſera la Maîtreſſe du Logis, juſqu'à ce que ſa mere la reprenne.

Je m'approchai alors de Monſieur Villot, pour lui témoigner combien j'étois ſenſible à ce qu'il diſoit, & de ſon côté, il me fit une révérence à laquelle on reconnoiſſoit le Fermier de mon grand-pere.

Allons, voilà qui eſt décidé, dit alors la cadette, adieu, Monſieur Villot, qu'on aille chercher la caſſette de cette petite fille, il ſe fait tard, nos Equi-

pages ſont prêts, il n'y a qu'à partir. Tervire (c'étoit à moi à qui elle s'adreſſoit) donnez demain de vos nouvelles à votre mere, on vous reverra un de ces jours, entendez-vous ? ſoyez bien raiſonnable, ma fille ; nous vous la recommandons, Monſieur Villot.

Là-deſſus, elles prirent congé de tout le monde, paſſerent dans la cour, ſe mirent chacune dans leur Voiture, & partirent ſans m'embraſſer ; elles venoient de s'épuiſer d'amitié pour moi dans les dernieres paroles que venoit de me dire la caderte, & que l'aînée étoit cenſée avoit dites auſſi.

Je fus un peu ſoulagée dès que je ne les vis plus, je reſpirai, je ſentis une affliction de moins ; on chargea un Payſan de mon petit bagage, & nous partîmes à notre tour Monſieur Villot & moi.

Non, Marianne, quelque chose que je vous aye dit jusqu'ici de mes détresses, je ne me souviens point d'avoir rien éprouvé de plus triste que ce qui se passa dans mon cœur en cet instant.

Nous qui sommes bornées en tout, comment le sommes-nous si peu quand il s'agit de souffrir ? Cette maison où je croyois ne pouvoir demeurer sans mourir, je ne pus la quitter sans me sentir arracher l'ame, il me sembla que j'y laissois ma vie, j'expirois à chaque pas que je faisois pour m'éloigner d'elle, je ne respirois qu'en soupirant ; j'étois cependant bien jeune, mais quatre jours d'une situation comme étoit la mienne, avancent bien le sentiment, ils valent des années.

Mademoiselle, me disoit le Fermier, qui avoit presqu'envie

de pleurer lui-même, marchons, ne retournez point la tête, & gagnons vîte le logis, votre grand'mere nous aimoit, c'eſt comme ſi c'étoit elle.

Et pendant qu'il me parloit, nous avancions; je me retournois encore, & à force d'avancer, elle diſparut à mes yeux, cette maiſon que je n'aurois voulu ni habiter, ni perdre de vûe.

Enfin, nous entrâmes dans le Bourg, & me voici chez Monſieur Villot avec ſa femme, que je ne connoiſſois point, & qui me reçut avec l'air & les façons dont j'avois beſoin dans l'état où j'étois; je ne me trouvai point étrangere avec elle, on eſt tout d'un coup lié avec les gens qui ont le cœur bon, quels qu'ils ſoient, ce ſont comme des amis que vous avez dans tous les états.

Ce fut ainſi que je fus accueillie, & le premier avantage que j'en retirai, fut d'être délivrée de cette crainte ſtupide, de cet abattement d'eſprit où j'avois langui juſques-là; j'oſai du moins alors pleurer & ſoupirer à mon aiſe.

Mes tantes avoient réduit ma douleur à ſe taire, le zéle & les caréſſes de ces gens-ci la mirent en liberté, cela la rendit plus tendre, par conſéquent plus douce, & puis la diſſipa inſenſiblement, à l'attendriſſement près qui me reſta en ſongeant à Madame de Treſle, & que j'ai encore quand je parle d'elle.

J'avois écrit à ma mere, & il y avoit toute apparence que Monſieur Villot ne me garderoit que dix ou douze jours, & point du tout, ma mere m'écrivit en quatre lignes de reſter chez

TAYLOR INST. OXFORD

lui, sous prétexte d'avoir un voyage à faire avec son mari, & de m'emmener ensuite à Paris avec elle.

Mais ce voyage qu'elle remettoit de mois en mois ne se fit point, & le tout se termina par me marquer bien franchement qu'elle ne sçavoit plus quand elle viendroit, mais qu'elle alloit prendre des arrangemens pour me faire venir à Paris, ce qui n'eut aucun effet non plus, malgré la quantité de Lettres dont je la fatiguai depuis, & auxquelles elle ne répondit point; de façon que je me lassai moi-même de lui écrire, & que je restai chez ce Fermier aussi abandonnée que si je n'avois point eu de famille, à quelqu'argent près qu'on envoyoit rarement pour m'habiller, avec une petite pension qu'on payoit pour moi, &

dont la médiocrité n'empêchoit pas mes généreux Hôtes de m'aimer de tout leur cœur, & de me respecter en m'aimant.

De mes tantes, je ne vous en parle point, je ne les voyois, tout au plus, que deux fois par an.

J'avois quatre ou cinq Compagnes dans le Bourg & aux environs; c'étoit des filles de Bourgeois du lieu avec qui je passois une partie de la journée, ou les filles de quelques Gentilshommes voisins, & dont les meres m'emmenoient quelquefois dîner chez elles, quand le Fermier, qui avoit affaire à leurs maris, devoit venir me reprendre.

Les Demoiselles (j'entens les filles nobles) en qualité de mes égales, m'appelloient Tervire & me tutoyoient, & s'honoroient

un peu, ce me ſemble, de cette familiarité, à cauſe de Madame la Marquiſe ma mere.

Les Bourgeoiſes un peu moins hardies, malgré qu'elles en euſſent, uſoient de fineſſe pour ſauver leur petite vanité, & me donnoient un nom qui paroiſſoit les mettre au pair; j'étois ma chere amie pour elles; c'eſt une remarque que je fais en paſſant pour vous amuſer.

Voilà comment je vécus juſqu'à l'âge de près de dix-ſept ans.

Il y avoit alors à un petit demi quart de lieue de notre Bourg, un Château où j'allois aſſez ſouvent. Il appartenoit à la veuve d'un Gentilhomme qui étoit mort depuis dix ou douze ans; elle avoit été autrefois une des Compagnes de ma mere & ſa meilleure amie; je penſe auſſi qu'elles avoient été mariées à peu près

dans

dans le même tems, & qu'elles s'écrivoient quelquefois.

Cette veuve pouvoit avoir alors environ quarante ans, femme bien faite, & de bonne mine, & à qui sa fraîcheur & son embonpoint laissoient encore un assez grand air de beauté ; ce qui, joint à la vie réguliere qu'elle menoit, à des mœurs qui paroissoient austeres, & à ses liaisons avec tous les dévôts du Pays, lui attiroit l'estime & la vénération de tout le monde, d'autant plus qu'une belle femme édifie plus qu'une autre, quand elle est pieuse, parce qu'ordinairement elle a besoin d'un plus grand effort pour l'être.

Il y avoit bien quelques personnes dans nos cantons qui n'étoient pas absolument sûres de cette grande piété qu'on lui croyoit.

Parmi les dévôts qui alloient ſouvent chez elle, on remarquoit qu'il y avoit toujours eu quelques jeunes gens, ſoit Séculiers, ſoit Eccléſiaſtiques ou Abbés, & toujours bien faits. Elle avoit d'ailleurs de grands yeux aſſez tendres; ſa façon de ſe mettre, quoique ſimple & modeſte, avoit un peu trop bonne grace, & les gens dont je viens de parler ſe défioient de tout cela; mais à peine oſoient-ils montrer leur défiance, dans la crainte de paſſer pour de mauvais eſprits.

Cette veuve avoit écrit à ma mere que je la voyois ſouvent, & il eſt vrai que j'aimois ſa douceur, & ſes manieres affectueuſes.

Vous vous reſſouvenez que je n'avois pas de bien; ma mere qui ne ſçavoit que faire de moi, & qui auroit ſouhaité que je ne

vinſſe jamais à Paris, où je n'aurois pû prendre les airs d'une fille de condition, ni vivre convenablement à ſa vanité, & au rang qu'elle y tenoit, lui témoigna combien elle lui ſeroit obligée, ſi elle pouvoit adroitement m'inſpirer l'envie d'être Religieuſe. Là-deſſus la veuve entreprend d'y réuſſir.

La voilà qui donne le mot à toute cette ſociété de gens de bien, afin qu'ils concourent avec elle au ſuccès de ſon entrepriſe, elle redouble de careſſes & d'amitié pour moi ; & il eſt vrai qu'une fille de mon âge, & d'une auſſi jolie figure qu'on diſoit que je l'étois, ne lui auroit pas fait peu d'honneur de s'aller jetter dans un Couvent au ſortir de ſes mains.

Elle me retenoit preſque tous les jours à ſouper, & même à

coucher chez elle ; à peine pouvoit-elle ſe paſſer de me voir depuis le matin juſqu'au ſoir. Monſieur & Madame Villot étoient charmés de mon attachement pour elle, ils m'en louoient, ils m'en eſtimoient encore davantage, & tout le monde penſoit comme eux ; je m'affectionnois moi même aux éloges que je m'entendois donner ; j'étois flattée de cet applaudiſſement général, ma dévotion en augmentoit tous les jours, & ma mine en devenoit plus auſtere.

Cette femme m'aſſocioit à tous ſes pieux exercices, m'enfermoit avec elle pour de ſaintes lectures, m'emmenoit à l'Egliſe & à toutes les Prédications qu'elle couroit ; je paſſois fort bien une heure ou deux aſſiſe & toute ramaſſée dans le fond d'un Confeſſionnal où je me recueillois

comme elle, ou je croyois du moins me recueillir à son exemple, à cause que j'avois l'honneur d'imiter sa posture.

Elle avoit sçû m'intéresser à toutes ces choses par la façon insinuante avec laquelle elle me conduisoit.

Ma prédestinée, me disoit-elle souvent, (car elle & ses amis ne me donnoient point d'autre nom) que la piété d'une fille comme vous est un touchant spectacle! Je ne sçaurois vous regarder sans louer Dieu, sans me sentir excitée à l'aimer.

Eh! mais, sans doute, répondoient nos amis, cette piété qui nous charme, & dont nous sommes témoins, est une grace que Dieu nous fait aussi bien qu'à Mademoiseile; & ce n'est pas pour en rester là que vous êtes si pieuse avec tant de jeunesse

& tant d'agrémens, ajoûtoit-on; cela ira encore plus loin, Dieu vous deſtine à un état plus ſaint, il vous voudra toute entiere; on le voit bien, il faut de grands exemples au monde, & vous en ſerez un du triomphe de la grace.

A ces diſcours qui m'animoient, on joignoit des égards preſque reſpectueux, on feignoit des étonnemens, on levoit les yeux au Ciel, d'admiration; j'étois parmi eux une perſonne grave & vénérable, ma préſence en impoſoit; & à tout âge, ſur-tout à celui où j'étois, on aime à ſe voir de la dignité avec ceux avec qui l'on vit; c'eſt de ſi bonne heure qu'on eſt ſenſible au plaiſir d'être honoré; auſſi la veuve eſperoit-elle bien par-là me mener tout doucement à ſes fins.

Sa maiſon n'étoit pas éloignée

d'un Couvent de filles, où nous allions pour le moins une ou deux fois la semaine.

Elle y avoit une parente qui étoit instruite de ses desseins, & qui s'y prêtoit avec toute l'adresse monachale, avec tout le zéle mal entendu dont elle étoit capable. Je dis mal entendu, car il n'y a rien de plus imprudent, & peut-être rien de moins pardonnable que ces petites séductions qu'on employe en pareil cas, pour faire venir à une jeune fille l'envie d'être Religieuse; ce n'est pas en agir de bonne foi avec elle, & il vaudroit encore mieux lui exagerer les conséquences de l'engagement qu'elle prendra, que de l'empêcher de les voir, ou que de les lui déguiser si bien qu'elle ne les connoît pas.

Quoiqu'il en soit, cette parente de ma veuve n'oublioit rien

pour me gagner, & elle y réuſſiſſoit ; je l'aimois de tout mon cœur, c'étoit une vraie fête pour moi que d'aller lui rendre viſite, & on ne ſçauroit croire combien l'amitié d'une Religieuſe eſt attrayante, combien elle engage une fille qui n'a rien vû, & qui n'a nulle expérience ; on aime alors cette Religieuſe autrement qu'on n'aimeroit une amie du monde ; c'eſt une eſpece de paſſion que l'attachement innocent qu'on prend pour elle ; & il eſt ſûr que l'habit que nous portons, & qu'on ne voit qu'à nous, que la phiſionomie repoſée qu'il nous donne contribuent à cela, auſſi-bien que cet air de paix qui ſemble répandu dans nos maiſons, & qui les fait imaginer comme un azyle doux & tranquille ; enfin, il n'y a pas juſqu'au ſilence qui regne parmi nous, qui ne faſſe

faſſe une impreſſion agréable ſur une ame neuve & un peu vive.

J'entre dans ce détail à cauſe de vous à qui il peut ſervir, Marianne, & afin que vous examiniez en vous-même ſi l'envie que vous avez d'embraſſer notre état ne vient pas en partie de ces petits attraits dont je vous parle & qui ne durent pas long-tems.

Pour moi je les ſentois quand j'allois à ce Couvent, & il falloit voir comme ma Religieuſe me ſerroit les mains dans les ſiennes, avec quelle ſainte tendreſſe elle me parloit & jettoit les yeux ſur moi; après cela, venoient encore deux ou trois de ſes Compagnes auſſi careſſantes qu'elle, & qui m'enchantoient par la douceur des petits noms qu'elles me donnoient, & par leurs graces ſimples & dévotes; de ſorte que je

ne les quittois jamais que pénétrée d'attendriſſement pour elles & pour leur Maiſon.

Mon Dieu ! que ces bonnes filles ſont heureuſes ! me diſoit la veuve, quand nous retournions chez elle : que n'ai je pris cet Etat-là ? Nous venons de les laiſſer dans le ſein du repos, & nous allons retrouver le tumulte de la vie du monde.

J'en convenois avec elle, & dans les diſpoſitions où j'étois, il ne me falloit peut-être plus qu'une viſite ou deux à ce Couvent pour me déterminer à m'y jetter, ſans un coup de hazard qui me changea tout d'un coup là-deſſus.

Un jour que ma veuve étoit indiſpoſée, & qu'il y avoit plus d'une ſemaine que nous n'avions été à ce Couvent, j'eus envie d'y aller paſſer une heure ou

deux, & je priai la veuve de me donner ſa Femme de chambre pour me mener ; j'avois un Livre à rendre à ma bonne amie la Religieuſe que je demandai, & que je ne pus voir ; un rhumatiſme auquel elle étoit ſujette la retenoit au lit ; ce fut ce qu'elle m'envoya dire par une de ſes Compagnes qui venoient ordinairement me trouver au Parloir avec elle.

Celle qui me parla alors étoit une perſonne de vingt-cinq à vingt-ſix ans, grande fille d'une figure aimable & intéreſſante, mais qui m'avoit toujours paru moins gaye, ou ſi vous voulez plus ſérieuſe que les autres ; elle avoit quelquefois un air de mélancolie ſur le viſage que l'on croyoit naturelle, & qui ne rebutoit point, qui devenoit même attendriſſant par je ne ſçai

quelle douceur qui s'y mêloit. Il me ſemble que je la vois encore avec ſes grands yeux languiſſans, elle laiſſoit volontiers parler les autres, quand nous étions toutes enſemble; c'étoit la ſeule qui ne m'eût point donné de petits noms, & qui ſe contentoit de m'appeller Mademoiſelle, ſans que cela m'empêchât de la trouver auſſi affable que ſes compagnes.

Ce jour-là, elle me parut encore plus mélancolique que de coutume, & comme je ne la ſoupçonnois point de triſteſſe, je m'imaginai qu'elle ne ſe portoit pas bien.

N'êtes-vous pas malade, lui dis-je? je vous trouve un peu pâle? Cela ſe peut bien, me répondit-elle, j'ai paſſé une aſſez mauvaiſe nuit; mais ce ne ſera rien. Souhaitez-vous, ajouta-

t-elle, que j'aille avertir nos sœurs que vous êtes ici : Non, lui dis-je, je n'ai qu'une heure à rester avec vous, & je ne demande pas d'autre compagnie que la vôtre; aussi bien aurai-je incessamment le tems de voir nos bonnes amies tout à mon aise, & sans être obligée de les quitter. Comment! Sans les quitter ? me dit-elle. Auriez-vous dessein d'être des nôtres ?

J'y suis plus d'amoitié résolue, lui répondis-je ; & je crois que dès demain je l'écrirai à ma mere; il y a long-tems que votre bonheur me fait envie, & je veux être aussi heureuse que vous.

Je passai alors ma main à travers le parloir pour prendre la sienne qu'elle me tendit, mais sans répondre à ce que je lui disois ; je m'apperçus même que ses yeux se mouilloient, & qu'elle

baiſſoit la tête, apparemment pour me le cacher.

J'en demeurai dans un étonnement qui me rendit à mon tour quelqu'inſtant muette.

Dites-moi donc, m'écriai-je en la regardant, eſt-ce que vous pleurez ? Eſt-ce que je me trompe ſur votre bonheur ?

A ce mot de bonheur, ſes larmes redoublerent, & j'en fus touchée moi-même, ſans ſavoir ce qui l'affligeoit.

Enfin, après pluſieurs ſoupirs qui ſortirent comme malgré elle : Hélas ! Mademoiſelle, me répondit-elle, gardez-moi le ſecret ſur ce que vous voyez, je vous en conjure ; ne dites mes pleurs à perſonne, je n'ai pû les retenir, & je vous en confierai la cauſe ; il ne vous ſera peut-être pas inutile de la ſavoir, elle peut ſervir à votre inſtruction.

Elle s'arrêta-là pour eſſuyer ſes larmes. Achevez, lui dis-je, en pleurant moi-même, & ne me cachez rien, ma chere amie, je me ſens pénetrée de vos chagrins, & je regarde la confiance que vous me témoignez, comme un bienfait que je n'oublirai jamais.

Vous voulez vous faire Religieuſe ? me dit-elle alors, & les careſſes de nos Sœurs, l'accueil qu'elles vous font, les diſcours qu'elles vous tiennent, & autant qu'il me le ſemble, les inſinuations de Madame de S^t. Hermiére (c'étoit le nom de ma veuve) tout vous y porte, & vous allez vous engager dans notre état ſur la foi d'une vocation que vous croyez avoir, & que vous n'auriez peut-être pas ſans tout cela ? Prenez-y garde ! J'avoue, ſi vous êtes bien appellée, que vous vivrez tranquille & contente ; mais

ne vous en fiez pas aux dispositionsou vous vous trouvez, elles ne sont pas assez sûres, je vous en avertis, peut-être cesseront-elles, avec les circonstances qui vous les inspirent à present, mais qui ne sont que vous les prêter, & je ne saurois vous dire quel malheur c'est pour une fille de votre âge, de s'y être trompée, ni jusqu'où ce malheur là peut devenir terrible pour elle. Vous ne vous figurez ici que des douceurs, & il y en a sans doute; mais ce sont des douceurs particuliéres à notre état, & il faut être née pour les goûter. Nous avons aussi nos peines que le monde ne connoît point, & il faut être née pour les supporter; il y a telle personne qui dans le monde auroit pû soutenir les plus grands malheurs, & qui ne trouve pas en elle de quoi sou-

tenir les devoirs d'une Religieuſe, tout ſimples qu'ils vous paroiſſent ; chacun a ſes forces ; celles dont on a beſoin parmi nous ne ſont pas données à tout le monde, quoiqu'elles ſemblent devoir être bien médiocres ; & j'en fais l'expérience ; c'eſt à votre âge que je ſuis entrée ici ; on m'y mena d'abord comme on vous y mene ; je m'y attachai comme vous à une Religieuſe dont je fis mon amie ; ou pour mieux dire, careſſée par toutes celles qui y étoient, je les aimai toutes ; je ne pouvois pas m'en ſéparer ; j'étois une cadette, toute ma Famille aidoit au charme qui m'attiroit chez elles ; je n'imaginois rien de ſi doux que d'être du nombre de ces bonnes filles qui m'aimoient tant, pour qui ma tendreſſe étoit une vertu, & avec qui Dieu me paroiſſoit ſi aima-

ble, avec qui j'allois le servir dans une paix si délicieuse. Hélas ! Mademoiselle, qu'elle enfance ! je ne me donnois pas à Dieu, ce n'étoit point lui que je cherchois dans cette Maison ; je ne voulois que m'assurer la douceur d'être toujours chérie de ces bonnes filles, & de les chérir moi-même ; c'étoit-là le puérile attrait qui me menoit, je n'avois point d'autre vocation. Personne n'eut la charité de m'avertir de la mépriſe que je pouvois faire, & il n'étoit plus tems de me dédire quand je connus toute la mienne ; j'eûs cependant des ennuis & des dégouts sur la fin de mon Noviciat ; mais c'étoit des tentations, venoit-t-on me dire affectueusement, & en me carressant encore. A l'âge ou j'étois on n'a pas le courage de résister à tout le monde, je

crûs ce qu'on me disoit, tant par docilité que par persuasion ; le jour de la cérémonie de mes vœux arriva, je me laissai entraîner, je fis ce qu'on me disoit ; j'étois dans une émotion qui avoit arrêté toutes mes pensées ; les autres décidérent de mon sort ; & je ne fus moi-même qu'une spectatrice stupide de l'engagement éternel que je pris.

Ses pleurs recommencérent ici, & elle n'acheva les derniers mots qu'avec une voix étouffée par ses soupirs.

Vous avez vû que sa douleur n'avoit fait d'abord que m'attendrir ; elle m'effraya dans ce moment-ci. Tout ce qui l'avoit conduit à ce Couvent ressembloit si fort à ce qui me donnoit envie d'y être ; mes motifs venoient si exactement des mêmes causes ; & je voyois si bien mon histoire

dans la ſienne, que je tremblai du péril ou j'étois, ou plutôt de celui où j'avois été ; car je crois que dans cet inſtant je ne me ſouciai plus de cette Maiſon, non plus que de celles qui y demeuroient ; je me ſentis glacée pour elles, & je ne fis plus de cas de leurs façons.

De ſorte qu'après avoir quelques inſtans rêvé ſur ce que je venois d'entendre. Ah ! mon Dieu, Madame, que de réfléxions vous me faites faire ! dis-je à cette Religieuſe qui pleuroit encore, & que vous m'apprenez de choſes que je ne ſavois pas!

Hélas ! me répondit-elle, je vous l'ai déja dit, Mademoiſelle, & je vous le répéte, ne confiez notre converſation à perſonne ; je ne ſuis déja que trop à plaindre, & je le ſerois encore da-

vantage si vous parliez.

Vous n'y songez pas, lui dis-je, moi reveler une confidence à qui je devrai peut-être tout le repos de ma vie, & que malheureusement je ne puis payer par aucun service, malgré le triste état où vous êtes, & qui m'arrache les pleurs que vous me voyez verser, ajoutai-je, avec un attendrissement dont la douceur la gagna au point que le reste de son secret lui échappa.

Hélas! vous ne voyez rien encore, & vous ne savez pas tout ce que je souffre, s'écria-t-elle en appuyant sa tête sur ma main, que je lui avois passée, & qu'elle arrosa de ses larmes.

Chere amie, lui répondis-je à mon tour, auriez-vous encore d'autres chagrins, soulagez votre cœur en me les disant, donnez-vous du moins cette consolation,

là avec une perſonne qui vous aime, & qui en ſoupirera avec vous.

Eh bien, me dit-elle, je me fie à vous, j'ai beſoin de ſecours, je vous en demande, & c'eſt contre moi-même.

Elle tira alors de ſon ſein un Billet ſans adreſſe, mais cacheté, qu'elle me donna d'une main tremblante. Puiſque je vous fais pitié, ajouta-t'elle, défaites-moi de cela, je vous en conjure; ôtez-moi ce malheureux billet qui me tourmente, délivrez-moi du péril où il me jette, & que je ne le voye plus. Depuis deux heures que je l'ai reçû, je ne vis pas.

Mais, lui dis-je, vous ne l'avez point lû, il n'eſt point ouvert. Non, me répondit-elle, à tout moment j'ai eû envie de le déchirer, à tout moment j'ai été

tentée de l'ouvrir, & à la fin je l'ouvrirois, je n'y reſiſterois pas; je crois que j'allois le lire, quand par bonheur pour moi vous êtes venue, hé quel bonheur! Hélas! je ſuis bien éloignée de ſentir que c'en eſt un; je ne ſai pas même ſi je le penſe; ce billet que je viens de vous donner, je le regrette, peu s'en faut que je ne vous le redemande, je voudrois le ravoir, mais ne m'écoutez point, & ſi vous le liſez, comme vous en êtes la maîtreſſe, puiſque je ne vous cache rien, ne me dites jamais ce qu'il contient, je ne m'en doute que trop, & je ne ſais ce que je deviendrois ſi j'en étois mieux inſtruite.

Eh! de qui le tenez-vous? lui dis-je alors, émûe moi-même du trouble ou je la voyois. De mon ennemi mortel, d'un homme qui

eſt plus fort que moi, plus fort que ma religion, que mes réflexions, me répondit-elle, d'un homme qui m'aime, qui a perdu la raiſon, qui veut m'ôter la mienne, qui n'y a déja que trop réuſſi, à qui il faut que vous parliez, & qui s'appelle.....

Elle me le nomma alors tout de ſuite dans le déſordre des mouvemens qui l'agitoient; & jugez quelle fut ma ſurpriſe quand elle prononça le nom d'un homme que je voyois preſque tous les jours chez Madame de Saint Hermieres, & qui étoit un jeune Abbé de vingt-ſept à vingt-huit ans, qui à la vérité n'avoit encore aucun engagement bien ſérieux dans l'état Eccléſiaſtique, qui jouiſſoit cependant d'un petit Bénéfice; qui paſſoit pour être très-pieux, qui avoit la conduite & l'air d'un homme qui l'eſt beaucoup

beaucoup, & que je croyois moi-même d'une ſageſſe de mœurs irréprochable. Auſſi en apprenant que c'étoit lui, ne pus-je m'empêcher de faire un cri.

Je ſai, ajouta-t-elle, que vous le voyez très-ſouvent, nous ſommes alliés, & il m'a trompé dans ſes viſites, peut-être s'y eſt-il trompé lui-même. Il m'a, dit-il, aimée, ſans qu'il l'ait ſçu : & je crois que ma foibleſſe vient d'avoir ſçû qu'il m'aimoit: depuis ce tems-là, il me perſécute, & je l'ai ſouffert ; mais montrez-lui ſa lettre ; dites-lui que je ne l'ai point lûe ; dites-lui que je ne veux plus le voir, qu'il me laiſſe en repos, par pitié pour moi, par pitié pour lui ; faites-lui peur de de Dieu même qui me défend encore contre lui, qui ne me défendroit pas longtems, & ſur qui

il auroit le malheur de l'emporter s'il continue de me poursuivre; dites-lui qu'il doit trembler de l'état où je suis; je ne réponds de rien si je le revois; je suis capable de le suivre, je suis capable d'abréger ma vie, je suis capable de tout; je ne prévois que des horreurs, je n'imagine que des abysmes, & il est sûr que nous péririons tous deux.

Elle fondoit en larmes en me tenant ce discours; elle avoit les yeux égarés; son visage étoit à peine reconnoissable, il m'épouvanta. Nous gardâmes toutes deux un assez long silence; je le rompis enfin, je pleurai avec elle.

Tranquillisez-vous, lui dis-je, vous êtes née avec une ame douce & vertueuse, ne craignez rien, Dieu ne vous abandonnera pas; vous lui appartenez, & il ne veut

que vous inſtruire. Vous comparerez bientôt le bonheur qu'il y a d'être à lui, au miſérable plaiſir que vous trouvez à aimer un homme foible, corrompu, tôt ou tard ingrat, pour le moins infidele, & qui ne peut occuper votre cœur qu'en l'égarant, qui ne vous donne le ſien que pour vous perdre; vous le ſavez bien, vous me le dites vous-même, c'eſt d'après vous que je parle; & tout ceci n'eſt qu'un trouble paſſager qui va ſe diſſiper, qu'il falloit que vous connuſſiez pour en être enſuite plus forte, plus éclairée, & plus contente de votre état.

Je m'arrêtai-là, une cloche ſonna qui l'appelloit à l'Egliſe. Revenez donc me voir, me dit-elle, d'une voix preſque étouffée, & elle me quitta.

Je reſtai encore quelques momens ſeul. Tout ce que je ve-

nois d'entendre avoit fait une ſi grande révolution dans mon eſprit, & je revenois de ſi loin, que dans l'étonnement où j'étois de mes nouvelles idées, je ne ſongeois point à ſortir de ce Parloir.

Cependant le jour baiſſoit, je m'en apperçus à travers ma rêverie, & je rejoignis la Femme de chambre qui m'avoit amenée; & que je trouvai qui venoit me chercher.

Me voilà donc, comme je vous l'ai déja dit, entiérement guérie de l'envie d'être Religieuſe, guérie à un point que je treſſaillois en réfléchiſſant que j'avois penſé l'être, & qu'il s'en étoit peu fallu que je n'en euſſe donné ma parole. Heureuſement, je n'avois pas été juſques-là, je n'avois encore paru que tentée d'embraſſer cet état.

Madame de Sainte Hermieres chez qui je revins pour quelques momens, voulut me retenir à coucher, mais sans compter que je désirois d'être seule pour me livrer toute à mon aise à la nouveauté de mes réfléxions ; c'est que je croyois avoir le visage aussi changé que l'esprit, & que j'appréhendois qu'elle ne s'apperçût à ma phisionomie que je n'étois plus la même ; de sorte que j'avois besoin d'un peu de tems pour me rassurer, & pour prendre une mine où l'on ne connût rien ; je veux dire ma mine ordinaire.

Je ne me rendis donc point à ses instances, & m'en retournai chez Monsieur Villot, où j'achevai de me familiariser moi-même avec mon changement, & où je rêvai aux moyens de ne le laisser entrevoir qu'insensible-

ment aux autres ; car j'aurois été honteuse de les désabuser trop brusquement sur mon compte, je voulois m'épargner leur surprise. Mais apparament que je m'y pris mal, & je ne m'épargnai rien.

J'oubliois une circonstance qu'il est nécessaire que vous sachiez ; c'est qu'en m'en retournant chez mon Fermier avec la Femme de Chambre qui m'avoit accompagnée au Couvent, je rencontrai ce jeune homme, dont m'avoit entretenu la Religieuse, cet Abbé qui lui faisoit répandre tant de larmes, & dont le billet que j'avois dans ma poche, l'avoit jettée dans un si grand trouble.

J'allois entrer chez Monsieur Villot, & je venois de renvoyer la Femme de Chambre. Ce jeune tartuffe, avec sa mine dévote

s'arrêta pour me saluer, & me faire quelque compliment. Nous ne vous aurons donc pas ce soir chez Madame de Sainte Hermieres où je vais souper, Mademoiselle, me dit-il ? Non, Monsieur, lui répondis-je ; mais en revanche, je puis vous donner des nouvelles de Madame de.... que je quitte, & qui m'a beaucoup parlé de vous (je nommai la Religieuse) & l'air froid dont je lui dis ce peu de mots, parut lui faire quelqu'impression, du moins je le crus.

Elle a bien de la bonté, reprit-il, je la vois quelquefois ; comment se porte-t-elle ? Quoiqu'il n'y ait que trois heures que vous l'ayiez quittée, lui repartis-je (& aussi-tôt il rougit) vous ne la reconnoîtriez pas tant elle est abattue ; je l'ai laissé baignée de ses pleurs, & pénétrée jus-

qu'au déſeſpoir de l'égarement d'un homme qui lui a écrit il y a ſix ou ſept heures, dont elle déteſte les viſites paſſées, dont elle n'en veut recevoir de la vie, qui tenteroit inutilement de la revoir encore, & à qui elle m'a prié de rendre ſon billet que voici, ajoutai-je en le tirant de ma poche, où il s'étoit ouvert je ne ſais comment; apparemment que la Religieuſe en avoit déja à moitié rompu le cachet, dont la rupture dût lui perſuader, ſans doute, que je l'avois lû, & qu'ainſi je ſavois juſqu'où il étoit dégagé de ſcrupules en fait de religion & de bonnes mœurs, en fait de probité même; car je me doutois ſur tous les diſcours de la Religieuſe, qu'il ne s'étoit pas agi de moins que d'un enlevement, & il n'y avoit gueres qu'un malhonnête homme qui eût

eût pû en avoir fait la propoſition.

Il prit le billet d'une main tremblante, & je le quittai ſur le champ. Adieu, Monſieur, lui dis-je; ne craignez rien de ma part, je vous promets un ſecret inviolable, mais craignez tout de mon amie, bien réſolue d'éclater à quelque prix que ce ſoit, ſi vous continuez à la pourſuivre.

Elle ne m'avoit pas chargée de lui faire cette menace, mais je crus pouvoir l'ajouter de mon chef; c'étoit encore un ſecours que je prêtois à cette fille dont le péril me touchoit, & je pris ſur moi d'aller juſque-là pour effrayer l'Abbé, & pour lui ôter toute envie de renouer l'intrigue.

J'y réuſſis en effet; il ne retourna pas au Couvent, & j'en

débarraſſai la Religieuſe, ou pour mieux dire, j'en débarraſſai ſa vertu; car pour elle, il y avoit des momens où elle auroit donné ſa vie pour le revoir, à ce qu'elle me diſoit dans quelques entretiens que j'eus encore avec elle.

Cependant à force de priéres, de combats, & de gémiſſemens, ſes peines s'adoucirent, elle acquit de la tranquillité; inſenſiblement elle s'affectionna à ſes devoirs, & devint l'exemple de ſon Couvent par ſa piété.

Quant à l'Abbé, cette avanture ne le rendit pas meilleur, apparemment qu'il ne méritoit pas d'en profiter; la Religieuſe n'étoit qu'une égarée; l'Abbé étoit un perverti, un faux dévot en un mot, & Dieu qui diſtingue nos foibleſſes de nos crimes, ne lui fit pas la même

grace qu'à elle, comme vous l'allez voir par le récit d'un des plus triſtes accidens de ma vie.

Je retournai le lendemain après midi chez Madame de Sainte Hermieres, qui étoit alors enfermée dans ſon Oratoire, & que deux ou trois de nos amis communs attendoient dans la Salle.

Elle deſcendit un quart d'heure après; & d'auſſi loin qu'elle me vit; vous voilà donc, petite, me cria-t-elle, comme en ſoupirant ſur moi? Hélas! je ſongeois tout à l'heure à vous, vous m'avez diſtrait dans ma priere; voici le tems où je n'aurai plus le plaiſir de vous voir parmi nous, mais vous n'en ſerez que mieux; nous allons être ſéparés d'elle, meſſieurs; c'eſt dans la Maiſon de Dieu qu'il faudra deſormais chercher notre prédeſtinée.

D'où vient donc, Madame?

lui dis-je, avec un ſourire que j'affectai pour cacher la rougeur dont je ne pus me défendre, en entendant parler de la Maiſon de Dieu.

Hélas! Mademoiſelle, me répondit-elle, c'eſt que je viens de recevoir une Lettre de Madame la Marquiſe (elle parloit de ma mere) à qui j'écrivis ces jours paſſés, que dans les diſpoſitions où je vous trouvois elle pouvoit ſe préparer à vous voir bien-tôt Religieuſe, & elle me charge de vous dire qu'elle vous aime trop pour s'y oppoſer, ſi vous êtes bien appellée, qu'elle changeroit bien ſon état contre celui que vous voulez prendre, qu'elle n'eſtime pas aſſez le monde pour vous y retenir malgré vous, & qu'elle vous permet d'entrer au Couvent quand il vous plaira: ce ſont ſes propres termes, & je pré-

vois que vous profiterez peut-être dès ces jours-ci, de la permiſſion qu'on vous donne, ajoûta-t-elle, en me préſentant la Lettre de ma mere.

Les larmes me vinrent aux yeux pour toute réponſe, mais c'étoit des larmes de triſteſſe & de répugnance; on ne pouvoit pas s'y méprendre à l'air de mon viſage.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc, dit-elle? on croiroit que cette Lettre vous afflige; eſt-ce que j'ai mal jugé de vous? Tout le monde ici s'y eſt-il trompé, & n'êtes-vous plus dans les mêmes ſentimens, ma fille?

Que ne m'avez-vous conſultée avant que d'écrire à ma mere, lui répartis-je en ſanglotant? Vous achevez de me perdre auprès d'elle, Madame, je ne ſerai point Religieuſe; Dieu ne me

veut pas dans cet Etat-là.

A ce discours, je vis Madame de Sainte Hermieres immobile, & presque pâlissante, ses amis se regardoient, & levoient les mains d'étonnement.

Ah! Seigneur! Vous ne serez point Religieuse, s'écria-t-elle ensuite d'un ton douloureux qui signifioit; où en suis-je? Et il est vrai que je lui ôtois l'espérance d'une avanture bien édifiante pour le monde, & par conséquent bien glorieuse pour elle? Après toute la dévotion que je tenois d'elle, & de son exemple, il ne me manquoit plus qu'un Voile pour être son chef-d'œuvre.

Ne vous effrayez point, lui dit alors un de ceux qui étoient présens, en souriant d'un air plein de foi; je m'y attendois; ceci n'est qu'un dernier effort de l'En-

nemi de Dieu contr'elle ; vous l'y verrez peut-être voler dès demain, à cette heureuse & sainte retraite, qui vaut bien la peine d'être achetée par un peu de tentation.

Non, Monsieur, répondis-je, toujours la larme à l'œil, non, ce n'est point une tentation, mon parti est pris là-dessus. En ce cas là, je vous plains de toutes façons, Mademoiselle, me répartit Madame de Sainte Hermieres, avec une froideur qui m'annonçoit l'indifférence du commerce que nous aurions desormais ensemble, & aussi-tôt elle se leva pour passer dans le Jardin ; les autres la suivirent, j'en fis autant ; mais aux manieres qu'on eut avec moi dès cet instant, je ne reconnus plus personne de cette Société ; c'étoit comme si j'avois vécu avec d'au-

tres gens ; ce n'étoit plus eux, ce n'étoit plus moi.

De cette dignité où je m'étois vûe parmi eux, il n'en fut plus question, de ce respectueux étonnement pour mes vertus, de ces dévotes exclamations sur les graces dont Dieu favorisoit cette jeune & vénérable Prédestinée, il n'en resta pas vestige, & je ne fus plus qu'une petite personne fort ordinaire qui avoit d'abord promis quelque chose, mais à qui on s'étoit trompé ; & qui n'avoit pour tout mérite que l'avantage profane d'être assez jolie, car je n'étois plus si belle depuis que je refusois d'être Religieuse, ce n'étoit plus si grand dommage que je ne le fusse pas, à ne regarder que l'édification que j'aurois donné au monde.

En un mot, je déchus de toutes façons ; & pour me punir de

l'importance dont j'avois joui jusqu'alors ; on porta si loin l'indifférence, & l'inattention pour moi quand j'étois présente, qu'à peine paroissoit-on sçavoir que j'étois là.

Aussi mes visites au Château devinrent-elles si rares, qu'à la fin je n'en rendois presque plus. Dans l'espace d'un mois, je ne voyois que deux ou trois fois Madame de Sainte Hermieres qui ne s'en plaignoit point, qui ne me souhaitoit ni ne me haissoit, dont l'accueil n'étoit que tiéde ou distrait, & point impoli, & à qui en effet je ne faisois ni plaisir ni peine.

Il y avoit déja près de cinq mois que cela duroit, quand un matin il vint un Laquais de Madame de Sainte Hermieres me prier de sa part d'aller diner chez elle ; cette invitation à laquelle je

me rendis me parut nouvelle dans les termes où nous en étions toutes deux, mais ce qui me surprit encore davantage en arrivant, ce fut de voir cette Dame reprendre avec moi cet air affectueux & caressant dont il n'étoit plus question depuis si long-tems.

Je la trouvai avec un Gentilhomme qui ne venoit chez elle que depuis ma disgrace, & que je ne connoissois moi-même que pour l'avoir rencontré au Château dans mes deux dernieres visites ; homme à peu près de quarante ans, infirme, presque toujours malade, souvent mourant, un asthmatique qui auroit, disoit-on, fort aimé la dissipation & le plaisir ; mais à qui sa mauvaise santé, & la nécessité de vivre de régime, n'avoient point laissé d'autre chose à faire

que d'être dévot, & dont la mine, au moyen de cette dévotion & de ſes infirmités, étoit devenue maigre, pâle, ſérieuſe & auſtere.

Cet homme, comme je vous le dépeins, languiſſant, à demi mort, d'ailleurs garçon & fort riche, qui, comme je vous l'ai dit, ne m'avoit vûe que deux fois ; à travers ſes langueurs & ſon intérieur triſte & mortifié, avoit pris garde que j'étois jolie & bien faite.

Et comme il ſçavoit que je n'avois point de fortune, que ma mere, qui étoit outrée de ce que je n'avois pas pris le voile, ne demanderoit pas mieux que de ſe défaire de moi ; qu'on lui diſoit d'ailleurs que malgré mon inconſtance paſſée dans l'affaire de ma vocation, je ne laiſſois pas cependant que d'avoir de la

ſageſſe & de la douceur ; il ſe perſuada, puiſque je manquois de bien, que ce ſeroit une bonne œuvre que de m'aimer juſqu'à m'épouſer, qu'il y auroit de la piété à ſe charger de ma jeuneſſe & de mes agrémens, & à les retirer pour ainſi dire dans le mariage ; ce fut dans ce ſens-là qu'il en parla à Madame de Sainte Hermieres.

Elle qui étoit bien aiſe de réparer l'affront que je lui avois fait en reſtant dans le monde, qui voyoit que la maiſon de ce Gentilhomme ne valoit guére moins qu'un Couvent, & qu'en me mariant avec lui, je lui ferois preſqu'autant d'honneur que ſi elle m'avoit fait Religieuſe, l'encouragea à ſuivre ſon deſſein, réſolut auſſi tôt avec lui de m'en inſtruire, & de me donner à dîner chez elle où je le trouvai.

Venez, ma fille, venez que je vous embraſſe, me dit-elle, dès qu'elle me vit. Je n'ai jamais ceſſé de vous aimer, quoique j'aye un peu ceſſé de vous le dire; mais laiſſons-là mon ſilence, & les raiſons qui l'ont cauſé; il faut croire que Dieu a tout fait pour le mieux; ce qui ſe préſente aujourd'hui pour vous me conſole de ce que vous avez perdu, & vous ſçaurez ce que c'eſt quand nous aurons diné. Mettons-nous à table.

Pendant qu'elle me parloit; je jettai par hazard les yeux ſur le Gentilhomme en queſtion qui baiſſa gravement les ſiens d'un air doux & diſcret pourtant, de l'air de quelqu'un qui étoit mêlé à ce qu'on avoit à me dire.

Nous dinâmes donc; ce fut lui qui me ſervit le plus ſouvent; il but à ma ſanté, tout cela

d'une maniere qui m'annonçoit des vûes, & qui ſentoit la déclaration muette & chrétienne; on devine mieux ces choſes-là qu'on ne les explique; de ſorte que j'eus quelque ſoupçon de la vérité.

Après le repas, il paſſa de la table où nous étions dans le Jardin. Mademoiſelle, me dit Madame de Sainte Hermieres, vous n'avez point de bien, votre mere ne peut vous en donner, Monſieur le Baron de Sercour en a beaucoup (c'étoit le nom de notre dévot) c'eſt un homme plein de piété, qui ne croit pas pouvoir faire un meilleur uſage de ſa richeſſe, que de la partager avec une fille de qualité auſſi eſtimable, auſſi vertueuſe que vous l'êtes, & dont le mérite a beſoin de fortune. Il vous offre ſa main, ce ſeroit un mariage terminé en

très-peu de jours, & qui vous assureroit un établissement considérable ; il n'est question que d'en écrire à Madame votre mere ; déterminez-vous ; il n'y a pas à hésiter, ce me semble, pour peu que vous réfléchissiez sur la situation où vous êtes, & sur celle où vous pouvez tomber à l'avenir. Je vous parle en amie ; le Baron de Sercour n'est pas d'un âge rebutant. Il n'a pas beaucoup de santé, j'en conviens ; il est assez incertain qu'il vive longtems, ajoûta-t-elle, en baissant le ton de sa voix ; mais enfin, Dieu est le maître, Mademoiselle ; si vous veniez à perdre le Barron, du moins vous laisseroit-il de quoi chérir sa mémoire, & l'état de jeune & riche veuve, quoiqu'affligée, est encore moins embarrassant que celui d'une fille de condition qui est fort mal à

ſon aiſe. Qu'en dites-vous? Acceptez-vous le parti?

Je reſtai quelques momens ſans répondre ; ce mari qu'on m'offroit, cette figure de Pénitent, triſte & langoureux ne me tevenoit guére ; c'étoit ainſi que je l'enviſageois alors ; mais j'avois de la raiſon.

Née ſans bien, preſqu'abandonnée de ma mere comme je l'étois, je n'ignorois pas tout ce que ma condition avoit de fâcheux. J'en avois déja été effrayée plus d'une fois ; c'étoit ici l'inſtant de penſer à moi plus ſérieuſement que jamais. Et il n'y avoit plus à m'inquiéter de cet avenir dont on me parloit, ſi j'épouſois le Baron qui étoit riche.

Ce mari me répugnoit, il eſt vrai ; mais je m'accoutumerois à lui, on s'accoûtume à tout dans l'abondance ;

l'abondance, il n'y a guére de dégoût dont elle ne console.

Et puis, vous l'avouerai-je, moins à la honte de mon cœur, qu'à la honte du cœur humain (car chacun a d'abord le sien, & puis un peu de celui de tout le monde) vous l'avouerai-je donc ? C'est que parmi mes réflexions, j'entrevis de bien loin celle-ci, qui étoit que ce mari n'avoit point de santé, comme le disoit Madame de Sainte Hermieres, & me laisseroit peut-être veuve de bonne heure. Cette idée-là ne fit qu'une apparition légere dans mon esprit, mais elle en fit une dont je ne voulus point m'appercevoir, & qui cependant contribua sans doute un peu à me déterminer.

Eh bien, Madame, qu'on écrive donc à ma mere, dis-je tristement à Madame de Sainte Her-

mieres, je ferai ce qu'elle voudra.

Le Baron de Sercour rentra dans la chambre, le cœur me battit en le voyant, je ne l'avois pas encore ſi bien vû, je tremblai en le regardant, & je le crus déja mon maître.

Je vous apprens que voici votre femme, Monſieur le Baron, lui dit Madame de Sainte Hermieres, & que je n'ai pas eu de peine à la réſoudre.

Là-deſſus je le ſaluai toute palpitante. Elle me fait bien de l'honneur, répondit-il, en me rendant mon ſalut avec une ſatisfaction qu'il modera tant qu'il put, de crainte qu'elle ne fût immodeſte, mais qui malgré qu'il en eut, ranima ſes yeux ordinairement éteints.

Il me tint enſuite quelques diſcours dont je ne me reſſouviens

plus, qui étoient fort mesurés & fort retenus, & cependant plus amoureux que galans, des discours d'un Dévot qui aime.

Enfin, il fut conclu que le Baron écriroit dès ce jour-là à ma mere, que Madame de Sainte Hermieres joindroit une Lettre à la sienne, & que je mettrois deux mots au bas de celle de cette Dame pour marquer que j'étois d'accord de tout.

On convint aussi de tenir l'affaire secrette, & de ne la déclarer que le jour du mariage; parce que le Baron avoit un neveu qui étoit son héritier, & qu'il n'étoit pas nécessaire d'instruire d'avance.

Ce neveu, tout absorbé qu'il étoit, disoit-on, dans la piété la plus profonde, avoit pu cependant compter tout doucement sur la succession de son oncle; d'autant

plus que les contradictions qu'il avoit essuyées de la part de son Evêque, & que l'impossibilité où il s'étoit vû de s'avancer dans les Ordres, l'avoit obligé de quitter le petit collet il n'y avoit que deux mois.

Et ce garçon si pieux, que Monsieur le Baron ne nommoit pas, cet héritier qu'on craignoit de chagriner trop tôt, & que ce petit collet qu'on disoit qu'il n'avoit plus m'avoit d'abord fait reconnoître; c'étoit cet Abbé dont j'avois délivré mon amie la Religieuse.

Vous observerez que depuis ce qui s'étoit passé entre lui & moi, il étoit venu assez souvent me voir chez Monsieur Villot, tant pour me remercier du silence que j'avois gardé sur son avanture, que pour me conjurer d'avoir toujours cette charité-là pour lui (c'étoit ainsi qu'il appelloit

ma discrétion) & pour m'assurer qu'il ne songeoit plus à la Religieuse ; en quoi il ne me trompoit pas. Il venoit même me trouver quelquefois dans une grande allée qui étoit près de notre maison, où j'avois coûtume de me promener en lisant ; on nous y avoit vûs plusieurs fois ensemble ; on sçavoit qu'il venoit de tems en tems au Logis, & cela ne tiroit à aucune conséquence, au contraire, on ne m'en estimoit que davantage, on le croyoit presqu'un Saint.

Il y avoit alors quelque tems que je ne l'avois vû, & il vint le surlendemain du jour où tout ce que je viens de vous dire avoit été arrêté chez Madame de Sainte Hermiéres.

J'étois dans notre Jardin quand il arriva ; & sur la connoissance que j'avois du caractere de l'Ab-

bé, auſſi-bien que de la corruption de ſes mœurs, qui devoit lui faire ſouhaiter d'être riche, je penſois au chagrin que lui feroit mon mariage avec ſon oncle, quand on le déclareroit. Mais il le ſçavoit déja.

Il falloit bien que Madame de Sainte Hermieres eût été indiſcrette, & qu'elle eût confié l'affaire à quelque bonne amie, qui en eût à ſon tour fait confidence à quelqu'un qui l'eût dit à l'Abbé.

Bon jour, Mademoiſelle, me dit-il en m'abordant; j'apprens que vous allez épouſer le Baron de Sercour, & je viens d'avance aſſurer ma tante de mes reſpects.

Je rougis de ce diſcours, comme ſi j'avois eu quelque choſe à me reprocher à ſon égard. Je ne ſçais, lui répondis-je, qui vous

a ſi bien inſtruit, mais on ne vous a pas trompé. Je vous dirai au reſte que ce n'a été qu'après m'être promiſe à Monſieur de Sercour, que j'ai ſçû que vous étiez ſon neveu; & que je ne vous aurois point fait un myſtere de notre mariage, s'il ne l'avoit pas exigé lui-même, c'eſt lui qui a voulu qu'on l'ignorât; & le ſeul regret que j'aye dans cette affaire, c'eſt qu'elle vous prive d'une ſucceſſion que je n'aurois pas ſongé à vous ôter; mais, mettez-vous à ma place; je n'ai point de bien, vous le ſçavez, & ſi j'avois refuſé le Baron, ma mere qui voudroit être débarraſſée de moi, ne me l'auroit jamais pardonné.

Puiſque j'avois à perdre le bien de mon oncle, me répartit-il, avec un ſouris aſſez forcé, j'aime mieux que vous l'ayez qu'une autre.

Monsieur Villot qui étoit dans le Jardin, & qui s'approcha de nous, interrompit notre conversation en saluant l'Abbé qui resta encore un quart d'heure, qui me quitta ensuite avec une tranquillité que je ne crus pas vraie, & qui, ce me semble, lui donnoit en cet instant l'air d'un fourbe; Voilà du moins comment cela me frappa, & vous verrez que j'en jugeois bien.

Il continua de me voir, & même plus fréquemment qu'à l'ordinaire, si fréquemment, que le Baron qui le sçut, m'en demanda la raison. Je n'en sçais aucune, lui dis-je, si ce n'est qu'il est mon voisin, & qu'il faut qu'il passe près du Logis pour aller chez Madame de Saint Hermieres, que depuis quelque tems il va voir plus souvent que de coûtume, comme il étoit vrai.

J'oublie

J'oublie de remarquer que ce neveu, après m'avoir fait le compliment que je vous ai dit sur mon mariage dont il ne me parla plus, m'avoit prié de ne dire à personne qu'il en fût informé, & que je lui en avois donné ma parole ; de sorte que je n'en avertis ni le Baron, ni Madame de Sainte Hermieres.

Vous observerez aussi que pendant le tems que j'étois comme brouillée avec cette Dame, il ne m'avoit jamais dans nos conversations, paru faire grand cas de sa piété ; non qu'il se fût expliqué là-dessus d'une maniere ouverte ; je n'avois démêlé ce que je dis-là que par ses mines, par de certains souris, & que par son silence, quand je lui montrois mon estime ou ma vénération pour cette veuve, que je blâmois d'ailleurs du motif de son

refroidiſſement pour moi.

Quoi qu'il en ſoit, cet Abbé dont la tranquillité m'avoit ſemblé ſi fauſſe, s'en alla chez Madame de Sainte Hermieres en me quittant, dîna chez elle, & dans le cours de ſa viſite, eut des façons, lui fit des diſcours qui la ſurprirent, à ce qu'elle me confia le lendemain.

Croiriez-vous, Madame, lui avoit-il dit, que ce qui m'a le plus coûté dans l'Etat Eccléſiaſtique où vous m'avez vû, ait été de ſurmonter une violente inclination que j'avois. Je puis l'avouer à préſent que mon penchant n'a plus rien de répréhenſible, & que la perſonnne pour qui je le ſens peut me faire la grace de recevoir mon cœur & ma main.

Et pendant qu'il tenoit ce diſcours, ajoûta-t-elle, ſes regards

ſe ſont tellement attachés & fixés ſur moi, que je n'ai pû m'empêcher de baiſſer les yeux. Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ? Et à quoi ſonge-t-il ? Quand je ſerois d'humeur à me remarier, ce qu'à Dieu ne plaiſe, ce ne ſeroit pas un homme de ſon âge que je choiſirois, & il faut ſans doute que j'aye mal entendu.

Je ne ſçais plus ce que je lui répondis, mais cet homme trop jeune pour devenir ſon mari, ne l'étoit point trop pour lui plaire; ne lui parlez point de ce que je vous rapporte-là, me dit-elle, j'ai peut-être eu tort d'y faire attention ; & elle n'y en fit que trop dans la ſuite.

Cependant on reçut des nouvelles de ma mere qui envoyoit le conſentement le plus complet, joint à la Lettre du monde la plus honnête, avec une autre

Lettre pour Madame de Sainte Hermieres, dans laquelle il y avoit quelques lignes pour moi. De ſorte qu'on alloit hâter notre mariage, quand tout fut arrêté par une maladie qui me vint, qui fut auſſi longue que dangereuſe, & dont je fus plus de deux mois à me rétablir.

L'Abbé, pendant qu'elle dura, parut s'inquiéter extrêmement de mon état, & ne paſſa pas un jour ſans me voir, ou ſans venir ſçavoir comment j'étois; juſques-là que le Baron à qui ſon neveu devenu libre, avoit avoué qu'il ſe marieroit volontiers, s'il trouvoit une perſonne qui lui convînt, s'imagina qu'il avoit des vûes ſur moi, & me demanda ce qui en étoit. Non, lui répartis-je, votre neveu ne m'a jamais rien témoigné de ce que vous me dites-là, il ne s'in-

téreſſe à moi que par de ſimples ſentimens d'eſtime & d'amitié ; & c'étoit auſſi ma penſée ; je n'en ſçavois pas davantage.

Enfin, je guéris ; & comme je n'allois épouſer le Baron que par un pur motif de raiſon qui me coûtoit, cela me laiſſoit encore un peu de triſteſſe qu'on prit pour un reſte de foibleſſe ou de langueur, & le jour de notre mariage fut fixé ; mais ce fut le Baron de Sercour, & non pas Madame de Sainte Hermieres, qui me preſſa de hâter ce jour-là.

Ce que je trouvai même d'aſſez ſingulier, c'eſt qu'elle ceſſa depuis ma convaleſcence, de m'encourager à me donner à lui, comme elle avoit fait auparavant. Il me paroiſſoit au contraire qu'elle n'eût pas deſapprouvé mes dégoûts.

Vous êtes rêveuſe, je le vois

bien, me dit-elle un matin qu'elle étoit venuë chez moi, & je vous plains, je vous l'avoue.

La veille du jour de notre mariage, elle souhaita que je vinsse passer toute la journée chez elle, & que j'y couchasse.

Ecoutez, me dit-elle, sur le soir; il n'y a encore rien de fait, ouvrez-moi votre cœur, vous sentez-vous trop combattuë, n'allons pas plus loin; je me charge de vous excuser auprès de la Marquise, n'en soyez pas en peine, & ne vous sacrifiez point. A l'égard du Baron, son neveu lui parlera. Est-ce que l'Abbé est instruit, lui répartis-je? Oui, me répondit-elle, il vient de me le dire, il sçait tout, & j'ignore par où; hélas! Madame, repris-je, je n'ai suivi que vos conseils, il n'est plus tems de se dédire; ma mere qui

vu

ne m'aime point, ne seroit pas si traitable que vous le croyez, & nous nous sommes trop avancés pour ne pas achever.

N'en parlons donc plus, me dit-elle, d'un air plus chagrin que compatissant. L'Abbé arriva alors; vous avez, dit-on, compagnie ce soir, Madame, mon oncle sera-t-il des vôtres? Et n'y a-t-il rien de changé, lui dit-il? Non, c'est toujours la même chose, répartit-elle; à propos, Madame de Clarville (c'étoit une de ses amies, & de celles du Baron) doit être de notre souper, elle me l'a promis, j'ai peur qu'elle ne l'oublie, & je suis d'avis de l'en faire ressouvenir par un petit Billet; Mademoiselle, ajoûta-t-elle, j'ai depuis hier une douleur dans la main, j'aurois de la peine à tenir ma plume; voulez-vous

bien écrire pour moi ? Volontiers, lui dis-je, vous n'avez qu'à dicter ; il ne s'agit que d'un mot, reprit-elle, & le voici :

Vous ſçavez que je vous attens ce ſoir, ne me manquez pas.

Je lui demandai ſi elle vouloit ſigner : non, me dit-elle, il n'eſt pas néceſſaire, elle ſçaura bien ce que cela ſignifie.

Auſſi-tôt elle prit le papier : ſonnez, Monſieur, dit-elle à l'Abbé, il eſt tems qu'on le porte ; mais non, arrêtez, vous ne ſouperez point avec nous, cela ne ſe peut pas ; je ſuis même d'avis que vous nous quittiez avant que le Baron arrive, & vous aurez la bonté de rendre, en paſſant, le billet à Madame de Clarville, vous ne vous detournerez que d'un pas.

Donnez, Madame, répondit-

il, votre commiſſion va être faite ; il ſe leva & partit. A peine venoit-il de ſortir, que le Baron entra avec un de ſes amis. Nous ſoupâmes fort tard ; Madame de Clarville, que je ne connoiſſois pas, ne vint point ; Madame de Sainte-Hermieres ne fit pas même mention d'elle. Après le ſoupé, nous entendîmes ſonner onze heures.

Mademoiſelle, me dit, Madame de Sainte-Hermieres ; il eſt aſſez tard pour une convaleſcente, vous devez demain être à l'Egliſe dès cinq heures du matin, allez vous repoſer ; je n'inſiſtai point, je pris congé de la compagnie, & de Monſieur de Sercour qui me prit la main, & ne fit que l'approcher de ſa bouche, ſans la baiſer.

Madame de Sainte-Hermieres pâlit en m'embraſſant : vous a-

vez plus besoin de repos que moi, lui dis-je, & je partis ; une de ses femmes me suivit jusqu'à ma chambre, dont la clef étoit à la porte, elle me deshabilla en partie, je la renvoyai avant que de me mettre au lit, & elle emporta ma clef.

Il faut vous dire que je logeois dans un aîle du Château assez retirée, & qui par un escalier dérobé, rendoit dans le jardin, d'où l'on pouvoit venir à ma chambre.

Je n'avois nulle envie de dormir, & je me mis à rêver dans un fauteuil où je m'oubliai plus d'une heure. Après quoi, plus éveillée encore que ne l'avois été d'abord ; je vis des livres qui étoient sur une tablette, & j'en pris un pour me procurer un peu d'assoupissement par la lecture.

Je lûs en effet plus d'une de-

mi heure, & jusqu'au moment où je me sentis assez fatiguée. De sorte que j'avois déja jetté le livre sur la table, & j'allois achever de me deshabiller pour me mettre au lit, quand j'entendis quelque bruit dans un petit cabinet attenant ma chambre, & dont la porte n'étoit même qu'un peu plus d'à moitié poussée.

Ce bruit continua, j'en fus émûe, & dans mon émotion, je criai qui est-là? N'ayez point de peur, Mademoiselle, me répondit une voix que je crus reconnoître à travers la frayeur qu'elle me fit, & aussi-tôt je vis paroître l'Abbé, qui, d'un air riant sortit du cabinet.

Je restai quelque tems les yeux ouverts sur lui, toute saisie, & sans pouvoir lui rien dire. Ah! mon Dieu, que faites-vous-là,

Monsieur, lui dis-je ensuite, respirant avec peine, qui vous a mis ici? Ne craignez rien, me dit-il, en s'affoyant hardiment à côté de moi; je n'y suis simplement que pour y être.

Eh! quel est votre dessein? poursuivis-je, d'un ton de voix plus fort; sortez tout à l'heure, ajoutai-je, en me levant pour ouvrir ma porte, mais, comme je vous l'ai dit, la femme de chambre l'avoit fermée: me voilà au desespoir, & je voulus ouvrir une fenêtre pour appeller. Non, non, je vais me retirer dans un moment par l'escalier dérobé, me dit-il, en m'arrêtant par le bras; coyez-moi, point de bruit, tout est couché, tout dort, & quand vos cris feroient venir du monde; tout ce qu'on en pourra penser, c'est que j'aurai voulu abuser du rendez-vous, &

de l'heure où nous ſommes; mais on n'en croira pas moins que je ſuis ici de votre aveu.

De mon aveu, méchant! un rendez-vous! m'écriai-je. Oui, me dit-il, en voici la preuve, liſez votre billet, il me montra celui que Madame de Saint-Hermieres m'avoit fait écrire pour elle.

Ah! l'indigne, l'abominable homme; ah! monſtre que vous êtes, lui dis-je, en retombant dans mon fauteuil, ah, mon Dieu!

Ma ſurpriſe & mes pleurs me couperent alors la parole; je fondis en larmes, je me débattois comme une égarée dans mon fauteuil.

Il vit mon état ſans s'émouvoir & avec la tranquillité d'un ſcélerat. Je fus tentée de me jetter ſur lui, de le déchirer ſi je l'avois pû; & puis tout à coup,

par un autre mouvement, je tombai à ſes genoux ; ah ! Monſieur, lui dis-je, Monſieur, pourquoi me perdez-vous ? que vous ai-je fait ? ſouvenez-vous de l'eſtime qu'on a pour vous, ſouvenez-vous du ſervice que je vous ai rendu, je me ſuis tû, je me tairai toute ma vie.

Il me releva, toujours avec le même ſang froid ; quand vous ne vous tairiez pas, vous n'en ſeriez point crûe ; vous paſſeriez pour une jalouſe, me répondit-il, & vous ne pouvez plus me faire tort. Calmez-vous, tout ceci va finir, & je vous ſers ; je ne veux que vous délivrer d'un mariage qui vous repugne à vous-même, & qui alloit me ruiner : voilà tout.

Pendant qu'il me tenoit ce diſcours, j'entendis la voix de pluſieurs perſonnes, on ouvrit ſubitement ma porte, & le pre-

mier objet qui me frappa, ce fut Monſieur le Baron de Sercour, accompagné de Madame de Sainte Hermieres, tous deux ſuivis de cet ami qui avoit ſoupé avec nous, & qui tenoit une épée nue, & de trois ou quatre Domeſtiques de la maiſon qui étoient armés.

Le Baron & ſon ami avoient couché au Château; Madame de Sainte Hermieres les avoit retenus, ſous prétexte qu'ils ſe-ſoient le lendemain plus près de l'Egliſe, où l'on devoit ſe rendre de très-bon matin; & cette Dame avoit ordonné qu'on les éveillât tous deux, leur avoit fait dire qu'on l'avoit réveillée elle-même, pour l'avertir qu'il y avoit du bruit dans ma chambre, qu'on y entendoit différentes voix, qu'à la vérité je ne criois point, mais qu'on préſumoit ou qu'on m'en

empêchoit, ou que je n'osois crier; qu'il y avoit apparence que c'étoit des Voleurs, & qu'elle conjuroit ces Messieurs de venir à mon secours & au sien, avec ses Gens qui étoient tous levés.

Et voilà pourquoi je les vis tous armés, quand ils ouvrirent ma porte.

L'Abbé qui sçavoit bien ce qui arriveroit, venoit de me remettre dans mon fauteuil, & me tenoit encore une main quand ils parurent.

Je me retournai avec cet air de désolation que j'avois, & le visage tout baigné de pleurs.

A cette apparition, je fis un cris de douleur qu'on dut attribuer à la confusion que j'avois de me voir surprise avec l'Abbé; ajoûtez à cela que mes larmes déposoient encore contre moi, car puisque je n'avois appellé

personne,

perſonne, d'où pouvoient-elles venir dans les conjonctures où j'étois, que de l'affliction d'une Amante qui va ſe ſéparer de ce qu'elle aime?

Je me ſouviens que l'Abbé ſe leva lui-même d'un air aſſez honteux.

Quoi? Vous, Mademoiſelle! vous que j'ai crue ſi vertueuſe! Ah! Madame, à qui ſe fiera-t-on? dit alors M. de Sercour.

Il me fut impoſſible de répondre, mes ſanglots me ſuffoquoient. Pardonnez-moi le chagrin que je vous donne, Monſieur, lui dit alors l'Abbé; ce n'eſt que depuis trois ou quatre jours que je ſçais l'intérêt que vous prenez à Mademoiſelle, & la néceſſité où elle eſt, dit-elle, de vous épouſer. Dans le trouble où la jettoit ce mariage, elle a ſouhaité de me voir encore une

fois, & c'eſt une conſolation que je n'ai pu lui refuſer. J'ai cedé à ſes inſtances, à ſes chagrins, au Billet que voici, ajoûta-t-il, en lui faiſant lire le peu de mots qu'il contenoit; enfin, Monſieur, elle pleuroit, elle pleure encore, elle eſt aimable, & je ne ſuis qu'un homme.

Quoi? Ce Billet.... ! m'écriai-je alors, & je m'arrêtai là, je n'eus pas la force de continuer, je demeurai ſans ſentiment dans mon fauteuil.

L'Abbé s'éclipſa, il fallut emporter Monſieur de Sercour, qui, me dit-on, ſe trouva mal auſſi, & qui enſuite voulut abſolument s'en retourner chez lui.

A mon égard, revenue à moi par les ſoins de la complice de l'Abbé, je parle de Madame de Sainte Hermieres, dont vous avez déja dû entrevoir la perfi-

die, & qui ſe retira, dès que je commençai à ouvrir les yeux, en vain demandai-je à lui parler, elle ne revint point, je ne vis que ſes Femmes. La fiévre me reprit, & l'on me tranſporta dès ſix heures du matin chez Monſieur Villot, encore plus deſeſperée que malade.

Vous jugez bien que mon avanture éclata de toutes parts de la maniere du monde la plus cruelle pour moi ; en un mot, elle me deshonora, c'eſt tout dire.

Monſieur le Baron & Madame de Sainte-Hermieres l'écrivirent à ma mere, en lui renvoyant ſon conſentement à notre mariage ; quant au ſcélerat d'Abbé, cette Dame, quelques jours après, ſçut ſi bien l'excuſer auprès de ſon oncle, qu'elle le réconcilia avec lui.

Ce dernier qui m'aimoit, me

déchira si chrétiennement, & gémit de mon prétendu desordre avec des expressions si intéressantes, si malignes & si pieuses, qu'on ne sortoit d'auprès de lui que la larme à l'œil sur mon égarement, pendant que flétrie & perdue dans l'esprit de tout le monde, je passai près de trois semaines à luter contre la mort, & sans autre ressource, pour ainsi dire, que la charité de Monsieur & de Madame Villot, qui me secoururent avec tout le soin imaginable, malgré l'abandon où ma mere, dans sa fureur, leur annonça qu'elle alloit me laisser. Ces bonnes gens furent les seuls qui résisterent au torrent de l'opprobre où je tombai ; non qu'ils me crussent absolument innocente. Mais jamais il n'y eut moyen de leur persuader que je fusse aussi coupable qu'on le suppo-

Cependant ma fiévre ceſſa, & ma premiere attention, dès que je me vis en état de m'expliquer, ce fut de leur raconter tout ce que je ſçavois de mon Hiſtoire, & de leur dire les juſtes ſoupçons que j'avois que Madame de Sainte-Hermieres étoit de moitié avec le neveu qu'ils croyoient un homme de bien, & que je crus devoir démaſquer, en leur confiant, ſous le ſceau du ſecret, l'avanture de ce miſérable avec la Religieuſe.

Il ne leur en fallut pas davantage pour achever de les deſabuſer ſur mon compte, & dès cet inſtant ils ne ceſſerent de ſoutenir par tout avec courage que le Public étoit trompé, qu'on jugeoit mal de moi, qu'on le verroit peut-être quelque jour (& ils prophétiſoient) qu'il étoit faux que l'Abbé fût mon Amant, ni

qu'il eût jamais osé me parler d'amour ; qu'à la vérité il étoit question d'un fait incompréhensible, & qui mettoit l'apparence contre moi ; mais que je n'y avois point d'autre part que d'en avoir été la victime.

Ils avoient beau dire, on se moquoit d'eux, & je passai trois mois dans le desespoir de cet état-là.

Je voulus d'abord paroître pour me justifier, dès que je pus sortir ; mais on me fuyoit ; il étoit défendu à mes Compagnes de m'approcher, & je pris le parti de ne me plus montrer.

Confinée dans ma chambre ; toujours noyée dans les pleurs, méconnoissable à force d'être changée ; j'implorois le Ciel, & j'attendois qu'il eût pitié de moi, sans oser l'espérer.

Il m'exauça cependant, & fit

la grace à Madame de Sainte-Hermieres de la punir pour la ſauver.

Elle étoit allée rendre viſite à une de ſes amies ; il avoit plu beaucoup la veille, les chemins étoient rompus, & ſon Caroſſe verſa dans un profond & large foſſé dont on ne la retira qu'évanouie & à moitié briſée. On la reporta chez elle, la fiévre ſe joignit à cet accident qui avoit été précédé d'un peu d'indiſpoſition, & elle fut ſi mal, qu'on crut qu'elle n'en réchapperoit pas.

Un ou deux jours avant qu'on deſeſpérât d'elle, une de ſes Femmes qui étoit mariée, prête d'accoucher, qui ſouffroit beaucoup, & qui ſe vit en danger de mourir ; dans la peur qu'elle en eut, ſe crut obligée de réveler une choſe qui me concer-

noit, & qui chargeoit ſa conſcience.

Elle déclara donc en préſence de témoins que la veille de mon mariage avec Monſieur de Sercour, l'Abbé lui avoit fait préſent d'une aſſez jolie Bague, pour l'engager à l'introduire ſur le ſoir dans le cabinet de la chambre où je devois coucher.

je répondis d'abord que j'y conſentois, raconta-t-elle, à condition que Mademoiſelle de Tervire en fût d'accord, & que je l'en avertirois; là-deſſus il me pria inſtamment de n'en rien faire, & après m'avoir demandé le ſecret; n'eſt-il pas cruel, me dit-il, que mon oncle, tout moribond qu'il eſt, épouſe demain Mademoiſelle de Tervire, pour la laiſſer veuve au bout de ſix mois, peut-être, & maîtreſſe d'une ſucceſſion qui m'appartient comme

comme à ſon héritier naturel ; mon projet eſt donc de le détourner de ce mariage qui m'enleve un bien dont je ferai ſûrement un meilleur & plus digne uſage que cette petite coquette qui le dépenſeroit en vanités ; vous y gagnerez vous-même ; & voici toujours, avec la Bague, un Billet de mille écus que je vous donne, & qui, en attendant mieux, vous ſera payé dès que le Baron aura les yeux fermés. Il n'eſt queſtion que de me cacher ce ſoir pendant qu'on ſoupera, dans le cabinet de la chambre où Mademoiſelle de Tervire couchera ; & une heure après, c'eſt-à-dire, entre minuit & une heure, d'aller dire à Madame de Sainte-Hermieres qu'on entend du bruit dans cette chambre, afin qu'elle y vienne avec le Baron, qui me trouvant là avec

la jeune perſonne, ne doutera pas que nous ne nous aimions tous deux, & renoncera à l'épouſer. Voilà tout.

La Bague & le Billet me tentèrent, je le confeſſe, ajoûta la Femme de chambre ; je me rendis, je l'introduiſis dans le cabinet, & non-ſeulement le mariage en a été rompu, mais ce que je me reproche le plus, & ce qui m'oblige à une réparation éclatante, c'eſt le tort que j'ai fait par-là à Mademoiſelle de Tervire, dont la réputation en a tant ſouffert, & à qui je vous prie tous de demander pardon pour moi.

Les témoins de cette ſcéne la répandirent par tout, & quand il n'en ſeroit pas arrivé davantage, c'en étoit aſſez pour me juſtifier; mais il reſtoit encore une coupable à qui Dieu, dans ſa miſé-

ricorde, vouloit accorder le repentir de ſon crime.

Je parle de Madame de Sainte-Hermieres, qui, le lendemain même de ce que je viens de vous dire, & en préſence de ſa famille, de ſes amis & d'un Eccléſiaſtique qui l'avoit aſſiſtée, remit un paquet cacheté & écrit de ſa main à Monſieur Villot qu'elle avoit envoyé chercher, le chargea de l'ouvrir, d'en publier, d'en montrer le contenu avant ou après ſa mort, comme il lui plairoit, & finit enfin par lui dire : j'aurois volontiers fait preſſer Mademoiſelle de Tervire de venir ici, mais je ne mérite pas de la voir, c'eſt bien aſſez qu'elle ait la charité de prier Dieu pour moi ; adieu, Monſieur, retournez chez vous, & ouvrez enſemble ce paquet qui la conſolera, Monſieur Villot ſortit en

effet, & revint vîte au Logis: où, conformément à la volonté de cette Dame, nous lûmes le papier qui avoit laiſſé pour le moins autant de curioſité que d'étonnement à ceux qui avoient entendu ce que Madame de Sainte-Hermieres avoit dit en le remettant à Monſieur Villot, & voici à peu près & en peu de mots ce qu'il contenoit:

Prête à paroître devant Dieu, & à lui rendre compte de mes actions, je déclare à Monſieur le Baron de Serçour, qu'il ne doit rien imputer à Mademoiſelle de Tervire de l'avanture qui s'eſt paſſée chez moi, & qui a rompu ſon mariage avec elle; C'eſt moi & une autre perſonne (qu'elle ne nommoit point) qui avons fauſſement ſuppoſé qu'elle avoit de l'inclination pour le neveu de Monſieur le Baron. Ce

rendez vous que nous avons dit qu'elle lui avoit donné la nuit dans ſa chambre, ne fut qu'un complot concerté entre cette autre perſonne & moi, pour la brouiller avec Monſieur de Sercour. Je meurs pénétrée de la plus parfaite eſtime pour la vertu de Mlle de Tervire, à qui je n'ai nui que dans la crainte du tort que cette autre perſonne menaçoit de me faire à moi-même, ſi j'avois refuſé d'être complice.

Il me ſeroit impoſſible de vous exprimer tout ce que cet Ecrit me donna de conſolation, de calme & de joye, vous en jugerez par l'excès de l'infortune où j'avois langui.

Monſieur Villot alla ſur le champ lire & montrer ce papier par tout, & d'abord à Monſieur de Sercour, qui partit auſſi-tôt pour venir me voir, & me faire des excuſes.

Enfin, tout le monde revint à moi, les visites ne finissoient point, c'étoit à qui me verroit, à qui m'auroit, à qui m'accableroit de caresses, de témoignages d'estime & d'amitié ; tous ceux qui avoient connu ma mere lui écrivirent, & l'Abbé devenu à son tour l'exécration du Public aussi-bien que de son oncle, se vit forcé de sortir du Pays, & de fuir à trente lieues de là dans une assez grosse Ville, où deux ans après on apprit que sa mauvaise conduite & ses dettes l'avoient fait mettre en prison, où il finit ses jours.

La Femme de chambre de Madame de Sainte-Hermieres ne mourut point, cette Dame elle-même survécut à son Ecrit, qui m'avoit si bien justifié, & se retira dans une petite Terre écartée, où elle vivoit encore quand

je sortis du Pays ; le Baron de Sercour que je traitai toujours fort poliment par tout où je le rencontrai, voulut renouer avec moi, & proposa de conclure le mariage, mais je ne pus plus m'y résoudre ; il m'avoit trop peu ménagée.

J'avois alors dix-sept ans & demi, quand une Dame que je n'avois jamais vûe, & qui étoit extrêmement âgée, arriva dans le Pays ; il y avoit au moins cinquante-cinq ans qu'elle l'avoit quitté, & elle y revenoit, disoit-elle, pour y revoir sa famille, & pour y finir ses jours.

Cette Dame étoit une sœur de feu Monsieur de Tervire mon grand-pere, qu'un jeune & riche Négociant avoit épousé dans notre Province, où quelques affaires l'avoient amené. Il y avoit bien trente-cinq ans qu'elle étoit

veuve, & il ne lui étoit reſté qu'un fils, qui pouvoit bien en avoir quarante. Je ne ſçaurois me diſpenſer d'entrer dans ce détail, puiſqu'il doit ſervir à vous éclaircir ce que vous allez entendre, & que c'eſt d'ici que les plus importantes avantures de ma vie vont tirer leur origine.

Vous m'avez vûe rejettée de ma mere dans mon enfance, manquant d'aſyle, & maltraitée de mes tantes dans mon adoleſcence, réduite enfin à me réfugier dans la maiſon d'un Payſan, (car mon Fermier en étoit un) qui me garda cinq années entieres, à qui j'aurois été à charge par la médiocrité de ma penſion, chez qui même je n'aurois pas eu le plus ſouvent de quoi me vêtir ſans ſon amitié pour moi, & ſans ſa reconnoiſſance pour mon grand-pere.

Me voici à préſent parvenue à l'âge de la jeuneſſe ; voyons les évenemens qui m'y attendent.

Cette Dame dont je viens de vous parler ne ſçachant plus où ſe loger en arrivant, ni qui pourroit la recevoir depuis la mort de mon grand-pere, s'étoit arrêtée dans la Ville la plus prochaine, & de-là avoit envoyé au Château de Tervire, tant pour ſçavoir par qui il étoit occupé, que pour avoir des nouvelles de la famille.

On y trouva Tervire, ce frere cadet de mon pere, qui depuis deux ou trois jours y étoit arrivé de Bourgogne, où il vivoit avec ſa femme, dont ie ne vous ai rien dit, & qui y avoit ſes biens, & où le peu d'accueil qu'on avoit toujours fait a ce cadet dans nos cantons depuis le deſaſtre de ſon aî-

né, l'avoit comme obligé de se retirer.

Je vous ai déja fait observer que la Dame en question avoit un fils, & il faut que vous sçachiez encore que ce fils à qui, comme à un riche héritier, elle avoit donné toute l'éducation possible, & que dans sa jeunesse elle avoit envoyé à Saint Mâlo pour y régler quelques restes d'affaire, y étoit devenu amoureux de la fille d'un petit Artisan, fort vertueuse & fort raisonnable, disoit-on, mais qui avoit une sœur qui ne lui ressembloit pas; une malheureuse aînée qui n'avoit de commun avec elle que la beauté, & qui pis est, dont la conduite avoit personnellement deshonoré le pere & la mere qui la souffroient.

Son autre sœur, malgré cet opprobre de sa famille, n'en étoit

pas moins estimée, quoique la plus belle, & ce ne pouvoit être là que l'effet d'une sagesse bien prouvée & bien exempte de reproche.

Quoi qu'il en soit, le fils de Madame Dursan (c'étoit le nom de la Dame dont il s'agit) éperdu d'amour pour cette aimable fille, fit à son retour de Saint-Mâlo, tout ce qu'il put auprès de sa mere pour obtenir la permission d'épouser sa Maîtresse.

Madame Dursan que quelques amis avoient informée de tout ce que je viens de vous dire, frémit d'indignation aux instances de son fils, s'emporta contre lui, l'appella le plus lâche de tous les hommes, s'il persistoit dans son dessein, qu'elle traitoit d'horrible & d'infâme.

Son fils, après quelques autres tentatives qui furent encore plus

mal reçûes, bien convaincu à la fin de l'impoſſibilité de gagner ſa mere, acheva ſans bruit de perdre le peu de raiſon que l'eſpérance de réuſſir lui avoit laiſſée, ferma les yeux ſur tout ce qu'il alloit ſacrifier à ſa paſſion, & réſolut froidement ſa ruine.

Il trouva le moyen de voler vingt mil francs à ſa mere, partit pour Saint Mâlo, rejoignit ſa Maîtreſſe, qu'il abuſa par un conſentement qui paroiſſoit être de ſa mere, dont il avoit contrefait l'écriture, eut le tems de l'épouſer, avant que Madame Durſan, qui s'apperçut trop tard de ſon vol, pût y mettre obſtacle, & la força enſuite de ſe ſauver avec lui, pour échaper aux pourſuites de ſa mere, après lui avoir avoué qu'il l'avoit trompée.

Trois ou quatre ans après, il avoit écrit deux ou trois fois de

ſuite à Madame Durſan, qui pour toute réponſe au repentir qu'il marquoit avoir de ſa faute, lui fit mander à ſon tour, qu'elle ne vouloit plus entendre parler de lui, & qu'elle n'avoit que ſa malédiction à lui donner.

Durſan qui connoiſſoit ſa mere, & qui ſe jugeoit lui-même indigne de pardon, deſeſpera de la faire changer de ſentiment, & ceſſa de la fatiguer par ſes Lettres.

Son mariage auroit ſans doute été déclaré nul s'il avoit voulu; ſon âge, l'extrême inégalité des conditions, l'infamie de ces petites gens avec leſquels il s'étoit allié, les crédits & les richeſſes de ſa mere, tout étoit pour lui, tout l'auroit aidé à le tirer d'affaire, s'il avoit ſeulement commencé par ſe ſéparer de cette fille, & quelques perſonnes à qui

il avoit d'abord confié le lieu de sa retraite le lui proposerent deux ou trois mois après son évasion, persuadées qu'il n'y répugneroit pas, d'autant plus qu'il sentoit alors tout le tort qu'il s'étoit fait ; quelle apparence d'ailleurs qu'après ses extravagances passées qui montroient si peu de cœur, il fût de caractere à s'effrayer d'une mauvaise action de plus ? Celle-ci l'arrêta cependant ; on ne connoît rien aux hommes ; & cet insensé qui s'étoit si peu soucié de ce qu'il se devoit à lui-même, qui n'avoit pas hésité d'être si lâche à ses dépens, refusa tout net de l'être aux dépens de sa femme, pour qui sa passion étoit déja éteinte.

De sorte que tout le monde l'abandonna, & il y avoit plus de dix-sept ans qu'on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu.

Tervire le cadet qui avoit autrefois été instruit d'une partie de ce que je vous dis-là par son pere à qui Madame Dursan l'avoit écrit, présuma que son fils étoit mort, puisqu'elle revenoit finir ses jours dans sa patrie, ou du moins se flatta qu'il ne se seroit pas réconcilié avec elle, & qu'en cultivant ses bonnes graces, il pourroit encore être substitué à la place de ce fils, comme il l'avoit été à celle de mon pere.

Plein de cette espérance flatteuse, & déja tout ému de convoitise, le voilà qui part pour aller trouver sa tante, & qui dans sa petite tête (car il avoit peu d'esprit) projette en chemin les moyens d'envahir la succession; moyens aussi sots que lui, & qui se terminerent, comme on en a jugé depuis, à prodiguer les respects,

les airs d'attachement, les complaisances & toutes sortes de finesses de cette espece. Ce fut là tout ce qu'il put imaginer de plus adroit.

Mais malheureusement pour lui, il avoit affaire à une femme de bon sens, d'un caractere simple & tout uni, que ses façons choquerent, qui comprit tout d'un coup à quoi elles tendoient, & qu'elles degoûterent de lui.

Il lui offrit son Château qu'elle refusa, mais comme il ne l'habitoit point, qu'il avoit fixé sa demeure ailleurs, & bien loin de là, qu'elle y avoit été élevée, elle s'offrit de l'acheter avec la Terre de Tervire.

Il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire, & un autre que lui en auroit généreusement laissé le marché à la discrétion d'une tante aussi riche, aussi âgée, dont

dont il pouvoit même arriver qu'il héritât, & ç'eût été là sûrement une marque de zéle & de desintéressement bien entendue; mais les petites ames ne se fient à rien; il ne s'étoit préparé qu'à des respects sans conséquence, il étoit d'ailleurs tenté du plaisir présent de vendre bien cher, & ce neveu, par pure avarice, oublia les intérêts de son avarice même.

Il ceda son Château, après avoir honteusement chicané sur le prix avec Madame Dursan, qui l'acheta plus qu'il ne valloit, mais qui en avoit envie, & qui le lui paya sur le champ.

Tout l'avantage qu'elle eut dans cette occasion pardessus une étrangere, ce fut d'être rançonnée avec des révérences, avec des tons doux & respectueux, à la faveur desquels il

croyoit habilement tenir bon sur le marché, sans quelle y prît garde.

Dès le lendemain, elle alla loger dans le Château, qu'elle le pria sans façon de lui laisser libre le plûtôt qu'il pourroit, & dont il sortit huit jours après pour s'en retourner chez lui, fort honteux du peu de succès de ses respects & de ses courbettes, dont il vit bien qu'elle avoit deviné les motifs, & qui n'avoient servi qu'à la faire rire, sans compter encore le chagrin qu'il eut de me laisser dans le Château, où le bon-homme Villot, qui connoissoit cette Dame, m'avoit amenée depuis cinq ou six jours, & où je plaisois, où mes façons ingénues réussissoient auprès de Madame Dursan, qui commençoit à m'aimer, qui me caressoit, à qui je m'accoûtumois insensi-

blement, que je trouvois en effet bonne & franche, avec qui j'étois le lendemain plus à mon aise & plus libre que la veille; qui de son côté prenoit plaisir à voir qu'elle me gagnoit le cœur, & qui pour surcroît de bonne fortune pour moi, avoit retrouvé au Château un Portrait qu'on avoit fait d'elle dans sa jeunesse, à qui il est vrai que je ressemblois beaucoup; qu'elle avoit mis dans sa chambre, qu'elle montroit à tout le monde.

Et comme on m'appelloit communément la belle Tervire, il s'ensuivoit de ma ressemblance avec le Portrait de Madame Dutlan, qu'on ne pouvoit louer les graces que j'avois, sans louer celles qu'elle avoit eues; je ne faisois point d'impression qu'elle n'eût faite, elle auroit inspiré tout ce que j'inspirois, ç'eût été la

même choſe, témoin le Portrait ; & cela la réjouiſſoit encore toute vieille qu'elle étoit ; l'amour propre tire parti de tout, il prend ce qu'il peut, ſuivant l'âge & l'état où nous ſommes, & vous jugez bien que je n'y perdois pas moi, à lui faire tant d'honneur, & à montrer ainſi ce qu'elle avoit été.

Voilà donc dans quelles circonſtances, Tervire repartit pour la Bourgogne.

Monſieur Villot qui croyoit ne m'avoir laiſſée au Château que pour une ſemaine ou deux, revint me chercher le lendemain du départ de mon oncle, mais Madame Durſan qui ne m'avoit retenue auſſi que pour quelques jours, n'étoit plus d'avis que je la quittaſſe.

Parles donc, ma petite, me dit-elle, en me prenant à part ;

t'ennuyes-tu ici ? Non, vraiment, ma tante, répondis-je, mais en revanche, je pourrai bien m'ennuyer ailleurs. Eh bien, reſtes, reprit-elle, tu ſeras chez moi encore plus honnêtement que chez Villot, je penſe.

C'eſt ce qui me ſemble, lui dis-je en riant. J'écrirai donc demain à ta mere que je te garde, ajoûta-t-elle ; entre nous, tu n'étois pas là dans une maiſon convenable à une fille née ce que tu es ; Mademoiſelle de Tervire en penſion chez un Fermier ! Voilà qui eſt joli ! Plus joli que d'être la Penſionnaire d'un pauvre Vigneron, comme j'ai penſé l'être, ma tante, lui repartis-je, toujours en badinant.

Je le ſçais bien, ma petite ; me répondit-elle, on me conta avant hier toute ton Hiſtoire, & l'obligation que tu as au bon-

homme Villot, que j'eſtime auſſi bien que ſa femme ; je ſuis inſtruite de tout ce qui te regarde, & je ne dis rien de ta mere ; mais tu as de fort aimables tantes ; quelle parenté ! Elles ſont venues me voir, & je leur rendrai leur viſite, il faudra bien, tu ſeras avec moi, c'eſt un plaiſir que je veux me donner.

Mon Fermier entra pendant qu'elle me tenoit ce diſcours. Venez, Monſieur Villot, lui cria t-elle, je parlois de vous tout à l'heure ; vous veniez pour emmener Tervire, mais je la retiens ; vous me la cedez volontiers, n'eſt ce pas ? Et je manderai à la Marquiſe qu'elle eſt chez moi ; combien vous eſt-il dû pour elle, dites ? je vous payerai ſur le champ.

Eh mon Dieu ! Madame, cette affaire-là ne preſſe pas, reprit

Monſieur Villot; pour ce qui eſt de notre jeune Maîtreſſe, il eſt juſte que vous l'ayez, puiſque vous la voulez, je ne ſçaurois dire non, & dans le fond j'en ſuis bien aiſe, à cauſe d'elle qui ſera avec ſa bonne tante, mais cela n'empêchera pas que je ne m'en retourne triſte, & nous allons être bien étonnés Madame Villot & moi de ne la plus voir dans la maiſon, car ſauf ſon reſpect, nous l'aimions comme notre enfant, & nous l'aimerons toujours de même, ajoûta-t-il, preſque la larme à l'œil; & votre enfant vous le rend bien, lui répondis-je auſſi toute attendrie.

Vous ne la perdez pas, vous la reviendrez voir quand il vous plaira, dit Madame Durſan, que notre attendriſſement touchoit à ſon tour.

Nous profiterons de la permiſ-

sion, répondit Monsieur Villot, que j'embrassai sans façon & de tout mon cœur, & que je chargeai de mille amitiés pour sa femme, que je promis d'aller voir le lendemain ; après quoi il partit.

Fin de la neuvième Partie.

Beulah Rare Books
11. 10. 1986
3 vols.
[VOLT.]

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND